





par le Marquis de Mirabeau
(D^{re} de Barbier 6193),
surnommé "L'Ami des
hommes, père de Galrie
Riquetti Comte de Mirabeau

H. = J. Feron, Prêtre.

Serie B 56^o 6148

CE

EXAMEN

D E S

POESIES SACRÉES.

ИЗДАНИЕ

1912

ВЪВЕДЕНИЕ

malquis d'

EXAMEN

DES

POESIES SACRÉES

DE M. LE FRANC.



A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins
à la Renommée.
HERISSANT, rue Neuve Notre-
Dame, à la Croix d'or.

1755.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



CSP.

PQ

2019

.PgZ83

1755



EXAMEN

DES POESIES SACREES

DE M. LEFRANC.

LETTRE I. SUR LES ODES.

QUOIQ'UN peu tard, Monsieur, j'ai lû, comme vous me l'aviez recommandé, l'Extrait des Poësies Sacrées de M. Le Franc dans les feuilles de l'Année littéraire ; vous sçaviez mieux que moi ce qui devoit intéresser ma curiosité, quand vous m'engagiez a cette lecture. Mes affaires & le genre d'étude, que je prescriis à mes loisirs entrecoupés, m'ont, depuis long-temps, fait perdre de vûe les détails de littérature dont je faisois mes délices il y a dix ans, & il ne me reste

Odes,

A

du goût extrême que j'avois pour la Poësie & l'éloquence , qu'un sentiment vif & délicieux pour les ouvrages du premier ordre , & beaucoup d'indulgence pour ceux qui demeurent en deçà. En conséquence , quelque plaisir que me fissent autrefois les Journaux , j'ai cru devoir économiser le temps que je donnois à leur lecture , & vous seul m'y avez un instant ramené en m'annonçant que je trouverois dans les feuilles de M. Freron un extrait des Poësies Sacrées , dont je serois satisfait. Je le suis assurément , Monsieur , & l'Auteur le doit être davantage ; quand je dis l'Auteur , j'entends celui des feuilles. De deux choses l'une , ou l'enthousiasme du livre divin , qu'il analyse , l'a gagné , & en ce cas-là il a deux mérites , celui d'avoir senti , & celui d'avoir exprimé ; ou , si c'est sa façon d'écrire ordinaire , c'est certainement par le sentiment , le goût , le style & les connoissances , un Journaliste d'un ordre supérieur. Mais il n'est ici question de lui que relativement , & seulement pour vous dire que cette lecture m'a confirmé dans une réflexion que j'ai faite , & qui prouve , selon moi , l'excellence de cet ouvrage.

Plusieurs personnes l'ont lû d'abord avec une sorte de langueur , qui n'est que trop commune pour tout ce qu'on soupçonne avoir quelque rapport à la Morale & à la

Religion, d'autres par un principe contraire, le plus grand nombre comme nouveauté, quelques-uns avec une prévention formelle occasionnée par une méprise bien digne de la rapide frivolité des amateurs de nouveautés : méprise dont la narration épisodique n'est pas absolument étrangère à mon sujet.

Quelque temps avant l'impression des Poésies Sacrées, il parut un petit volume contenant une instruction pastorale de M. l'Evêque du Puy Frere de M. Le Franc, Prélat qui fait honneur aux lettres ; & M. Le Franc, pour faire travailler des imprimeurs qu'il a instruits, établis, & soutenus dans sa patrie, y joignit des *maximes spirituelles* qu'il avoit traduites de l'Espagnol du Pere *Eusebe de Nieremberg*. Quoique le nom de l'Auteur soit sur le frontispice du livre, & que l'ouvrage commence par un avertissement du Traducteur, la plûpart de ceux que le bruit d'un ouvrage nouveau de M. Le Franc engagea à le lire, reculerent d'effroi en voyant la mysticité dans toute sa pompe, attribuerent au Traducteur la qualité d'auteur, & le bruit courut qu'il avoit donné dans une dévotion outrée & visionnaire, qui n'enfanteroit désormais que des capucinades. Ce bruit m'émut aussi. Je fais depuis vingt ans un cas infini des talens de M. Le Franc, & je le regardai depuis l'époque de Didon.

temps où j'étois bien jeune moi même, comme *Magna spes altera Romæ*. Je lus le redoutable ascétique en question, & j'avoue que ce n'est pas encore pâture pour moi ; mais je vis que ce n'étoit qu'un essai, & que voulant s'exercer à traduire de l'espagnol, le choix étoit bon. Je m'informai du prétendu changement arrivé dans les mœurs & les principes de M. Le Franc. Je sçavois que jamais ce rare génie n'avoit donné dans le délire de l'incrédulité ; que, quoique né fort & avec toutes les passions vives, il avoit toujours intérieurement respecté la vérité de la Religion, admiré les livres de Moÿse, soutenu qu'eux seuls jettoient une lumière conductrice sur les ténèbres de l'histoire ancienne, des traditions, & de l'origine de l'humanité, & toujours dit que l'incrédulité l'étonnoit moins chez les ignorans ; mais que, parmi les hommes érudits, un incrédule étoit sûrement un esprit faux. On répondit à mes questions, que depuis quelque temps il donnoit plus d'attention aux marques extérieures de religion ; mais que si l'on appelloit cela dévotion, il s'en falloit bien que cette dévotion eût rien de foible & de puérile, & qu'elle le détournât en aucune façon de son goût pour l'étude & les Belles-lettres. Cette explication cependant, qui n'étoit que pour moi, ne fit pas tomber le préjugé ; & quoiqu'en général

on sçût qu'il travailloit depuis long-temps à ses Poësies Sacrées, quand elles parurent, mille gens les regarderent comme une suite des maximes spirituelles.

D'autres pensoient encore qu'après Rousseau il étoit impossible d'atteindre, dans notre langue, au grand en ce genre. Plusieurs enfin ne le lurent que par complaisance pour des gens qui leur en disoient du bien, par envie d'en pouvoir dire quelque chose, &c. Tant de variétés dans les préventions, jointes à celles que la nature, l'éducation, & le genre de vie ont mises dans les esprits & dans les goûts, ne pouvoient qu'en faire trouver beaucoup dans la façon de sentir. Aussi n'ai-je pas d'idée d'avoir jamais vû aucun ouvrage occasionner, je ne dis pas tant de diversité dans les jugemens, car celui-ci fut généralement loué, mais dans les opinions & les dissertations de détail. La Poësie est un art où chacun se pique de remarquer, & de connoître. Chacun des lecteurs saisit donc son morceau; & jen'ai pas vû deux personnes s'accorder sur les endroits qu'elles trouvoient les plus dignes d'admiration. Je suis persuadé que vous aurez trouvé la même diversité dans les notices des Journalistes. Je ne connois que celui que vous m'avez indiqué. J'ai trouvé sublimes les endroits qu'il extrait, & personne jusqu'à lui (entre mille peut-être,

que j'ai ouï disserter) ne m'avoit cité ces morceaux-là. De cette multitude de suffrages divisés, on feroit, en les réunissant, le contraire de ce que Despreaux attribuoit à la critique de cent personnes sur un ouvrage de cent vers, qui disparoîtroient, disoit-il, sous la lime des censeurs. En effet, il n'y a pas dans ce vaste recueil une seule pièce, & à peine une seule Stance qui n'ait frappé quelqu'un d'admiration. Une autre remarque bien singulière, & qui n'a pas peu servi à me confirmer dans l'opinion que ce recueil est un chef d'œuvre, c'est que mon instinct (que vous connoissez pour assez éveillé de sa nature, très-cultivé jadis en ce genre, & plein de ressources pour la prévention dès qu'il s'agit de me confirmer dans un sentiment que j'affectionne) a cependant été averti d'une infinité de beautés qui m'échappoient, par des gens si neufs en ce genre de connoissances, que peu s'en est fallu que, de honte, je ne me sois cru blazé sur le sublime, le sentiment, & même le goût. A la vérité, si j'ai éprouvé ce genre de mortification très-agréable pour un homme de bonne foi, bien d'autres m'ont donné ma revanche à cet égard, & j'en ai vû passer en glissant sur des endroits du sublime le plus frappant, comme s'ils eussent parcouru des couplets de collège, qui, rappelés ensuite sur les dé-

tails de ce qu'ils venoient de lire, étoient eux-mêmes étonnés d'avoir enjambé cet entassement de beautés.

Mais maintenant qu'après l'hommage rendu dans les extraits publics à cet inestimable recueil, il semble qu'il n'y ait plus rien à dire sur cet article, permettez-moi de vous faire l'analyse de ce que j'y sens. Je cours risque d'être long; mais plus mes citations seront nombreuses, moins je vous le paroîtrai. Je soutiens donc, & j'entreprends de démontrer sur l'ouvrage même qu'il n'est aucun genre de sublime, de sentiment, & de beauté de style, qui ne se rencontre dans presque tous les morceaux qui composent les quatre parties de ce Recueil. Le plan de ma dissertation, puisque ceci en devient une, est uniforme; mais les citations le varieront. Je divise, comme vous voyez, en trois, les parties qui concourent à la perfection de la haute Poësie; à sçavoir, le sublime, le sentiment, & le style; je crois que cela renferme tout. Mais comme, en toute question, la baze doit être la convention des termes il faut en peu de mots analyser mon idée.

Je ferois le docteur, & le ferois sans doute mal-à-propos, & très-mal-adroitement, si j'entreprendois d'enfler une dissertation des débris de Longin, & de notre digne maître Despreaux pour coudre des définitions sur le sublime à une ana-

lyse sur le sentiment. Un mot suffit à ceux qui ont les organes disposés. Mille volumes n'aiguiferoient pas ceux dont la direction leur est contraire. Je dirai donc seulement , & il demeurera , s'il vous plaît , entre nous convenu , que le sublime est ce qui élève l'ame , le sentiment ce qui la touche , & le style ce qui flate l'oreille & le goût.

Quand , dans le cours de mes réflexions , il se présentera des occasions de subdiviser chacune des parties qui entrent dans cette définition , je m'y livrerai sans crainte de vous rebuter par le peu d'ordre de mon plan , & persuadé que vous me démêlerez par les forces de ce génie si propre à deviner tout ce qui est du ressort du goût. Venons au détail.

Si j'entreprendois de louer M. Le Franc , je ne passerois pas sous silence l'estime singulière que mérite son discours préliminaire , morceau tout-à-fait respectable par la beauté , la sagesse , & l'ordre des pensées & des transitions , par le nombre & la dignité du style , par la vaste & sage érudition qui y regne , & sur-tout par un ton de modestie qui est dans le sentiment & non dans l'expression , & dont les Auteurs modernes nous ont si fort déshabitués ; mais ce sont uniquement les beautés du recueil que je considère. Je ne les envisage même que comme Poësie françoise. Je m'explique.

L'Auteur aussi distingué par une justesse de goût singulière , que par la beauté de son génie & de ses talens , a toujours pensé , comme tous les maîtres , en tous les temps , qu'une vaste érudition étoit la seule nourriture des talens supérieurs ; que sans elle le génie n'étoit jamais propre qu'aux choses d'agrément ; & que souvent même le faux goût du temps parvenoit à l'étouffer , ou à le contrefaire. Plein de cette idée , & poussé par son génie à devenir écrivain , il a toujours mêlé ses travaux d'une lecture immense qui en a fait enfin un des plus sçavans hommes de l'Europe. Mais cette activité toujours vivante pour l'étude semble redoubler , quand il se livre à quelque genre d'ouvrage considérable. On n'en sçauroit entreprendre un plus sérieux que la traduction ou imitation de nos Livres sacrés dans le genre lyrique. Outre la noblesse , la majesté , la sainteté du sujet , & le sublime qui regne dans les originaux , l'Ode sous quelque forme qu'elle se montre , & quelque genre de rythme qu'elle emploie , est certainement de tous les genres de vers celui qui demande le plus de Poésie dans la pensée , les figures & l'expression , & le plus de correction & de feu dans le style. M. Le Franc familiarisé avec les principes des maîtres de l'art , devenu maître lui-même en ce genre , écrivain enfin d'un tel ordre , que la posterité le transf-

posera d'un demi siècle , sentit mieux qu'un autre toute l'étendue & la difficulté de l'entreprise , & ne la sentit que pour l'embrasser dans toutes ses parties. Il résolut d'aller puiser , jusques dans leur source , des beautés obscurcies par des traductions en différentes langues , & qui naissent l'une de l'autre. En effet , c'est d'après l'Hébreu qu'ont été faites les traductions Grecques , les Latines d'après celles-ci ; & un traducteur ordinaire , se contentant de rendre le latin , eût fait , d'après cette triple réverbération , une quatrième copie , sur laquelle les beaux esprits de société se seroient demandé , avec une satisfaction de pygmée ? *Qu'y a-t'il donc de si beau dans Moïse & David ?* Nous avons plusieurs ouvrages de cette espèce , & ceux entre autres où nous devons , suivant l'intention de l'Eglise , puiser les sentimens de respect , de reconnaissance , & d'amour , que nous devons à Dieu. Il faut en effet que des originaux qui conservent encore quelque sorte de coloris à travers cette triple nuée eussent été tracés par un pinceau divin. M. Le Franc résolut donc de la percer entièrement. Déjà versé dans toutes les beautés de la langue Grecque qu'il entend également dans tous ses dialectes (chose rare même parmi les Sçavans de profession) & dans laquelle il écrit avec autant d'élégance que dans la langue Italienne , entreprit d'apprendre

l'Hébreu pour lire l'original , & y réussit. Plus l'on approfondit les grands sujets , plus leur étendue se découvre. Un homme capable d'une étude si épineuse , ne l'étoit pas d'oublier de lire & de comparer les sçavans commentateurs de nos Livres sacrés. Le nombre des grands hommes , qui ont travaillé en ce genre , est très-considérable ; & pour mieux sentir leur mérite , il faut aussi connoître les médiocres , qui rarement le font en tout. Il les lut , les suivit , les concilia , & chercha à en tirer le véritable sens des endroits obscurs , à renfermer dans son ouvrage l'exposition réelle , le sens mystique , & le sens figuré. C'est ainsi que les grands hommes font de courtes , mais infailibles pages : c'est ainsi qu'ils écrivent pour un petit nombre de lecteurs , selon le principe d'Horace ; & c'est d'après la connoissance de tels faits que nous devons nous corriger de la légereté des décisions , comme d'un penchant au parricide.

Si l'on considère tout ce travail préliminaire ; si l'on est bien convaincu que tout Poète qui veut écrire de génie , & sur-tout dans le genre lyrique , doit attendre le moment de l'inspiration , & non faire des vers de commande : si d'ailleurs , on veut faire attention (& quels détails sont minutieux dans la vie des grands hommes ?) que celui-ci possède & occupe dignement une charge principale

de magistrature , dont les devoirs seuls rempliroient la vie d'un autre ; si l'on veut enfin se souvenir qu'il n'a cessé de produire d'excellentes choses pendant les quinze années de travail , qu'il dit avoir employées à cet ouvrage , on ne trouvera point trop long ce terme que l'Auteur des feuilles semble lui reprocher indirectement : surtout , si l'on veut bien prendre garde que nulle autre part , qu'ici & dans Rousseau , le sublime ne se trouve à côté de la plus irrépréhensible correction.

Ces deux grands hommes , quoique presque contemporains , laisseront , je pense , autant d'intervalle de temps entre eux & leurs successeurs , qu'il s'en trouve depuis Horace jusqu'à leur siècle. Mais encore , sans vouloir porter une main prophane sur le trophée du grand Poète que je viens de nommer ; sans pousser l'audace jusqu'à discuter une comparaison entre lui , & un homme dont il avoit lui-même marqué la place à côté de lui avec une satisfaction qui fait autant d'honneur à son cœur , qu'à son esprit : je puis faire remarquer que les brillans essais que nous lui devons en ce genre , ne sont qu'une tentative auprès du Recueil dont je parle ; qu'il a dit lui-même que l'entreprise des Prophéties étoit au-dessus des forces humaines ; & qu'à plus forte raison il n'eût osé mettre à côté de David & de Moïse des morceaux de pure

invention, tel qu'est le livre presque entier des hymnes. C'est ce que fait M. Le Franc avec un succès qui ne sçauroit trop étonner, & qui me fait sentir un frisson comparable aux approches du néant, quand par un retour sur moi-même je considère la distance prodigieuse que la providence a mise entre les talens des hommes, même de ceux au dessus du vulgaire.

En conséquence, pour analyser dignement un tel ouvrage, il faudroit presque entreprendre les mêmes études qui ont mené l'Auteur à ce point de perfection, ou du moins concilier à cet égard les avis des Théologiens les plus éclairés, ceux des sçavans en état de juger le texte, & ceux enfin des gens de lettres & de goût.

Très-peu porté naturellement à m'embellir des plumes du Paon, & à parler de ce que j'ignore, je n'envisagerai pas cet ouvrage sous les deux points de vuë qui me sont étrangers. C'est sous le dernier de ces aspects que je prétends le considérer. Venons au détail. Daignez vous rappeler les trois points que j'ai établis, & que je suppose renfermer toute la perfection de la Poësie, en ce qui concerne l'exécution, sçavoir le sublime, le sentiment, & l'harmonie.

En examinant en particulier chacune des quatre parties qui composent ce Recueil, c'est à celle qui se présente la dernière qu'on est tenté de donner la préférence. J'ai vû le

Odes.

plus grand nombre préférer les Odes : quelques-uns , mais moins , les Cantiques. Je suis pour les Prophéties , & bien des connoisseurs font plus frappés des Hymnes que de tout le reste. Ces derniers ont raison , si l'on considère que dans cette partie l'Auteur a presque uniquement volé de ses propres aîles. Je crois n'avoir pas tort de donner le pas aux Prophéties : livre qu'il a fallu tirer d'un monceau de ruines sublimes , mais tellement mêlées & si peu liées , que c'est le chef-d'œuvre de l'intelligence & du travail , que de les avoir mises à notre portée avec tant de force & de clarté. Les Odes , enfin , ont plus de son , les Cantiques plus d'exactitude , mais le tout ensemble est éblouissant de beautés , & le détail , au milieu de ce tapage de vives couleurs , est aussi fini que la plus parfaite signature. Daignez me suivre dans l'examen des détails ; c'est où je brille , ainsi que tous les médiocres. Prenez la première Ode & lisez les deux premières stances.

Heureux l'homme que dans leur piège
 Les méchans n'ont point fait tomber ,
 Qui souffre en paix , sans succomber
 Au Conseil pervers qui l'assiège ;
 Et qui fidèle à son devoir ,
 Dans la chaire où le crime siège ,
 Eut toujours horreur de s'asseoir.

Plein du zèle qui le dévore ,
 Inébranlable dans sa foi ,

Sans cesse il médite la loi
 Du Dieu bienfaisant qu'il adore :
 De cet objet délicieux
 La nuit sombre , l'humide Aurore
 Ne détournent jamais ses yeux.

Vous conviendrez aisément que l'harmonie en est parfaite, & que jamais on ne fit de vers plus châtiés & plus sonores ; mais je vous demande si vous n'avez pas senti une forte de paix, & de tranquillité d'oreille, d'ame, & de cœur, qui semble être ordonnée par le charme de la pensée, & de l'expression. Si ce mouvement vous a échappé, relisez ces deux stances, écoutez, & voilà le sentiment. L'amour, l'amitié, la tendresse paternelle & filiale, la charité, la pitié, tout cela sont des genres, on en convient : mais il est aussi des nuances ; on le sentira sans que je disserte. Un génie vaste, & sensible subdivise à l'infini l'émotion du cœur, comme celle de l'esprit, *avive* les différents ressorts de l'ame, les dirige, les gouverne. L'homme veut être ému, mais quelquefois par degrés, souvent rapidement, toujours avec variété. Le maître de l'émotion est sûr de le soumettre à son empire. Tel est le principe de celui de l'éloquence, de la poésie, & des beaux-arts. L'homme qui possède cet empire ne le cède à qui que ce soit en habileté ; celui qui s'en sert pour nous porter au bien, est le Dieu tutelaire de la société.

Odes.

Je reviens , & je dis que les deux premières strophes de la première Ode font l'effet d'un exorde préparatoire aux sentimens de respect , de paix , & de tendresse dont les grandes vérités de la morale divine doivent nous pénétrer. La troisième soutient le ton noble & l'harmonie du style , & anime la poésie.

Tel un arbre que la nature
 Plaça sur le courant des eaux ,
 Ne redoute pour ses rameaux
 Ni l'aquilon , ni la froidure :
 Dans son temps il donne des fruits ,
 Sous une éternelle verdure
 Par la main de Dieu reproduits.

Une des portions les plus marquées du sublime de l'écriture , c'est de trouver toujours le noble en cherchant le simple. Les comparaisons tirées des objets répandus dans la campagne réunissent ces deux points ; mais ces mêmes objets deviendroient vils , ou du moins communs , sans le secours d'un main habile. Ce genre d'ornement a fait le charme des ouvrages des grands Poètes de l'antiquité. Les modernes qui habitent moins la campagne , & l'estiment moins que ne faisoient les anciens , sont , à la réserve de quelques Poètes Anglois , tous privés de ce secours , l'un des plus grands ressorts de la Poésie. Cette comparaison , telle quelle est écrite dans la strophe ci-dessus , est animée , & vivante , & le brillant de l'harmonie nous

approche du sublime qui va paroître dans toute sa pompe dans les deux dernières.

Tes jours , Race impie & perfide ,
 Tes jours ne coulent point ainsi :
 Leur éclat bientôt obscurci
 S'éteint dans leur course rapide :
 Comme on voit en un jour brûlant ,
 Les vils débris du chaume aride
 S'évanouir au gré du vent.

Mais le juste dans sa carrière
 Se prépare un bonheur sans fin :
 Le pécheur , du séjour divin ,
 Ne verra jamais la lumière ;
 Et mille foudres allumés
 Brûleront jufqu'à la pouffière
 Où fes pas furent imprimés.

Si ce n'est pas-là du sublime , il n'y en a point. Il est même à remarquer que le Poète ajoute à la beauté & à l'effrayant des images de l'original : *Sed tanquam pulvis , quem projicit ventus a facie terra.* „ Semblable à „ la pouffière que le vent emporte de dessus „ la terre.

Comme on voit en un jour brûlant ,
 Les vils débris du chaume aride
 S'évanouir au gré du vent.

Il est question d'une race impie , & qui a prospéré un instant , le chaume représente
Odes.

avec plus de justesse le débris de la prospérité passagere , que la poussière. Ce n'est pas que l'image , que le mot ait paru trivial a l'Auteur ; il va le ramener de lui-même , & de sa propre invention : *Et iter impiorum peribit* , dit le Pseaume , „ La voie des méchans „ périra. “ Ces expressions fortes & courtes qui constituent le sublime de l'Ecriture , & dont l'énergie & la beauté se font sentir dans toutes les langues , sont rarement propres à notre poésie. Nous les verrons cependant fréquemment imitées dans ce Recueil ; mais c'est dans des débuts. L'Ode eût mal fini , par le retranchement du son , & la précipitation de l'idée ; l'Auteur se la rend propre , l'étend , & la rend digne de l'invention des hommes inspirés.

Et mille foudres allumés
Brûleront j squ'à la poussière
Où ses pas furent imprimés.

Digne fin d'un chef-d'œuvre , & d'un poëme entier en cinq stances.

Mais à propos de chef-d'œuvre , j'imiterois assez celui d'un inconnu , si j'analysois de la sorte chacun des morceaux de ce Recueil. Je sens cependant que chacun d'eux m'offrira de nouvelles notes ; n'importe si elles sont aussi vraies que celles-ci ; le ridicule du commentateur ne laissera pas d'être utile au Lecteur : & quant à moi j'aurai toujours à répondre au Censeur : *Lisez cet ou-*

ouvrage comme je l'ai lû, vous en direz davantage, vous en vaudrez mieux.

O D E I I.

La seconde Ode ne cède point à la première, & semble même s'élever davantage. Elle est tirée d'un des plus forts des Pseaumes; & cet ouvrage réunit les avantages de la paraphrase, en quelques endroits, & ceux de la traduction littérale. On ne trouve point dans le Pseaume l'original de cette pensée si belle & si dignement rendue dans la seconde strophe.

Ce Dieu qu'ils osent méconnoître,
 Ou qu'ils feignent de mépriser,
 Entend les blasphèmes frivoles
 Dont ils amusent les idoles
 Sur eux prêts à s'écraser.

Mais on y trouve : *Dabo tibi gentes hereditatem tuam & possessionem tuam terminos terra. Reges eos in virga ferrea & tanquam vas figuli confringes eos.* „ Je vous donnerai les nations pour votre héritage, & toute l'étendue de la terre pour la posséder. Vous les conduirez avec une verge de fer & vous les briserez comme le vase que fait le potier. “ Voyons maintenant le Traducteur.

J'ai désigné ton héritage
 Avant les siècles & les temps :
 L'univers te promet l'hommage,
 Et les vœux de ses habitans.
Odes.

Tu briseras comme l'argile ,
 Le thrône odieux & fragile
 Des Tyrans que vomit l'enter.
 Protecteur des peuples fideles ,
 Tu feras plier les rébeles
 Sous le poids d'un sceptre de fer.

Peut-on observer plus exactement toute l'étendue & l'énergie du sens , & en même temps suppléer plus heureusement à ce qui manque à la clarté. Lisez ensuite toute la fin du Pseaume depuis cet endroit , & *nunc Reges intelligite* , & reprenant les deux dernières strophes de l'Ode , jugez si l'ame du Prophète eut autrement parlé en François.

Mortels , qui jugez vos semblables ,
 Rois qu'à la terre j'ai donnés ,
 Rois devenus si formidables
 Par vos projets désordonnés ,
 Instruisez-vous dans ma justice ,
 Si vous voulez que j'affermisse
 Vos droits par la révolte enfreints :
 Pour mériter que l'on vous aime ,
 Aimez , servez , craignez vous-même
 Le Dieu par qui vous êtes craints.

P'us d'un exemple vous enseigne ,
 Souverains trop ambitieux ,
 Que les fastes de votre règne
 Nuit & jour s'écrivent aux Cieux.
 Prévenez un revers sinistre ;
 N'ayez de parent , de ministre ,

Ni d'ami que la vérité.
 Heureux les Rois qu'elle environne !
 Malheur à ceux qu'elle abandonne
 Aux conseils de l'iniquité.

Ces admirables stances, qui devroient être gravées sur la porte du Conseil des Rois, sont d'un sublime qui fait frissonner. Pas une image, pas un mot, pas un son qui n'étonne l'ame sans l'effaroucher. Dieu même voulant du haut de sa gloire instruire les Rois n'eût pas dédaigné un tel langage.

Des gens de beaucoup de génie & de goût ont autrefois refusé à Rousseau le sentiment ; & certainement c'étoient gens qui le connoissoient bien, & qui étoient bien capables de le connoître ; mais leur opinion, qui n'étoit que de convention & seulement en le comparant à Horace le maître du sentiment, a beaucoup trop d'étendue si l'on prétend en inférer que ce ressort victorieux de la vraie poésie lui fut entièrement étranger. Si Rousseau, j'ose l'avancer, n'eût fait que ses Odes sacrées, il passeroit aujourd'hui, parmi les connoisseurs, pour le plus tendre des grands Poètes. L'Auteur des feuilles dit au contraire en parlant de M. Le Franc : *Il a en général plus de véhémence que Rousseau.....* Et ensuite, *mais rarement sort-il du genre élevé..... Rousseau me paroît aussi plus plein, plus facile, plus nombreux, & d'une simpli-*
 Odes,

cité plus touchante. Je répète encore ici que je ne prétends faire ni parallèle, ni comparaison entre ces deux grands hommes, & je n'ai transcrit ici la dernière de ces trois citations d'après les feuilles, que pour rappeler un hommage rendu au mérite de l'infortuné Rousseau, hommage bien senti. *Simplicité touchante* est le mot, & c'est le ton général qui regne dans les Odes sacrées: l'union de ce genre de mérite avec le sublime des idées, la noblesse des images, & l'harmonie de la versification la plus châtiée, & la plus sonore, est assurément la perfection. Mais comment un homme de lettres, qui a senti cela, trouve-t-il que M. Le Franc soit rarement du genre élevé? A peine vous a-t-il porté dans les nu s, qu'il revient & plane d'un vol également doux & brillant.

O D E I I I.

La troisi me Ode est de ce genre. Le rythme change, l'harmonie le suit; le style est tendre & touchant ainsi que la pensée, & l'on ne diroit jamais que le même génie qui vient de donner de si pompeuses leçons aux Rois dans la prospérité, s t prendre si tendrement & si noblement en même temps le ton d'un Roi persécuté, trahi par ses amis & ses flatteurs, & néanmoins supérieur à ses disgraces, par la confiance dans le Roi des Rois.

Sur le péril qui m'allarme,
 Seigneur, daigne ouvrir les yeux;
 Que ton bras frappe, ou désarme
 Mes ennemis furieux.
 A leur approche funeste,
 C'est vainement que j'atteste
 Les nœuds du sang, l'amitié:
 Tout me fuit, il ne me reste
 Que mes pleurs & ta pitié.

En butte aux traits homicides
 D'un peuple obscur & venal;
 Je n'ai point aux cœurs perfides
 Rendu le mal pour le mal;
 J'ai souffert leurs injustices
 Et les sombres artifices
 De l'infame délateur,
 Qui fut long-temps de mes vices
 Le plus bas adulateur.

La troisième a quelque chose de si touchant & de si noble, qu'elle nous pénètre d'un sentiment de pitié pour un Prince juste & malheureux.

Si dans l'horreur des menaces,
 Dans le trouble & dans l'ennui,
 Aux auteurs de mes disgraces
 Ma douleur a jamais nui,
 Inflexible à ma prière,
 Que leur rage meurtrière
 De cent coups m'ouvre le flanc;
 Que la fange & la poussière
 Boivent les flots de mon sang.
Odes.

Je ne parle point ici en détail de l'art du Traducteur ; de si longues citations pourroient vous ennuyer : j'en citerai seulement un exemple. Voici un endroit où l'Auteur supplée d'une façon si heureuse , qu'elle doit être remarquée ; le Prophète dit de Dieu : *Numquid irascitur per singulos dies ?* „ Se met „ il en colère chaque jour ? “ Le Traducteur rend ainsi cette pensée.

Ce Dieu qui tonne & se venge ,
Est un Dieu qui s'attendrit.

Venons au morceau de traduction presque littérale que je voulois vous citer. *Nisi conversi fueritis , gladium suum vibrabit , arcum suum tetendit & paravit illum. Et in eo paravit vasa mortis , sagittas suas ardentibus effecit.* „ Si vous ne vous convertissez il fera bril- „ ler son épée ; il a bandé son arc , & il „ le tient tout prêt. Il a préparé des traits „ qui donnent la mort , il a rendu ses flé- „ ches toutes brûlantes.

Mais sa clémence trompée
Se convertit en fureur ;
De sa foudroyante épée
L'éclair est l'avant-coureur,
A nos regards invisible ,
Déjà de son arc terrible
Il a bandé le ressort ;
Et j'entens le bruit horrible
Des instrumens de la mort.

Cette

Cette stance & la suivante sont dans le plus élevé sublime de la poésie, sans cependant trancher avec le ton touchant des premières; c'est un accord de style, dont l'effet sensible aux seuls connoisseurs résulte de l'art, & cependant naît du génie. Le Poète rentre ensuite dans le ton doux & tendre; mais combien le sentiment n'anime-t-il pas son expression! Voici l'original: *Confitebor Domino secundum justitiam ejus; & psallam nomini Domini Altissimi.* „ Je rendrai gra-
 „ ces au Seigneur selon sa justice, & je
 „ chanterai des hymnes au nom du Dieu
 „ très-haut. “ Voici la copie.

Grace au Ciel, dans la retraite
 Où m'a conduit le Seigneur,
 Je goûte la paix secrète,
 Compagne du vrai bonheur.
 Quand le jour s'éteint dans l'onde,
 Au sein de la nuit profonde
 Je ferme l'œil sans trembler;
 Et l'astre éclatant du monde
 M'éveille sans me troubler.

J'annonce alors les oracles
 Du Maître de l'Univers;
 La grandeur de ses miracles
 Fait la pompe de mes vers.
 Transporté d'un saint délire,
 Je répète sur ma lyre
 Les célestes vérités;
 Et tout l'Univers admire
 Les chants que Dieu m'a dictés.
Odes. B

Ne diroit-on pas en effet, comme l'a remarqué l'Auteur des feuilles, que le Poète animé dans ce moment du même esprit de confiance que le Prophète, a pensé à sa propre situation, & qu'il exprime les sentimens de son cœur. C'est-là l'enthousiasme divin de la poésie, & l'objet du Créateur quand il gratifie un petit nombre d'hommes de ce talent si rare parmi nous. Que de recueils de vers François, & combien peu de recueils de poésie !

O D E I V.

La fortune de l'Ode quatrième est faite depuis long-temps : elle étoit de ce petit nombre d'essais, par lesquels M. Le Franc avoit tâté le goût du public, avant que de mettre la dernière main à son Recueil. C'est un de ces morceaux où la véhémence & la rapidité sont soutenues d'un bout à l'autre avec une force qui tient du prodige. C'est-là que notre langue est précise. Le Prophète dit : *Dominus de cælo prospexit super filios hominum, ut videat si est intelligens, aut requirens Deum.... non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* „ Le Seigneur a jetté les „ yeux du haut du ciel sur les enfans des „ hommes, pour voir s'il y a quelqu'un „ qui ait de l'intelligence & qui cherche „ Dieu.... il n'y en a point qui fasse le bien, „ il n'y en a pas un seul.

Il cherche un juste sur la terre,
Il cherche & ne le trouve pas.

Quant aux citations ; à peine, en vérité, peut-on détacher un seul vers de ce sublime morceau, que l'autre ne veuille le suivre & ne reclame à bon droit la préférence. Pour me mortifier cependant, j'abandonne les stances où la dureté & le luxe des sangsues du peuple sont si bien dépeints, & je passe aux suivantes. Lisez la cinquième & sixième, & dites-moi ce que vous aurez senti.

Le faux calme dont ils jouissent
Est toujours prêt à se troubler :
Un éclair seul les fait trembler,
Ils blasphèment, mais ils frémissent.
Tu suis par-tout l'impie, & malgré sa fureur
Par la voix des remords tu renais dans son cœur.

Tes ennemis sont dans l'ivresse ;
Tu dis un mot, ils ne sont plus :
Mais le bonheur de tes élus
Comme toi durera sans cesse.
Le pécheur à la fin tombera sous tes coups :
Le temps est fait pour lui, l'éternité pour nous.

O D E V.

L'Ode cinquième est un morceau qui demanderoit seul une dissertation. Le poème *Exurgat Deus*, qui en est l'original, est d'une telle plénitude de joie, de force & d'enthousiasme, qu'il étoit impossible que le Tra-
Odes. B ij

ducteur l'égalât : c'est moins le désordre de l'Ode que le feu divin, ou la fougue & le délire de la Pithonisse. Le Prophète passe des images brillantes à des peintures terribles, & de-là par des élans presque continuels & toujours subits, il revient à des sentimens d'amour & de louanges : si, comme le prétendent les Interprètes, c'est-là le cantique que David chantoit devant l'Arche, je ne suis point étonné qu'il le dansât aussi avec trop peu de ménagement ; & quoique je ne sois point Asiatique, je doute en me mettant à sa place, s'il est permis d'imaginer ainsi, que je n'en eusse fait au moins autant que lui.

M. Le Franc connoît trop bien notre langue, sa délicatesse & conséquemment celle de nos organes, pour n'avoir pas senti les inconvéniens attachés à la traduction d'un tel morceau, s'il se livroit à tout l'enthousiasme qu'il devoit naturellement lui inspirer. Plus capable qu'un autre d'étendre en tout genre les bornes de notre expression, d'accoûtumer en nous le sentiment aux grands mouvemens, & nos yeux à fixer le soleil sans baisser la paupière, il n'a pas cru qu'on pût nous supposer sans ménagement cette faculté, & par un effort de l'art, il a comme marqué des transitions où il n'y en avoit pas, sans néanmoins les faire : il affaisse encore le sublime & le sentiment : l'un cesse d'être effrayant,

l'autre d'aspirer : il les rapproche de la sorte par l'élevation & l'égalité du style , en même temps qu'il nous les déguise encore par un rythme varié. En un mot si tout l'art que j'y vois n'est pas dans l'étude du Poète , il est singulièrement dans une heureuse nature , & je vous répète que pour en faire sentir tous les détails , il faudroit une dissertation entière.

Comme celle-ci ne s'allonge déjà que trop sous la matière , je me contenterai d'en marquer quelques endroits , & le début entre autres. M. Le Franc a sur-tout rendu avec la plus grande force l'énergie & la fierté des débuts de l'original : celui de cette Ode en est un exemple. *Exurgat Deus, & dissipentur inimici ejus ; & fugiant qui oderunt eum, à facie ejus.* „ Que Dieu se lève , „ que ses ennemis soient dissipés , & que „ ceux qui le haïssoient s'enfuient de de- „ vant sa face ; qu'ils s'évanoüissent comme „ la fumée : que les méchans périssent „ devant la face de Dieu , comme la cire „ fond devant le feu. “ Voyons le Poète.

Dieu se lève : tombez, Roi, temple, autel, idole.
 Au feu de ses regards , au son de sa parole
 Les Philistins ont fui.

Tel le vent dans les Airs chasse au loin la fumée ,
 Tel un brasier ardent voit la cire enflammée
 Bouillonner devant lui.

Il seroit inutile d'entasser les citations de ce magnifique poëme : deux exemples suffiront pour démontrer le caractère d'harmonie que je lui ai attribué. Lisez les stances 12. & 13. vous y trouverez le sublime des images & de l'expression radouci par le liant de la poésie.

Ce Dieu si grand , si terrible
 A nos voix daigne accourir ;
 Sa bonté toujours visible
 Se plaît à nous secourir.
 Prodigue de récompenses ,
 Malgré toutes nos offenses
 Il est lent dans sa fureur :
 Mais les carreaux qu'il apprête
 Tôt ou tard brisent la tête
 De l'impie & du pécheur.

Dieu m'a dit : de Bazan pourquoi crains-tu les pièges ?
 La mer engloutira ces Tyrans sacrilèges
 Dans son horrible flanc,
 Tu fouleras aux pieds leurs veines déchirées ;
 Et les chiens tremperont leurs langues altérées
 Dans les flots de leur sang.

Prenez ensuite la quatorzième , c'est le sentiment élevé par la poésie , de façon que la transition est presque insensible & conséquemment cesse d'être discordante.

Les ennemis de sa gloire
 Sont vaincus de toutes parts :
 La pompe de sa victoire
 Frappe leurs derniers regards,

Nos chefs enflammés de zèle
 Chantent la force immortelle
 Du Dieu qui sauva leurs jours ;
 Et nos filles triomphantes
 Mélangent leur voix éclatantes
 Au son bruyant des tambours.

Ces exemples suffisent pour rendre sensible mon opinion sur ce morceau, l'un des plus travaillés que je connoisse.

O D E V I.

Le changement de rythme & l'harmonie douce de l'Ode sixième nous annoncent le changement du sentiment. Le Prophète se représente accablé de douleurs & d'alarmes, & consolé par le souvenir des miséricordes de Dieu, de sa grandeur & de sa bonté. L'on sent ici que, s'il est vrai que le Poète sort rarement du genre élevé, c'est que l'original ne s'abaisse jamais : mais il n'en est pas moins tendre, moins humble quand il le faut, & son génie ne lui fournit pas moins les expressions relatives à chacun de ces sentimens. Les deux premières strophes montrent de l'élévation dans un état de souffrance.

Le Seigneur écoute ma plainte,
 Mes cris ont attiré ses regards paternels :
 J'ai percé la Majesté sainte
 Dont l'éclat l'environne, & le cache aux mortels.

Mes regrets , mes clameurs funèbres
 Au lever de l'Aurore imploroient son appui :
 Je l'invoquois dans les ténèbres ,
 Et mes tremblantes mains s'élevoient jusqu'à lui.

Mais la troisième, la sixième & la septième expriment l'humble résignation d'une ame qui attribue tout à son consolateur.

Dans les plus cruelles allarmes
 Aux douleurs, aux remords, à la crainte immolé,
 Je m'excitois moi-même aux larmes,
 Mon Dieu se fit entendre, & je fus consolé.

Non, l'espérance m'est rendue,
 Je sens fuir loin de moi les périls que je crains.
 Dieu soutient mon ame abatus,
 Et ce prompt changement est l'œuvre de ses mains.

J'ai rappelé dans ma mémoire
 Des bontés du Seigneur l'inaltérable cours.
 Mon cœur méditera sa gloire,
 Et ma bouche aux mortels l'annoncera toujours.

Le Poète s'éleve à la neuvième. Cette strophe & les trois qui la suivent sont si sublimes, que je ne puis m'empêcher de vous les remettre sous les yeux.

Dieu puissant, du sein de la nue
 Ta main guidoit Jacob par l'Egypte investi;
 Les flots troublés l'ont reconnue,
 Et du son de ta voix leur gouffre a retenti.

Tes cris semblables au tonnerre
 Jusqu'au fond de l'abime ont porté la terreur,
 Et les fondemens de la terre
 Par ta course ébranlés ont tressailli d'horreur.

Le tourbillon qui t'environne
 Vomit des traits brûlans qui répandent l'effroi :
 Les éclairs brillent, le Ciel tonne,
 La Mer frémit, recule, & s'ouvre devant toi.

Ton char dans ces routes profondes
 Ne laisse point de trace, & court à l'autre bord.
 Pharaon te suit dans les ondes,
 Il y cherche ton peuple, il y trouve la mort.

C'est ainsi que les Prophètes crayonnoient
 la gloire de l'Eternel ; voilà le type de la
 vraie poësie, c'est où j'attens nos faiseurs
 d'Odes.

O D E V I I.

J'avoue que l'Ode septième est mon idole
 & mon objet de prédilection, entre les dix
 morceaux qui composent le premier livre
 de ce Recueil. La huitième enleva d'abord
 mes suffrages par le brillant incomparable
 dont elle éblouit de toutes parts ; mais à
 l'examen je revins à celle-ci, & je vais
 vous en déduire les raisons en détail.

Le premier charme de cet admirable
 morceau consiste sans contredit dans la
 beauté de l'expression & de la poësie, avan-
 tage délicieux & porté dans cet ouvrage au
 point de la perfection. Avec le charme de
 Odes. B V

l'harmonie, celui du sentiment y pénètre, y touche, y remue tous les ressorts de l'ame. Mais de quelle espèce est-il ? Est-ce douleur, confiance, amour, reconnoissance, espoir, pitié ? Ce n'est exclusivement rien de tout cela, & c'est le tout ensemble, sans que l'un de ces sentimens nuise à l'autre, & de façon au contraire qu'ils semblent naître indispensablement l'un de l'autre. Le troisieme mérite de ce beau morceau est la fidélité de la traduction ; il n'y a pas un mot de l'original oublié, pas une expression qui n'ait son équivalent, pas une idée qui ne soit rendue d'une façon si heureuse & si noble, qu'on voit que le génie a tout fait & qu'il a rendu propre à notre langue l'inspiration du Prophète & tout le figuré de la poésie Hébraïque.

Suivez, Monsieur, d'un bout à l'autre le Pseaume, il est assurément très-beau & très-touchant : vous jugerez de la singulière exactitude que j'attribue ici au Traducteur, & vous suppléerez aux citations que je n'ose multiplier ici. Je vais seulement noter quelques endroits, où les images Orientales ont été rendues & transportées en François sans altérer l'idée, & en s'accommodant à la délicatesse de nos expressions : „ *Qui sedes super Cherubim*, dit le Prophète. „ Vous „ qui êtes assis sur les Chérubins.

Toi, dont l'aile des Chérubins
Soutient le thrône inébranlable.

Vineam de Ægypto transtulisti ; eiecisti gentes & plantasti eam. Dux itineris fuisti in conspectu ejus : plantasti radices ejus , & implevit terram. Operuit montes umbra ejus , & arbusta ejus cedros Dei. Extendit palmites suos usque ad mare ; & usque ad flumen propagine ejus. „ Vous avez transplanté votre „ vigne de l’Egypte ; vous avez chassé les „ nations , & l’avez plantée dans leurs „ terres : vous lui avez montré le chemin „ en marchant devant elle ; vous lui avez „ fait prendre racine , & elle a rempli la „ terre. Son ombre a couvert les monta- „ gnes , & ses branches les cédres de Dieu. „ Elle a étendu ses pampres jusques à la „ mer , & ses rejettons jusques au fleuve. “ Voyons maintenant le Poëte rapprocher ces images trop hardies pour nous , cette vigne qui marche & que le Seigneur précède , & ajoûter encore à l’étendue & au sublime des idées , plutôt que d’en rien avilir.

Comme une vigne transplantée
 Qui va fleurir sous d’autres Cieux ,
 Par toi-même dans ces beaux lieux
 Ta nation fut transportée.
 Pour nous ta voix ouvrit les Mers ,
 Tu fis devant nous dans les Airs
 Marcher la flamme & les nuées ;
 Et des barbares légions
 A leurs faux Dieux prostituées ,
 Tu nous livras les régions.

Odes.

B vj

Du milieu des vastes campagnes,
 Cette vigne que tu chéris
 Eleve ses bourgeons fleuris
 Jusques au faite des montagnes.
 Les cédres rampent à ses pieds;
 Ses rejettons multipliés
 Bordent au loin les mers profondes :
 Le Liban nourrit ses rameaux,
 Et l'Euphrate roule ses ondes
 Sous l'ombrage de leurs berceaux.

Encore un exemple, & je vous laisse.
 L'endroit que je vais citer est rendu avec
 tant d'art & de noblesse, que je ne sçaurois
 le passer sous silence : c'est la suite de ce
 que nous venons de lire, & l'original est
 si touchant, qu'il ne vous intéressera pas
 moins que la copie. *Ut quid destruxisti ma-*
ceriam ejus ; & vindemiant eam omnes, qui
pratergrediuntur viam ? Exterminavit eam
aper de silva : & singularis ferus depastus est
eam. „ Pourquoi avez vous rompu sa clô-
 „ ture ? Pourquoi souffrez vous qu'elle soit
 „ exposée au pillage des passans ? Le fan-
 „ glier de la forêt l'a ravagée, la bête
 „ farouche en a fait sa proie.

Mais que dis-je ! ta vigne sainte
 N'est plus qu'un stérile désert,
 Qu'un verger aux passans offert
 Dont toi-même as détruit l'enceinte.
 Livrée à des coups assassins,
 Le voyageur de ses larcins

Y laisse d'horribles vestiges ;
 Et par ta vengeance conduit
 Un monstre en a brisé les tiges ,
 Dévoré la feuille & le fruit.

Si le Prophète dit : *Ab increpatione vultus tui peribunt.* „ Ils périront par les regards „ menaçans de votre visage. “ Le Traducteur l'exprime ainsi :

Que l'ennemi de tes autels
 Ouvre l'œil , t'envisage , & meure.

C'en est assez sur un ouvrage qui est si également beau , qu'il est presque impossible d'établir une juste préférence entre ses différentes parties. Le son , l'harmonie , & l'exactitude de versification de ceux que j'ai choisis n'ont rien de supérieur aux autres ; ils m'ont seulement plus frappé , comme rendant des figures plus hardies & plus difficiles à ennoblir dans notre langue : mais si rien ici n'est absolument saillant , c'est que tout est également beau. Des Poètes illustres parmi nous doivent plus de la moitié des éloges qu'on a donnés aux plus beaux de leurs vers , à la supériorité de ces mêmes vers sur le style général de la pièce : c'est un hommage dont Racine , Despreaux , & Rousseau ont évité l'illusion. M. Le Franc les égale en cela comme en toute autre chose.

Odes.

L'Ode huitième est le triomphe de l'enthousiasme & du sublime. Le Prophète s'y livre à l'ébranlement de l'inspiration à la vuë des grandeurs de Dieu : la fougue du génie du Poëte le suit de près, l'égale, & ne se laisse jamais emporter. La pompe du style & la multitude d'images, dont cette éclatante pièce est remplie, lui ont fait donner la préférence sur toutes les autres par le plus grand nombre des amateurs de la Poësie. Je n'entreprends pas de décider sur une question qui entraîneroit tant de rameaux de dissertation, qu'on en viendroit enfin à se dégoûter du texte, ne fût-ce que pour avoir donné matière au commentaire. J'ai dit seulement mes raisons pour en préférer une autre. Je vais déduire bien aisément ce qui me frappe le plus dans celle-ci.

L'élévation du sujet, & la façon dont le Poëte y atteint, font un mérite si supérieur qu'il seroit inutile d'y en chercher d'autre. C'est sans exagération que j'ai dit qu'il égale l'enthousiasme du Prophète, & qu'il le suit dans ses idées les plus relevées. *Amictus lumine sicut vestimento*, dit le Prophète.
 » Vous êtes couvert de la lumière comme
 » d'un manteau.

Les feux célestes le couronnent,
 Et les flammes qui l'entourent
 Sont ses vêtemens éternels.

Il faudroit transcrire toute la pièce, si l'on vouloit noter les endroits, où l'essor prodigieux du génie vole à côté de l'inspiration. Je me contenterai à cet égard d'un autre exemple, ou je rapproche la copie de l'original. Je n'en marquerai qu'un de ceux où l'adresse nous a conservé des images trop petites parmi nous au moyen d'une écorce travaillée. *Petra refugium herinacis.*
 „ Et les roches de refuge aux lapins.

Et les trous tortueux de ce gravier aride,
 Pour l'animal timide
 Qui nourrit le Chasseur.

Revenons : *Extendens cœlum sicut pellem ;*
qui tegis aquis superiora ejus ; qui ponis
nubem ascensum tuum ; qui ambulat super
pennas ventorum. „ Vous avez étendu le
 „ ciel comme un pavillon ; vous avez mis
 „ au dessus les eaux qui le couvrent ; vous
 „ montez sur les nuées ; vous marchez sur
 „ les aîles des vents.

Ainsi qu'un pavillon tissu d'or & de soie,
 Le vaste azur des Cieux sous sa main se déploie ;
 Il peuple leurs déserts d'astres étincelants :
 Les eaux autour de lui demeurent suspendues,
 Il foule aux pieds les nues,
 Et marche sur les vents.

Avec quelle force & quelle vie paraphrase-t-il, quand il veut délasser le Lecteur
Odes.

de la rapide & tranchante énergie de l'original ! *Terminum posuisti quem non transgredientur , neque convertentur operire terram.*
 „ Vous avez marqué à la mer les bornes
 „ quelle ne passera point , & qui l'empê-
 „ chent d'inonder la terre.

Les bornes qu'il leur a prescrites
 Sçauront toujours les resserrer ,
 Son doigt a tracé les limites
 Où leur fureur doit expirer.
 La Mer dans l'excès de sa rage ,
 Se roule en vain sur le rivage
 Qu'elle épouvante de son bruit.
 Un grain de sable la divise ,
 L'onde écume , le flot se brise ,
 Reconnoît son maître & s'enfuit.

S'il est dans tout le Recueil une pièce, où il eût été permis à l'Auteur de ne sortir point du genre élevé, c'est assurément celle-là : tout y brille d'éclat, tout s'y passe dans le troisième ciel. Cependant remarquez, je vous prie, trois genres différents dans trois stances consécutives. La première parle d'une des plus grandes merveilles du Créateur ici-bas. Le Poète rase la terre, la parcourt, la vivifie; & le style de ce passage est également doux, noble, égal, & travaillé cependant avec un art qui n'échappera pas aux connoisseurs, & un succès capable de charmer l'oreille la plus engourdie. La seconde rentre dans les cieux

avec tout le fracas éblouissant de la Majesté divine. La troisième retombe à terre ; c'est l'humble argile , c'est l'homme reconnoissant qui parle pour soi , & de soi.

Privés de tes regards célestes
Tous les Etres tombent détruits ,
Et vont mêler leurs tristes restes
Au limon qui les a produits :
Mais par des semences de vie ,
Que ton souffle seul multiplie ,
Tu ré pares les co p. du temps ;
Et la terre toujours peuplée ,
De sa fange renouvelée
Voit renaître ses habitans.

Dieu des jours , Dieu des temps , triomphe d'âge
en âge ,
Jouis de ta grandeur , jouis de ton ouvrage ;
Tu regardes la terre , elle tremble d'effroi :
Tu frappes la Montagne , & sa cime enflammée
Dans des flots de fumée
S'abîme devant toi.

Que le jour commence à paroître ,
Ou qu'il s'éteigne dans les Mers ,
Mon Créateur , mon divin Maître
Sera l'objet de mes concerts.
Trop heureux si dans sa clémence ,
Il écoute avec complaisance
Les chants que je forme pour lui.
Fidèle à marcher dans sa voie ,
En lui seul je mettrai ma joie ,
Mon espérance & mon appui.
Odes.

Quelle distance dans les pensées ! Quelle exactitude à conformer l'expression au sentiment ! En conséquence quelle variété dans le style ! Cependant dites-moi si ces différens morceaux ne rentrent pas l'un dans l'autre, d'une façon qui délasse l'attention sans lui faire sentir de discordance.

O D E I X.

L'Ode neuvième est encore un de ces morceaux connus long-temps avant le Recueil, & dont le succès a été général. Cette pièce est toute entière de sentiment. Le Pseaume, *Super flumina Babylonis*, passe généralement pour le morceau le plus touchant de l'Ecriture, & sa perfection en ce genre rend l'entreprise de l'imitation aussi hardie que le pouvoit faire le sublime du précédent. M. Le Franc l'a entrepris avec succès, & l'a placé dans son Recueil précisément où il falloit, pour que le contraste avec l'Ode précédente, rendît plus faillans & plus agréablement sensibles l'un & l'autre de ces Poèmes.

J'ai vû plusieurs fois la lecture de ce morceau faire venir les larmes aux yeux de gens sensibles, & qui ne connoissoient l'original que dans les traductions littérales. Celle-ci est de la dernière exactitude & fidélité; mais le Traducteur s'approprie la matière, ainsi que par-tout ailleurs, & il lui donne le tour original de notre langue,

mérite si rare dans toutes les traductions.
Super flumina Babylonis illic sedimus & fle-
vimus, cum recordaremur Sion. „ Etant sur
 „ les rives de Babylone, nous nous y assî-

„ mes, & nous souvenant de Sion, nous
 „ ne pûmes retenir nos larmes.
 Captifs chez un peuple inhumain
 Nous arrosions de pleurs les rives étrangères ;
 Et le souvenir du Jourdain
 A l'aspect de l'Euphrate augmentoit nos misères.

In salicibus in medio ejus, suspendimus
organa nostra. „ Nous suspendîmes nos har-

„ pes aux saules qui sont au milieu d'elle.
 Aux arbres qui couvroient les eaux,
 Nos lyres tristement demeuroient suspendues,
 Tandis que nos maîtres nouveaux
 Fatiguoient de leurs cris nos Tribus éperdues.

Dans la première le Poëte a cru devoir nommer l'Euphrate au lieu des fleuves de Babylone : l'idée & le nom de ce fleuve en horreur aux Juifs, est ennoblie à nos oreilles ; & d'autre part les saules, arbre étranger dans la Palestine, ne nous présentent que des idées pastorales, qu'il évite pour ne pas dégénérer.

Cet art de rendre avec la dernière exactitude les idées de l'original, en se les rendant propres, est toujours le même d'un bout à l'autre. Je n'en citerai plus qu'un
Odes.

exemple. *Si oblitus fuero tuî, Jerufalem, oblivioni detur dextera mea. Adhareat lingua mea faucibus meis, fi non meminero tuî.* „ Si „ je t'oublie jamais, ô Jerufalem, que ma „ main droite féche & foit en oubli. Que „ ma langue demeure attachée a mon pa- „ lais, fi je ne me fouviens toujours de toi.

De nos ayeux sacré berceau,
 Sainte Jerufalem, fi jamais je t'oublie,
 Si tu n'es pas jusqu'au tombeau
 L'objet de mes defirs, & l'efpoir de ma vie :

Rebelle aux efforts de mes doigts,
 Que ma lyre fe taife entre mes mains glacées ;
 Et que l'organe de ma voix
 Ne prête plus de fons à mes triftes penfées.

Mais le sublime fe mêle toujours au tou-
 chant ; & pour vous en convaincre , lisez
 les deux dernières ftances.

Malheur à tes peuples pervers,
 Reine des Nations, fille de Babylone ;
 La foudre gronde dans les Airs,
 Le Seigneur n'est pas loin, tremble, defcens du
 thrône.

Puiffent tes palais embrasés
 Eclairer de tes Rois les triftes funérailles ;
 Et que fur la pierre écrasés,
 Tes enfans de leur fang arrofent tes murailles,

Et convenez que tout rythme eft propre
 à toute expreffion, quand il eft manié par
 un génie fupérieur.

O D E X.

La dixième Ode est la plus parfaite de toutes, à les considérer seulement du côté poétique. Un homme d'esprit qui la préféreroit en tout & par-tout aux autres, entreprit de me faire abandonner la septième, & il y parvint à force de me remettre devant les yeux la perfection poétique & littérale de celle-ci. Quoique revenu à mon premier avis, je conviens que celle-ci est préférable par la beauté du style, & qu'à considérer M. Le Franc seulement comme versificateur, il est ici supérieur encore à lui-même. Si quelque chose m'a ramené à ma première prédilection, c'est le mélange, la variété, & l'action de sentimens si adroitement unis & maniés dans la septième. Cet accord fait une difficulté pour le Poète, & n'est un avantage pour le poème, qu'à la réflexion. Mais je tiens qu'un homme de goût ne mérite véritablement d'être placé dans le petit nombre de lecteurs, ou pour mieux dire, de juges, pour lesquels Horace veut qu'un Poète écrive, qu'autant qu'il sçait apprécier les peines de l'Auteur, & les difficultés de l'ouvrage également par les règles & la connoissance de l'art, & par l'impression du sentiment. Celui qui regne dans la dixième Ode est plus uniforme : c'est un poème réfléchi qui traite de la profondeur des jugemens de Dieu, & de l'étendue de sa provi-

Odes.

dence ; mais tout ce que la plus aride métaphysique , & l'examen le plus minutieux des détails peuvent offrir de pénible pour la Poésie dans une langue où la précision ne tient jamais lieu de l'harmonie , se rencontre dans cette épineuse & profonde énumération ; c'est-là où l'Auteur a dévoilé toutes les forces de son talent de versificateur , & montré qu'on ne l'est jamais véritablement sans être Poète. Il n'a biaisé aucune des difficultés de l'original , il marche à tout , il exprime tout.

La comparaison ramenée par des citations seroit inutile ; il faudroit tout transcrire. Reprenez ce noble & philosophique Pseaume 138. *Domine , probasti me.* Vous serez étonné de l'examen. Permettez que je remette sous vos yeux les endroits les plus frappans du poëme.

Seigneur , tu m'as donné l'Etre ,
 La vie & le mouvement :
 Le jour que tu me fis naître ,
 Tu scus mon dernier moment.
 Que l'homme agisse , ou repose ,
 Ce qu'il fait , ce qu'il dispose
 Avant les temps fut écrit ;
 Comme en un livre tracées ,
 Tu lis toutes les pensées
 Que produira son esprit.

Que lui sert un vain mystère ?
 S'il se cache , tu le vois ;

S'il hésite ou délibère,
 Tu sçais d'avance son choix :
 Sous une invisible flâme,
 Dans le conseil de son ame
 Tu descens du haut des Cieux.
 Libre il pese, il examine,
 Avec toi se détermine,
 Et n'agit que sous tes yeux.

Ta science offre à ta vuë
 Ses desirs & ses destins ;
 Ta main sur nous étendue
 Conduit nos pas incertains.
 J'ouvre à peine la paupière,
 Qu'un rayon de ta lumière
 M'éblouit de toutes parts ;
 Et ta vaste intelligence
 Est pour nous un gouffre immense ;
 Où se perdent nos regards.

Ne me reprochez pas ensuite le plaisir de vous citer un morceau paraphrasé par des pensées qui manquent à l'original, & qui l'élevent : *Et dixi : forsitan tenebra conculcabit me : & nox illuminatio mea in deliciis meis. Quia tenebra non obscurabuntur à te, & nox sicut dies illuminabitur : sicut tenebra ejus, ita & lumen ejus.*

Je croyois que la nuit sombre
 Me déroboit à ses yeux,
 Mes plaisirs cachés dans l'ombre
 Etoient vûs du sein des Cieux,
 Apprenez à le connoître,
 Mortels, ce terrible Maître
Odes.

Qui veille quand vous dormez.
 Esprits foibles , cœurs prophanes ,
 Jugez-vous par vos organes
 Du Dieu qui les a formés ?

Je termine enfin en vous rappelant ces deux inimitables stances que tant de gens m'ont répétées avec admiration , & que je regarde en effet comme le *nec plus ultra* de la Poësie.

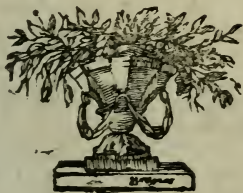
Créateur de tous les Etres ,
 Dans ton amour paternel ,
 Pour nous former tu pénètres
 L'ombre du sein maternel.
 Là d'une main sage & sûre ,
 Tu dessines la structure
 De tous nos membres divers ;
 Ton souffle ennoblit la fange
 Qui compose le mélange
 De mes os , & de mes chairs.

Chaque jour accroit la force
 De leur tissu merveilleux ;
 La peau qui leur sert d'écorce
 Se développe autour d'eux.
 Tu vois toutes ces parties
 L'une avec l'autre assorties
 Obéir à ton décret ;
 Et d'un informe assemblage
 Resulte à la fin l'ouvrage
 Dont toi seul as le secret.

Quel homme ! & sous quel aspect le regardera la postérité , quand revenant sur les chefs-

chefs-d'œuvres de nos grands Poètes, on apprendra qu'il n'avoit cru donner ce Recueil que comme un essai!

Mais le mien devient un volume, & pour ne pas perdre haleine, il faut nécessairement que je m'arrête, & vous laisse respirer. Si ce détail ne vous ennuie point, je reprendrai dans d'autres lettres les différentes parties de ce Recueil qui nous restent à parcourir, & je réformerai mon analyse sur les avis que vous voudrez bien me donner sur ce premier essai.





E X A M E N

DES POESIES SACREES
DE M. LE FRANC.

LETTRE II.

SUR LES CANTIQUES.

J'AI fait, Monsieur, comme le Bourgeois gentil-homme, de la prose sans le sçavoir, ou du moins de la bonne prose ; car je ferois scrupule d'en douter, après que vous avez prononcé. Vous n'êtes pas capable de vouloir me flatter, & quand vous le seriez, ce ne seroit pas sur cet ouvrage-ci que vous l'entreprendriez. Mon premier objet fut de vous mander mon avis sur l'extrait d'un Journaliste ; ma plume me conduisit à faire moi-même une analyse que je crus pouvoir renfermer dans les bornes d'une seule Lettre. Bientôt la matière

s'étendant d'elle-même, je compris que je ne pouvois analyser qu'une des quatre parties dont ce Recueil est composé ; & malgré ces nouvelles bornes que je m'étois prescrites, ma Lettre n'a plus conservé que le titre de ce genre d'écrit, & dans le fait est devenue une longue dissertation.

Telle qu'elle est néanmoins, vous m'ordonnez de la continuer & j'obéis : mais je crains en ce moment d'avoir trop embrassé de points de vuë dans la première partie & de tomber dans des répétitions de louanges, qui, quoique méritées, doivent du moins être variées par quelque diversité tirée du fond des objets.

Il n'est qu'une sorte d'éloges dont l'homme ne se lasse point, quoique les plus insipides de tous ; ce sont ceux de la flatterie. Ce qu'il faut admirer dans autrui fatigue bientôt notre attention, ou si l'heureuse disposition de nos organes nous rend propres à tout voir & à tout sentir avec un goût toujours vif & qui ne s'émousse point, nous aimons à devoir ce genre de jouissance à nos propres lumières, & rarement voulons-nous les tenir de l'impulsion d'autrui.

Qu'un connoisseur ordinaire visite une galerie de tableaux & n'ait d'autre interprète que l'espèce de Barbet qu'on appelle en Italie *Cicerone*, il écoute à peine son truchement ; il s'approche, il examine, il considère, il admire, & passera les jours

entiers à ce genre d'étude agréable & varié. Voyez-le ailleurs avec un connoisseur du premier ordre qui lui détaille les vraies beautés, qui se passionne & s'arrête infiniment moins cependant que le premier n'a fait ci-devant; notre amateur devient froid: il convient de tout par politesse, mais il ne sent rien; sa vuë erre & passe d'un objet à l'autre. Tout est parcouru dans un instant, le *Cicerone* devient un personnage, & se voit pressé de lui raconter les moindres détails de l'arrangement économique de cette collection &c.

Tous ainsi faits, nous n'aimons pas en général à admirer, & moins encore d'après un autre: tel est le genre de disposition que je dois trouver dans mes Lecteurs, & je me suis exposé à l'accroître encore, en prodiguant les matériaux de mon plan dans ma première analyse. Puisqu'elle vous a plû telle qu'elle est, je n'ai garde de la refondre, & j'entreprends la continuation de cet ouvrage imprévu, comptant d'une part sur quelque influence du génie de mon texte, de l'autre sur votre critique douce & sur votre sévère indulgence.

Nil desperandum, Teucro duce & auspice Teucro.

Ce sont donc les Cantiques que j'entreprends d'analyser aujourd'hui. Relisez, Monsieur, dans le discours préliminaire, le morceau relatif à cet ordre de Poësie; vous

Y verrez que M. Le Franc dit en peu de mots ce que je ferois mieux de copier ici, si j'entreprendois de différer sur cette brillante partie de nos Livres sacrés. En assurant que c'est le triomphe de la Poësie, il ne tranche cependant pas sur l'opposition qui se trouve entre les anciens & quelques modernes touchant la véritable nature du style de ces admirables ouvrages. M. de Fleury, dans sa dissertation sur la Poësie des Hébreux, décide avec les anciens que les Cantiques sont versifiés; & indépendamment de la force des autorités, qui est absolument pour cette opinion, il en donne une raison sensible, & presque au dessus des probabilités. *Pour le style, dit-il, il est si différent de la prose, que c'est presque un autre langage; ensorte que tel qui sçait assez l'Hébreu pour entendre le style historique, ayant lû toute la Genèse, lorsqu'il vient aux bénédictions de Jacob n'entend plus rien, & n'entend que le commencement & la fin du livre de Job.* Voilà donc la Poësie des Hébreux régénérée par un des hommes qui a le plus honoré notre nation par sa science & sa sagesse.

Mais tandis que je m'amuse à citer, je crois vous voir prêt à m'y prendre, & me reprocher que je m'avise aussi de glaner, moi qui d'abord ai fait profession de fuir ce genre de ridicule, & promis de ne pas sortir de ma sphère. Et point du tout, cette

remarque, loin d'être hors de mon fait, est très-nécessaire à mon objet actuel. Ecoutez-moi jusques au bout.

Dans le long extrait que j'ai fait de la première partie, j'ai relevé plus encore les beautés naturelles de mon Auteur que ses beautés relatives, je m'explique. J'appelle beautés naturelles celles qu'il tire de son propre fonds; j'entends par beautés relatives celles qu'il conserve d'après son original. Etonné peut-être de cette distinction, & vous rappelant la multitude de citations où je l'ai mis à côté du texte dans ma première partie, vous demanderez un second commentaire à cette explication, le voici: J'ai sans doute mis souvent la copie à côté de l'original, & j'aurois eu grand tort de ne le pas faire, puisqu'il ne seroit plus temps d'y revenir maintenant, & que j'aurois ainsi laissé échapper un des principaux mérites de mon Auteur; mais l'essentiel de mon plan a été de faire remarquer qu'il a parfaitement entendu & rempli les trois parties qui concourent à la perfection de la Poësie, sublime, sentiment, & harmonie: ces parties indépendantes de l'imitation font un genre de mérite général, & qui peut être attribué à toute sorte de poëmes; elles se trouvent par exemple rassemblées plus encore dans l'admirable Ode de Rousseau sur la naissance du Duc de Bretagne (qui est, à la vérité, le chef-d'œuvre en ce genre

de ce grand Poëte) que dans aucune de ses Odes sacrées. Je crois avoir démontré que M. Le Franc les a réunies avec une singulière supériorité dans son premier livre. Je ne renonce pas à vous faire remarquer encore les mêmes beautés dans celui-ci ; mais je m'attacherai plus particulièrement à un autre objet.

Ce que nous disons des Cantiques, que c'est de la Poësie, M. de Fleury le dit aussi des Pseaumes, & de plusieurs autres parties de l'Écriture ; mais il n'est ici question que des premiers. La marque la plus distinctive de la Poësie sont les figures, & nulle part il n'y en a de si fortes, de si hardies, de si étrangères, pour ainsi-dire, que dans les Cantiques. Ces chants du moment, enfans de la fougue & de la joie, chez un peuple né sous un ciel favorable à l'imagination, nourri de la lecture des Livres saints qui brillent de toutes parts d'enthousiasme & d'une sainte fureur, ne peuvent être qu'extrêmement élevés. Ce peuple, d'ailleurs, chez lequel le culte le plus noble & le plus détaché de la matière, étoit accompagné de cérémonies pompeuses, qui n'avoit de fêtes que celles qui célébroient l'Auteur de tous les biens ; qui, obligé de revenir sans cesse à la connoissance de ses annales sacrées, y voyoit en même temps un tissu d'époques flatteuses pour son amour propre, & dont le souvenir le ramenoit superstitieusement

à l'Être souverain ; ce peuple , dis-je , devoit avoir une direction naturelle de l'instinct vers lui , & conséquemment une habitude de considérer en grand , qui élève singulièrement l'esprit & le style. Tout est immense dans la nature , tant en étendue qu'en profondeur : & si les objets de détail paroissent tels à un Naturaliste abruti , pour ainsi dire , par la curiosité , & qui ne cherche qu'à approfondir les causes & les effets sans remonter jamais au principe ; combien , à plus forte raison , l'homme dégagé de cette empreinte terrestre & accoutumé à tout rapporter à Dieu , à voir le Créateur & sa toute-puissance dans le moindre de ses ouvrages , n'ennoblit-il pas par cette méthode sublime tout ce qu'il voit , tout ce qu'il touche , tout ce qu'il peint.

Tels étoient , je l'ose dire seul peut-être , tels étoient , je crois les premiers hommes. Sortis plus récemment de la main de Dieu , plus voisins de notre décadence , ils se sentoient encore de la noblesse de leur origine ; ou si l'on veut , les hommes moins multipliés connoissoient moins les intérêts & les autres vices épidémiques qui les ont fait dégénérer depuis. On apperçoit des traces de cette ancienne pureté morale & religieuse dans les livres mêmes du Paganisme. Les mœurs représentées dans Homere , l'amour de ses semblables , la générosité , le respect pour les vieillards , l'hospitalité &c. ce

mélange de qualités également simples & nobles, forment un tableau digne de notre admiration & de nos regrets; on y remarque sur-tout que les anciens attribuoient tout à la Providence; la force, la beauté, l'adresse, les vertus, la richesse, les troupeaux, les moissons, tout enfin étoit un présent du Ciel. L'ennemi des hommes se servit de cette disposition même, & plus encore de l'aveuglement, pour multiplier la Divinité autant que ses attributs, pour l'offenser, & pour l'éteindre dans les cœurs.

Ce respect cependant des anciens pour la Divinité bizarrement défigurée, se montre de toutes parts dans leurs écrits & dans leurs mœurs. Les Dieux ont tout fait, tout ordonné; ainsi pensent des Idolâtres, ainsi parlent des Payens. C'est le langage continu des Heros d'Homere & de la Grèce, langage perpétué long-temps dans leur postérité, & qui pour notre honte est bien différent sans doute du langage philosophique de nos jours.

Quoi qu'il en soit, s'il est vrai qu'une partie de l'élevation & de la supériorité qu'on ne peut disputer aux anciens, soit due à cette façon d'envisager la nature en remontant toujours à son auteur, que cette méthode ait ennobli les moindres idées champêtres, les comparaisons en apparence les plus triviales, & qu'on sent animées d'un certain coloris de splendeur & de vérité dont les causes

nous échappent ; combien tous ces avantages n'étoient-ils pas plus forts pour les Hébreux ! Plus anciens en qualité d'écrivains qu'aucun autre peuple qui nous soit connu , ils avoient encore sur les autres , en fait de relation directe avec la Divinité , l'avantage qu'a pour la gloire le descendant d'une longue suite de Heros , sur un enfant trouvé qui ignore son origine , & n'en peut soupçonner que l'ignobilité. Leur généalogie étoit appuyée sur des titres authentiques chez eux & incontestables ; & chacun de ces titres étoit l'époque d'un bienfait signalé , de promesses plus magnifiques encore , d'un rapport immédiat enfin , & pour ainsi dire , familier avec la Divinité.

Nous les regardons , en général , comme un peuple grossier , & entretenu tel par ses loix exclusives ; mais on ne sçauroit nier qu'ils n'eussent la religion la plus élevée qui fût connue alors dans le monde , les notions & le soin le plus parfait de l'agriculture. Les anciens , dont je parlois tout-à-l'heure , étoient dans les ténèbres relativement à la plus essentielle de ces deux parties , & n'en sçavoient pas plus que les Juifs sur l'agriculture , la tendre nourrice du genre humain , comme la religion en est le sage précepteur. Tous les autres arts étoient encore dans l'enfance chez tous les hommes , & quand la nécessité , l'industrie ensuite , le génie enfin les ont perfection-

nés, nous ne voyons pas que les Juifs en aient été privés; au contraire, les richesses & les merveilles de leur premier temple & des autres ouvrages de Salomon seroient encore inimitables aujourd'hui.

Sans considérer donc les Livres saints comme inspirés, & faisant abstraction à cet égard des lumières de la foi, il seroit naturel que la Poësie des Hébreux fût tout autrement élevée que celle des autres anciens; aussi cette qualité ne lui est-elle point disputée par les incrédules mêmes, s'il en existoit un qui connût l'écriture à fond; conséquemment à ce principe démontré, les figures en doivent être plus étrangées encore à nos idées d'habitude.

Indépendamment de cette distance des temps, des mœurs & des principes, celle du climat qui influe si fort sur les idées & sur la façon de les rendre, est encore immense. En effet le langage Oriental a passé en proverbe parmi nous comme un genre d'idiome particulier, marqué par des figures outrées & tellement différentes de nos expressions familières, que la translation fidelle en notre langue ne peut en être supportée que dans des contes aussi singuliers par leur texture fabuleuse que par leur style alambiqué. Or s'il y a si peu de proportion entre nos expressions & celles des Arabes d'aujourd'hui, brigands obscurs ensevelis dans les ténèbres de l'ignorance, combien

y en doit-il avoir avec celles de ces premiers Orientaux, hommes accoutumés à la communication directe avec l'Être souverain, (ou se croyant tels,) hommes chez lesquels la belle nature ignoroit encore les contraintes de la régularité.

Il résulte de tout ce que dessus, que par les motifs de l'enthousiasme, du climat, de la simplicité, de la distance enfin des temps, des lieux, des intérêts, & de la foi, rien ne doit être plus étranger à nos idées que celles des Hébreux; & comme les figures sont la plus forte, la plus libre, & la plus poétique de toutes les façons de rendre nos idées, rien ne doit être plus difficile que de transporter en notre langue les figures des poèmes de l'Écriture, c'est-à-dire d'égaliser la plus moderne des Poésies à la plus ancienne, & cela dans les parties qui constituent la force, de bâtir enfin avec l'hyssope le palais de Salomon. C'est pourtant, selon moi, ce qu'a fait l'Auteur des Poésies sacrées, & c'est ce genre de mérite sur lequel je veux vous arrêter principalement en analysant cette partie. Je vous ai dit que je ne renonçois pas à remettre sous vos yeux les beautés des différents genres déjà traités dans le premier livre, mais mon objet principal ici sera de vous faire remarquer avec quelle fidélité il a conservé & rapproché de nous les figures de l'Écriture, ou les a remplacées sans s'en écarter

quand il ne peut en soutenir l'emblème.
Encore une observation.

„ Les Cantiques sont de véritables poèmes,
dit M. Le Franc dans son discours prélimi-
naire, „ non-seulement par l'enthousiasme
„ qui y regne, par la magnificence des
„ images, par la pompe & par la force des
„ expressions, mais encore par le mécha-
„ nisme d'une construction méthodique. “
Il ne fait ici que nous montrer la trace du
goût, c'est à nous à démêler les efforts &
les succès de l'art.

Au premier coup d'œil cette différence
d'Odes & de Cantiques paroît arbitraire,
& n'exister que dans le titre : l'Auteur à
l'imitation de Rousseau appelle Odes sa-
crées, les traductions des Pseaumes; il
conserve aux Cantiques leur premier nom :
mais d'ailleurs c'est le même genre de poë-
sie propre au chant, divisée en stances
régulières ou alternatives, le son & l'en-
thousiasme du Lyrique : c'est la même chose
enfin à la première lecture. Examinons de
plus près, & nous verrons que ce sont deux
genres absolument différens.

Il s'en faut bien que les Pseaumes, pris
du moins selon les divisions qu'a adoptées
M. Le Franc, n'ayent une suite d'idées &
de texture telle qu'il l'attribue aux
Cantiques. Chacun des Pseaumes a non-
seulement des différences marquées de sen-
timent & de position, mais encore de mar-

Cantiques.

che & de mouvement. Si les uns peignent la joie & les autres l'abbatement, les uns sont aussi tout transport & enthousiasme, les autres tristesse & sentiment. La même variété se trouve encore dans leur texture particulière. C'est l'ébranlement, la rapidité, le désordre de l'Ode. C'est ce que le Traducteur a parfaitement imité, c'est ce qui caractérise le livre des Odes. Les Cantiques sont toute autre chose : sur dix, sept sont des chants d'allégresse & d'actions de grace d'un bout à l'autre ; & si les trois autres contrastent exactement avec ceux-ci, ils ont du moins une essentielle conformité en ce qui est de leur marche intérieure ; toujours uniforme, arrondie & complète, s'il est permis de parler ainsi.

Cette méthode de construction que le Traducteur a cru trouver dans l'original, il l'observe exactement dans la copie. Ce ne sont plus ces débuts fiers, si heureusement imités dans les Odes : celui de la plupart des Cantiques est simple autant qu'harmonieux ; les idées, les figures s'échauffent à mesure qu'on avance ; le feu prend ensuite de toutes parts, & le morceau finit par un retour d'harmonie plus douce & souvent plus tranquille. C'est le soir d'un beau jour, qui ne tient plus rien de la tempête que quelques éclairs qui se perdent encore dans l'horison. C'est peut-être de cette régularité & sur-tout de cette retenue

dans les débuts, qu'est née l'opinion que j'ai trouvée la plus générale, que les Cantiques étoient la partie la moins forte & la moins élevée de tout l'ouvrage; car il est certain qu'à l'examen on seroit plutôt tenté de les préférer aux Odes, que de donner le pas à celles-ci: mais cet examen exact & suivi peu de gens ont le temps & la volonté de le faire: on se contente de parcourir l'ouvrage en gros, & ne trouvant plus ces exordes tranchans *Dieu se leve; tombez, &c.* cette première lueur fait une impression générale qui ne suffit que trop souvent pour servir de fondement à une décision absolue. L'analyse que j'entreprends est d'une toute autre espèce; & je prétends y prouver qu'indépendamment de tous les genres de mérite qu'ont les Odes, les Cantiques en ont encore un qui leur est propre; qui est de conserver un dessein particulier, & de former comme une pièce entière dont les parties ont leur ordre & leur suite naturelle. Entrons dans le détail.

CANTIQUE I.

Si jamais l'enthousiasme de la plus haute espèce, enfant de la joie, de la surprise & de la reconnoissance dut éclater, c'est dans le moment où ce Cantique fut composé. Il est certain que les Juifs qui venoient de trouver un passage dans les eaux de la mer

Cantiques.

Rouge, virent engloutir leurs ennemis qui vouloient se frayer la même route. Que cet événement miraculeux soit selon les folles conjectures des impies attribué à quelque reflux dans un golphe qui n'en connoît point, à quelque méprise des guides, à quelque hazard enfin, car il est bien difficile de concilier un fait consacré dans l'instant dans les annales écrites sous les yeux de six cent mille témoins, & conservées depuis avec toutes les précautions de la plus scrupuleuse superstition, & en même temps avec la plus authentique publicité, il est bien difficile, dis-je, de concilier ce fait avec la négative absolue de tous miracles : il suffit cependant que ce peuple crut avoir vû les eaux se retirer de son passage, & revenir ensuite noyer les Egyptiens, pour que ce prodige excitât en lui tous les sentimens propres à l'enthousiasme : & que falloit-il à ce peuple que dire qu'il devoit tout à Dieu grand, puissant, & protecteur ? Que ne nous faut-il pas à nous pour reproduire après quatre mille ans ce miracle ? Nous partagés entre gens qui n'en croient, ou du moins qui n'en sentent aucun, & d'autres en plus petit nombre, dont la reconnoissance & la foi peuvent avoir pour objet tant d'autres miracles plus recents, plus grands, plus marqués, & dont ceux-ci n'étoient que la préparation ! Comparons cependant, & voyons :

si le Poète s'est transporté & nous transporte sur le moment & la situation.

Il commence avec cette réserve tant recommandée par Horace & Despreaux ; on ne voit ici que l'harmonie , la correction du style , & l'imitation exacte de la figure , *Equum & ascensorem dejecit in mare.* „ Il a „ précipité dans la mer le Cheval & le „ Cavalier.

. . . . Il foudroye
Le Cavalier qui se noye
Sous le coursier qu'il montoit.

La seconde strophe est encore dans le même genre , mais singulièrement remarquable par la précision & l'exactitude de la traduction. *Fortitudo mea & laus mea Dominus , & factus est mihi in salutem : iste Deus meus , & glorificabo eum : Deus Patris mei , & exaltabo eum.* „ Le Seigneur est ma force & „ le sujet de mes louanges , parce qu'il est „ devenu mon Sauveur ; c'est lui qui est „ mon Dieu , & je le glorifierai ; il est le „ Dieu de mon Pere , & je le louerai.

Son bras , quand la mort m'assiège ,
Est ma force & mon salut ;
Jamais sur ceux qu'il protège
L'ennemi ne prévalut.
Seul objet de sa tendresse ,
Je célébrerai sans cesse

Cantiques.

Mon invincible soutien :
 Avec lui tout me prospère ,
 Il fut le Dieu de mon Père ,
 Il fera toujours le mien.

Dominus vir pugnator. „ Le Seigneur est „ comme un homme combattant , dit le Cantique.

Jehova s'est montré comme un guerrier terrible.

Dit le Traducteur ; il pouvoit dire , le Seigneur a combattu. Mais il a voulu conserver la figure , & l'a sauvée du reproche d'amoindrir son objet. C'est à cette troisième stance que le style s'éleve & que le feu se montre , & dès la quatrième il est à son plus haut degré.

La Mer alors , la mer qui baigne leur empire
 De toutes parts les investit ;
 Son propre Roi qu'elle engloutit ,
 Disparoit dans l'abîme où sa fureur expire.
 J'ai vû chefs & soldats, coursiers, armes, drapeaux
 Au bruit des vents & du tonnerre ,
 Comme le métal ou la pierre ,
 Tomber , s'ensevelir dans le gouffre des eaux.

Comparez-la , Monsieur , avec l'original , & voyez si cet amas de beautés s'en écarte , malgré toute la fougue du génie poétique qui est dans sa force en ce moment ; mais n'oubliez pas sur-tout de remarquer l'attention à conserver les figures , & l'art heureux de les ranimer : *Descenderunt in profundum*

quasi lapis. „ Ils sont descendus au fond
 „ des eaux comme une pierre.

J'ai vû chefs & soldats, courriers, armes, drapeaux
 Au bruit des vents & du tonnerre,
 Comme le métal ou la pierre,
 Tomber, s'ensevelir dans le gouffre des eaux.

Fidélité d'autant plus louable, que, quand
 il veut se donner carrière, il faut suivre
 scrupuleusement l'original pour démêler les
 endroits où il a mis du sien, tant ils sont
 beaux. Voyez à la huitième stance ces vers
 admirables.

Grand Dieu, que tu fais de prodiges !
 Ces Dieux d'erreurs & de prestiges
 Ont-ils pû s'égalier à toi ?
 Terrible Maître des empires
 Les chants même que tu m'inspires
 Me pénètrent d'un saint effroi.

L'original dit : *Quis similis tuû in forti-*
bus, Domine ? Quis similis tuû magnificus
in sanctitate, terribilis atque laudabilis, fa-
ciens mirabilia. „ Qui d'entre les forts est
 „ semblable à vous, Seigneur ? qui est
 „ comme vous magnifique en sainteté ; ter-
 „ rible, louable, & faisant des choses mer-
 „ veilleuses ?

Ce n'est pas encore qu'il ne sçache varier
 les figures qui pourroient être trop répétées
 pour notre délicatesse : *Extendisti manum*
Cantiques.

tuam, & devoravit eos terra. „ Vous avez
 „ étendu votre main, & la terre les a
 „ dévorés.

Tu romps les voûtes de la terre
 Sous les pas de tes ennemis.

Mais il préfère le plus souvent une exactitude presque grammaticale : *Fiant immobiles quasi lapis donec pertranseat populus tuus, Domine.* „ Qu'ils soient immobiles comme
 „ la pierre jusqu'à ce que votre peuple
 „ soit passé, Seigneur.

Dans l'effroi mortel qui les glace,
 Seigneur, sur ton peuple qui passe
 Ils n'oseroient lever les yeux.

Quel son, quelle harmonie, & quelle
 fidélité !

Il est des endroits aussi où il est nécessaire de suppléer, & j'en trouve sous mes pas un exemple bien singulier : *Dominus regnabit in æternum & ultra.* „ Le Seigneur régnera
 „ dans l'Eternité & au-delà. “ En attendant que quelque Géomètre ait calculé l'au-delà de l'Eternité, je regarderois volontiers cet adverbe comme une fougue poétique qu'on ne peut ramener au sentiment de la raison qu'en ajoutant *& au-delà, s'il étoit possible.* M. de Sacy ajoute, *de tous les siècles.* Voici comment le Traducteur a rendu l'expression & l'a rapprochée de la règle reçue dans nos idées, & de notre façon de les rendre.

Ton règne est éternel , Seigneur ; & sa durée ,
 Par les âges ni par les temps
 Ne sçauroit être mesurée.

Revenant ensuite à la traduction noble & littérale , il rend presque mot à mot la fin de ce sublime Cantique : *Reduxit super eos Dominus aquas maris : filii autem Israel ambulaverunt per siccum in medio ejus.* „ Le Seigneur „ a fait retourner sur eux les eaux de la „ mer , mais les enfans d'Israël ont passé „ à sec au milieu des eaux.

Il s'avance ; Dieu tonne , & dans leur chute horrible
 Les flots se sont rejoints sur ce peuple cruel.
 Mais ils sont devenus une plainè solide
 Sous la marche rapide
 Des enfans d'Israël.

Si je m'étois attaché à tous les différens genres de beautés que j'ai détaillés dans la première partie , il auroit fallu s'arrêter presque sur tous les vers de ce Cantique ; mais cette multiplicité d'objets m'auroit mené trop loin : vous sçavez quel est celui que je me suis prescrit à présent , il me donnera lui seul assez de besogne.

CANTIQUE II.

Le projet seul de traduire le Cantique *Audite cœli* , ne peut être que celui d'un grand génie , ou dans l'autre extrémité , du Chantre de la Magdeleine. Ce Cantique
Cantiques,

expressément dicté par Dieu même est un monument de ses soins paternels pour un peuple élu, comme le Décalogue en est un de la législation universelle. Pour un incrédule, c'est le dernier & le plus puissant effort du plus habile des législateurs; & dans un sens comme dans l'autre, c'est le morceau le plus élevé de toute l'écriture. Mais pourquoi faire raisonner ici la foiblesse & la vanité humaine sur un point qu'elle n'a jamais envisagé? Ceux qui rejettent la divinité des livres de Moïse, peuvent les avoir parcourus, mais ne les ont jamais étudiés; & je ne voudrois que ce Cantique pour les convaincre, s'ils étoient de bonne foi. En effet son authenticité ne peut-être l'objet d'un doute raisonnable; il fut écrit & publié au même instant où il fut composé: or quel esprit, ou plutôt quel démon eût pû prévoir dans un détail aussi circonstancié ce cercle continuel de chutes, de murmures, de profanations, de peines, de soulagement, de grace, de retour & de nouveaux crimes, qui compose l'histoire du peuple Juif, & qui lui est annoncé aussi clairement qu'il eût pû être écrit dans des annales postérieures. Mais, dira-t-on, ce peuple avoit murmuré, douté, idolâtré du temps de Moïse, qui en connoissant à fond le caractère, pouvoit sur le passé faire le tableau du futur: je le veux; nous sçavons aussi que tous les Gouvernemens sont peu stables,

que la vie des Etats est, en grand, comme la vie humaine; qu'elle a son enfance, son adolescence, sa vigueur, sa décadence: nous connoissons le genre & l'espèce de toutes ces choses, l'état & le génie d'une nation; qu'elle doit de la pauvreté passer à la barbarie, de-là à l'honneur, puis à la force, ensuite à la richesse, de la richesse à la cupidité, de la cupidité à l'affoiblissement, & enfin à l'extinction. Voilà de quoi bâtir une prophétie politique. Qui de nous aujourd'hui entreprendra de dire quel est le genre de calamité qui doit détruire les nations vivantes, si leurs vainqueurs seront cruels ou pacifiques, s'ils feront un établissement solide ou passager, si leur chute sera terrible, ou semblable à celles des peuples subjugués? Qui annoncera sur-tout le rétablissement de la nation détruite? Hélas! cet article seul seroit une grande bévuë dans notre Prophète, puisque de tant de peuples qui se sont succédés, tous, hors le peuple Juif, sont disparus sans retour; & s'il se trouve dans les temps passés quelque autre que Moïse, qui dans un pareil détail, ait rencontré juste & dont les rêveries ayent été justifiées par l'événement d'une façon aussi suivie, je consens à le regarder comme Prophète: mais bornons une digression presque étrangère à mon sujet.

Quoi qu'il en soit, c'est peut-être ici le morceau de l'Ecriture le plus sublime & le

Cantiques.

plus suivi. M. Le Franc en a senti toutes les beautés, & les a rendues avec une énergie & une force d'expressions incroyable. Il semble en effet avoir réuni dans cet ouvrage tout le feu de son génie, & toute la sagesse & la pompe de son ityle. C'étoit aussi un point nécessaire dans ce morceau, où l'Esprit de Dieu, qui parle également à tous les âges & à tous les lieux, a tellement observé le langage d'un truchement universel, que tout y semble mis à notre portée & fait pour nous : (je veux dire pour être entendu, & non pour être imité.) La règle & l'ordre des pensées & des mouvemens sont tels, qu'un Orateur pourroit se les prescrire aujourd'hui pour modèles ; mais le terrible des images & la force des expressions effrayent l'esprit, & brouillent l'imagination à la lecture seule. Le Poëte a cependant entrepris, il a fait plus, il a réussi ; aussi est-ce sans contredit le plus beau morceau de tout son Recueil : ce n'est pourtant pas celui auquel je donne la préférence par des raisons de goût personnel, dont je rendrai compte dans le temps ; mais je suis obligé d'avouer que c'est le morceau supérieur.

L'Auteur a choisi le vers Alexandrin, comme le plus noble de tous & le plus propre à la grande Poësie ; c'est aussi le plus difficile à mener loin dans toute la pureté & la correction que l'Ode exige :

nous

nous jugerons en détail, s'il s'en est éloigné.

Ici le Poëte abandonne cette modestie apparente par laquelle il se prépare dans les autres Cantiques la gradation de sentimens : le début est fier & tranchant comme tout le reste, *Cieux, Terre, écoutez-moi.....* & tout de suite passant à la plus douce & la plus simple des figures, il la rend avec autant de fidélité que de noblesse : *Quasi imber super herbam, & quasi stilla super gramina.*

Comme du haut des Airs la féconde rosée,
Ranimant tous les fruits de la terre embrasée,
Releve l'herbe tendre & rafraichit les fleurs.

Le fleuve est fleuve dès sa source; voyez
& jugez de la seconde stance.

Rendez hommage au Dieu que ma voix vous
annonce,
Adorez les arrêts que sa bouche prononce;
Le sort de l'Univers à ses pieds est écrit.
Tout ce qu'il fait est bien, tout ce qu'il veut est juste:
Fidèle observateur de sa parole auguste,
Il tient ce qu'il promet, faisons ce qu'il prescrit.

Comparez aussi, Monsieur, la troisième
à l'original; ce n'est assurément pas biaiser
la difficulté, car celui-ci ne peut être lû
sans qu'on se sente ferrer la poitrine de
l'impulsion & de la véhémence du Prophète.

Cantiques.

D

Comparez néanmoins, & voyez si le Poëte est ébranlé. J'évite de multiplier les citations, & tout m'en demande; mais je ne puis me refuser aux stances quatre & cinq, & je dois remettre sous vos yeux l'original dans toute sa force pour vous faire mieux sentir le mérite de l'imitation: *Memento dierum antiquorum, cogita generationes singulas, interroga patrem tuum & annuntiabit tibi: majores tuos & dicent tibi. Quando dividebat Altissimus gentes: quando separabat filios Adam, constituit terminos populorum juxta numerum filiorum Israel.*

„ Souviens-toi des temps passés, consulte
 „ toutes les générations, demande à ton
 „ père & il t'instruira, à tes anciens & ils
 „ te diront: quand le Très-haut divisoit les
 „ nations, quand il sépara les enfans d'A-
 „ dam, il marqua les limites des peuples
 „ selon le nombre des enfans d'Israël.

Parcours l'ordre des ans, des siècles & des âges,
 Compte de ses bontés les nombreux témoignages;
 Ou si de ta mémoire ils étoient effacés,
 Appelle tes ayeux, interroge leur cendre,
 Du séjour de la mort leur cri te fait entendre
 Qu'ignorés de toi seul, par-tout ils sont tracés.

Tu n'étois point encor, toi qui lui fais la guerre,
 Quand aux murs de Babel il divisoit la Terre
 Entre les nations qu'il séparoit de lui:
 Mais dès-lors pour toi seul il marquoit les limites
 Du pays fortuné d'où les Races proscrites
 A l'aspect d'Israël s'enfuirent aujourd'hui.

La belle comparaison qui commence dans l'original à *Sicut aquila*, m'oblige à citer la huitième, & indépendamment de la noblesse de l'imitation, le rythme en est si beau que vous m'en sçaurez gré.

Comme une aigle au milieu de ses aiglons timides,
Les couvre, les soutient de ses ailes rapides,
Dans les ondes de l'Air forme leur vol tremblant:
Tel des fils de Jacob Dieu conduisoit la trace,
Encourageoit leur foi, ranimoit leur audace,
Et portoit devant eux son glaive étincelant.

Mais permettez-moi de vous faire remarquer ici une délicatesse qui peut échapper : *Dominus solus dux ejus fuit*, dit le texte, & *non erat cum eo Deus alienus.* „ Le Seigneur „ fut seul son conducteur, & il n'y avoit „ point avec lui de Dieu étranger. “ Cette adjonction étoit nécessaire sans doute à un peuple grossier sorti récemment du joug de l'idolatrie, & qui en étoit actuellement environné ; elle refroidiroit aujourd'hui : mais dans un autre sens elle exprimoit aussi que Dieu seul bienfaicteur avoit voulu être seul regardé comme tel : le Poëte passe rapidement sur cette idée.

Tel des fils de Jacob Dieu conduisoit la trace,
Encourageoit leur foi

Je ne crois pas m'y tromper ; c'est cela.

Cartiques.

D ij

J'aime mieux , Monsieur , retrancher de l'analyse des autres Cantiques , & suivre l'impulsion involontaire qui me force à m'étendre sur celui-ci.

Dans les stances dix & onze le sentiment change , tandis que le style se soutient ; on se sent indigné d'une part de l'ingratitude de ce peuple , & de l'autre attendri sur son aveuglement.

Par les mains du Seigneur tirés de l'indigence ,
Ils le méconnoîtront au sein de l'abondance ,
Et des Dieux inconnus ils chercheront l'appui.
Qu'ils redoutent du moins ses vengeances ter-
ribles :

De leur culte nouveau , de leurs fêtes horribles
Le bruit tumultueux montera jusqu'à lui.

L'idole est sur l'autel & les buchers s'allument :
L'encens brûle à ses pieds , & les fleurs la parfument :

Israël perverti consomme son forfait.

Israël que fais tu ? Peuple volage , arrête ,
Détourne les malheurs que ton crime t'apprête ;
Le Dieu que tu détruis , est le Dieu qui t'a fait.

Ici la scène change ; c'est le Dieu de justice qui tonne : *Abcondam faciem meam ab eis.* ,, Je leur cacherai mon visage.

Et je mettrai , dit-il , un voile entre eux & moi.

Cette menace seule est la plus grande de toutes , depuis que la Loi de grace nous a

éclairés ; mais il en falloit de plus sensibles à un peuple stupide & porté à l'endurcissement. Suivez l'original ; voici la copie.

Je leur ai préparé ces fournaïses brûlantes ,
Ces épais tourbillons de flammes dévorantes
Que la terre entretient dans ses flancs embrasés ;
Et qui sortis enfin de leur prison profonde ,
Consommeront un jour les ruines du monde
Dans les gouffres de feu que ma haine a creusés.

Leurs supplices divers, leurs maux feront ma joie.
Par la faim desséchés , ils deviendront la proie
De serpens monstrueux, dans leurs maisons éclos :
J'ai promis pour pâture à l'oiseau de carnage
Leurs corps défigurés , dont la bête sauvage
Aura meurtri les chairs & brisé tous les os.

Voyez ensuite dans la quinzième : *Cessare faciam ex hominibus memoriam eorum.* „ Je
„ vais effacer leur nom de la mémoire des
„ hommes.

Et j'efface leur nom du livre des vivans.

Mais je m'arrête d'étonnement , & cherche en vain dans le texte l'endroit où le Poète a pris l'admirable définition de la toute-puissance divine qui est contenue dans la dix-huitième stance.

Que deviendroient sans lui les thrônes de la terre !
Il ordonne la paix , il commande la guerre ,

Par lui seul tout s'éleve & tout est renversé :
 Le courage , la peur , la force , la foiblesse ,
 Et l'esprit de vertige & l'auguste sagesse ,
 Sont des présens de Dieu propice ou courroucé.

Quelle beauté de vers ! quelle force de style ! quel sublime ! quelle précision ! les vers célèbres de Joab à Abner réclament-ils le pas sur ceux-là. Relisez , jeunes Ecrivains , ce sont-là les antithéses du génie.

Le Poète reprend le style du sentiment à la dix-neuvième stance.

Famille d'Israël , quels vices t'ont souillée ?
 De ta vertu première aujourd'hui dépouillée ,
 Ton sein ne produit plus que des crimes honteux :
 Telle au bord des marais de l'infame Gomorre ,
 La terre que le souffre empoisonne & dévore ,
 N'enfante que des fruits amers ou venimeux.

Remarquez avec quelle exactitude est suivie la figure de la vigne de Gomorre , & quelle noblesse dans l'expression & dans le son.

Tout mérite d'être cité , & les trois stances qui suivent celle-ci me paroissent encore supérieures , & le sont en effet ; elles respirent en même temps la tendresse & la force. Passons à la vingt-troisième qui commence par un trait de sublime : *Levabo ad cœlum manum meam & dicam : vivo ego in aeternum.*
 „ Je leverai ma main au ciel , & je dirai
 „ aussi vrai que je vis éternellement.

Je suis le Dieu vivant , j'ai juré par moi-même.
 Les barbares Tyrans du seul peuple que j'aime
 Sont jugés à leur tour , & vont subir leur sort.
 C'en est fait ; ma fureur au comble est parvenue.
 Plus brillant que l'éclair qui partage la nue ,
 Mon glaive est dans la main des Anges de la mort.

Cette stancé & la suivante rentrent dans le sublime menaçant. N'oublions pas , surtout , ces deux images les plus étonnantes , peut-être , & les plus fortement rendues qui soient dans aucun Poète.

Leurs têtes à mes pieds rouler dans la poussière ,
 Et dans des flots de sang leurs cadavres nager.

Le Cantique enfin est terminé par une leçon qui renferme tout son objet , & résume toutes ses expressions.

Tremblez , prosternez-vous , nations étrangères ;
 Et vous Chefs d'Israël , conducteurs de vos frères ,
 Au Dieu qui vous défend restez toujours unis.
 Juste dispensateur des biens & des disgraces ,
 Fidèle en ses traités , fidèle en ses menaces ,
 Il venge ses enfans quand il les a punis.

J'ai sans doute été trop long sur cet admirable Cantique , & jamais le desir d'abrégé ne me fit plus de tort. A la réserve de la dix-huitième stance qui renferme , selon moi , les plus beaux vers François qui aient jamais été faits , tout ce que j'ai cité est
 Cantiques. D iv

peut-être moins beau que ce que j'ai passé sous silence ; mais à cet égard le sommaire de mon avis est que dans toute la pièce il n'y a pas une stance, un vers, un mot enfin à déplacer, & que tout y brille de beautés frappantes, que je me chargerois d'y faire remarquer & de bonne foi.

CANTIQUE III.

Le Cantique troisième ne peut dans l'original être comparé à l'*Audite Cæli*. Ce Pseume instructif & menaçant étoit le dernier regard de Moÿse mourant dans sa force ; de Moÿse, non pas subissant le sort commun, mais recevant la punition d'un manque de foi ; de cet homme si particulièrement inspiré, par lequel Dieu avoit fait tant de miracles pour le salut de son peuple, & à qui il refusoit la gloire & la satisfaction de l'établir dans la terre promise qu'il lui faisoit chercher depuis si long-temps ; de cet homme enfin, qui d'un tas d'esclaves, en avoit fait une nation en règle, lui avoit donné un culte & des loix, & l'avoit rendue redoutable à toutes les nations voisines du désert, où elle erroit depuis tant d'années. Le Prophète à qui le gouvernement d'une nation comblée de bienfaits & accablée de prodiges avoit tant coûté, prêt à en remettre les rênes dans les mains d'un simple chef, devoit, humainement parlant, trembler que son moment fatal ne fût le

dernier d'un ouvrage qui lui avoit tant coûté : aussi réunit-il les forces du souvenir, l'attendrissement de l'instant, & la fougue de l'esprit prophétique, dans cet ouvrage qu'il regarde comme ses derniers adieux. Le Cantique de Débora, au contraire, n'est qu'un Hymne en actions de grace pour une victoire ordinaire ; & s'il est demeuré dans les fastes de la nation, c'est plutôt en mémoire de sa délivrance que par l'autorité du fait & des personnages. Je crois inutile de dire que je ne prétends pas rava-ler ce Cantique ; quand il ne seroit pas compris dans nos livres sacrés, ce seroit encore le cas de me dire, *ne Sutor ultra crepidam*. Mais ce que je dis ici de la distance proportionnelle de l'un de ces morceaux à l'autre, se fait sentir, & par le raisonnement, & à la lecture.

Quant à ce dernier point, la différence est infiniment moins frappante dans la traduction que dans l'original. Le style de l'Auteur est toujours également sonore, harmonieux & châtié ; & ces qualités poussées à un certain point, ont dans notre langue l'avantage de mettre la conquête d'un Lutrin au-dessus de celle d'un Royaume. Comme ce genre de beautés ne peut se montrer à nous dans l'original, il ne nous reste que l'ame, & rien ne pallie les disproportions intrinsèques. Ce n'est pas, je le répète, que le Cantique n'ait des beautés

admirables , & des endroits sublimes ; tout y est animé ; les dénombrements (ces morceaux intéressans pour les contemporains , mais si languissans aux yeux de la postérité , même dans Homere) y sont rapides , & y servent d'ornement à la Poësie. Tout y est varié : il interroge les uns , il vante les autres , il en accable de reproches. De l'endroit fatal à l'ennemi , il se transporte aux lieux où l'on dispoisoit les apprêts de son triomphe. Tout , en un mot , dans ce Cantique , est action , vie & mouvement : le Traducteur en se soumettant à l'ordre habituel de nos idées & de nos mouvemens , a plus sacrifié qu'il n'a profité ; mais il remplace ce qu'il est forcé d'abandonner de beautés de détail par tant de sagesse & d'harmonie , & son ouvrage est tellement empreint de la noble fierté du Prophète vainqueur , que la totalité de l'ouvrage est aussi admirable que les parties en sont achevées.

Louez le Dieu des batailles ,
 Vous qui combattez pour lui ,
 Peuples , loin de vos murailles
 La guerre & la mort ont fui :
 Ma victoire vous relève ;
 Débora charge du glaive
 La main qui brise vos fers.
 Rois , soldats , que l'on m'écoute.
 Déjà la céleste voute
 S'ouvre au bruit de mes concerts.

Après ce début également noble, sage & précis, vient un des plus sublimes morceaux de l'imitateur, & l'un de ceux où il est le plus fidèle à se rendre propres des figures presque outrées de l'original: *Domine cum exires de Seir, & transires per regiones Edom, terra mota est, cœlique ac nubes distillaverunt aquis. Montes fluxerunt à facie Domini, & Sinai à facie Domini Dei Israel.*

„ Seigneur, quand tu sortois de Séir &
 „ passois par la région d'Edom, la terre
 „ s'ébranla & les cieux & les nuées distille-
 „ rent les eaux: les montagnes s'écoulerent
 „ devant le Seigneur, & Sinai de devant la
 „ face du Seigneur Dieu d'Israël.

Sur les monts de Séir, aux champs de l'Idumée
 Tu te couvris, Seigneur, d'une épaisse fumée,
 Tu joignis l'eau du Ciel à tes foudres brûlans:
 Les rochers de Sina sous tes pieds éclaterent,
 Et leurs débris tomberent
 Dans les feux redoublés qui sortoient de leurs
 flancs.

Je vous ai promis, ou plutôt je me suis promis à moi-même d'abrégé mes citations. Si je suivois le goût qui m'entraîne, elles feroient une nouvelle édition du livre entier; mais parmi les beaux endroits que je passe sous silence, il faut que je vous arrête sur la stance neuvième.

Cachez-vous , Tribus oisives ,
 Foibles Tribus , cachez-vous ;
 Gardez vos ports & vos rives ,
 Les Cieux combattent pour nous.
 La trompette & le tonnerre ,
 Des vils enfans de la Terre
 Annoncent le triste sort ;
 Pour nous pleine de rosée ,
 Sur eux la nuë embrasée
 Vomit la foudre & la mort.

Quel tableau d'un combat dont le Ciel
 s'est mêlé ! Daignez le comparer avec l'ori-
 ginal , & vous verrez avec quel art la tra-
 duction adoucit les figures jusques à la pro-
 babilité , & les enchasse , pour ainsi dire.
 Voilà le combat , voici le champ de ba-
 taille.

Les débris de leur camp sont épars dans la plaine :
 Le torrent de Cison dans ses gouffres entraîne
 Les cadavres impurs dont ses bords sont couverts :
 Sous cet horrible poids sa course est arrêtée ,
 Et son onde infectée
 Mêle des flots de sang à l'écume des Mers.

L'accomplissement de la catastrophe s'ap-
 proche ; les apprêts en sont fort étendus dans
 l'original. Notre délicatesse eût peut-être
 répugné à voir louer l'adresse & la fermeté
 d'une femme , qui sous ombre d'hospitalité ,
 assassine un ennemi fugitif ; le Poète passe
 rapidement.

A notre ennemi barbare
 La main de Jahël prépare
 Le lait, la couche, & la mort.

Il y a dans cette pièce un singulier trait d'harmonie imitative, qui représente parfaitement l'action de Jahël quand elle enfonce le clou dans la tête de Sisara.

Je vois lever le fer & j'entends le marteau.

Ce vers seul vaut, à mon gré, les deux vers célèbres de Virgile.

*Illi inter sese magnâ vi brachia tollunt
 In numerum, versantque tenaci forcipe massam.*

Le François est plus court, exprime autant de choses, & les exprime aussi-bien.

Tout est de la même beauté, mais il est temps de finir, & de montrer dans le dernier morceau de ce Cantique, quelle est dans les mains de M. Le Franc l'imitation du sens & des figures. Le Prophète passe sans transition, des paroles de la femme de Sisara, à l'invocation qui finit le Cantique; un mot sauve cette irrégularité pour nous. *Sic pereant omnes inimici tui, Domine; qui autem diligunt te, sicut sol in ortu suo splendet, ita rutilent.* „ Ainsi périssent tes „ ennemis, Seigneur, & que ceux qui „ t'aiment resplendissent comme le soleil à „ son lever.

Cantiques.

Elles parlent : la mort tenoit déjà sa proie,
 Meure ainsi tout mortel que ta haine foudroie ;
 Grand Dieu , ton peuple seul est fait pour la grandeur :

Qu'aux yeux des Nations de sa gloire étonnées ,
 Ses vertus couronnées
 Du Soleil qui se lève égalent la splendeur.

C A N T I Q U E I V.

C'est encore ici le Cantique d'une femme inspirée de Dieu pour la délivrance de son peuple , & pour transmettre à ses descendans la mémoire d'un de ses bienfaits les plus signalés. En effet autant il est extraordinaire qu'une femme élevée & habituée à la retraite , la modestie , & la simplicité , ait le courage & la prudence d'entreprendre & d'exécuter une résolution aussi hardie que l'est celle d'aller massacrer dans son camp le Général d'une armée innombrable , & , au milieu de ses domestiques & de ses gardes , un Prince Asiatique ; autant il est singulier que cette femme , (en supposant qu'elle eût été poussée à cette action par une frenésie nationale) ne pense au moment de sa gloire qu'à l'attribuer à Dieu , & devienne tout-à-coup en faveur de ce sentiment un Poëte du premier ordre. C'est pourtant ce qu'est Judith dans ce Cantique qui ne cède en rien au précédent. Débora n'étoit aussi qu'une femme , mais une femme supérieure , reconnue pour Prophétesse , & qui jugeoit le

peuple avant l'invasion de Sifara ; Judith au contraire ne fut avant & après son action qu'une simple veuve. Voyons-la s'exprimer dans ce chant de victoire.

Le début est encore triomphant ici.

Que du bruit des tambours nos villes retentissent,
 Que la trompette sonne, & que nos voix s'unissent,
 Rendons au Dieu vivant un immortel honneur ;
 Il brise quand il veut le glaive de la guerre :
 Des Cieux & de la Terre
 C'est l'unique Seigneur.

Remarquez le *Dominus conterens bella.*
 „ Le Seigneur écrasant les guerres.

Le *mètre* de ce Cantique, pour parler le langage de versificateur, est singulier ; ou plutôt c'est l'ordre donné aux différentes mesures de stances. Quatre sont d'abord dans le genre irrégulier, quoiqu'uniformes entre elles, quatre ensuite dans le genre régulier, & cinq enfin semblables aux précédentes. Mais le Poète guidé par l'impulsion de son génie, ou par des raisons que je ne connois pas, nous met dans le cas de ne pouvoir l'interroger là-dessus ; nous satisfaisant également par l'harmonie la plus achevée, quelle que soit la mesure de vers qu'il employe.

Je vous ai promis d'abrégé désormais les citations ; passons à la cinquième stance, remarquable par la précision & l'exactitude de la traduction jointe à la noblesse du
Cantiques,

style. *Non enim cecidit potens eorum à juvenibus, nec filii Titan percusserunt eum, nec excelsi gigantes opposuerunt se illi; sed Judith filia Merari in specie faciei suæ dissolvit eum.*

„ Car le plus puissant d'entre eux n'a point
 „ été attaqué par les jeunes gens, & les fils
 „ de Titan ne l'ont point frappé, ni les
 „ grands géants ne se sont point mis con-
 „ tre lui, mais Judith fille de Merari l'a
 „ défait par sa beauté.

Ce n'est point la brillante élite
 De nos combattans généreux,
 Qui de la Race Israélite
 Détruit l'ennemi dangereux;
 Ce n'est point un géant horrible
 Qui renverse d'un coup terrible
 Ce chef dans les combats nourri:
 Immolé de ses propres armes,
 Il est mort, vaincu par les charmes
 De la fille de Merari.

Sandalia ejus rapuerunt oculos ejus, pulchritudo ejus captivam fecit animam ejus.

Ses voiles flottans, sa chaussure
 Du barbare ont séduit les yeux;
 Il conçoit dans son ame impure
 Les desirs les plus furieux.
 La main qu'il adoroit, le frappe;
 Il expire: Judith s'échappe
 D'un camp qu'elle a rempli d'horreur.
 Ninive tremble sur son trône;
 D'Ecbatane & de Babylone
 Les murs frémissent de terreur.

Je finis mes remarques sur ce Cantique par celle d'un endroit des plus rapides & des plus élevés de l'Écriture, & où le Traducteur a suivi le Prophète avec la même rapidité & a paru se mettre volontairement au dessus des règles de transition qu'il semble s'être prescrites par-tout ailleurs; mais il le fait de façon qu'on sent que c'est le génie qui est supérieur à la règle. *Montes e fundamentis movebuntur cum aquis. Petra sicut cera liquefcent ante faciem tuam. Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia.*

„ Les montagnes seront ébranlées jusques
 „ aux fondemens avec les eaux. Les pier-
 „ res se fondront devant toi comme la
 „ cire. Mais ceux qui te craignent seront
 „ grands devant toi en toutes choses.

Les Monts épouvantés à ton aspect chancelent ;
 Ta voix émeut les eaux que leurs voûtes recèlent,
 Sous ton char embrasé les rochers sont dissous :
 La Terre s'en ébranle & les astres s'éteignent.
 Mais de ceux qui te craignent ,
 Que les destins sont beaux ! que le bonheur est doux !

Loin de biaiser aucune des figures, il en ajoute.

CANTIQUE V.

Le Cantique cinquième est entièrement prophétique. Tobie, un de ces hommes choisis de Dieu pour conserver d'espace en espace la génération des Saints pendant
Cantiques.

les siècles d'espérance , croit ouvrir la bouche pour le remercier de sa guérison miraculeuse , & ne prononce que le rétablissement de Jerusalem , sa gloire future , & le concours des nations & de l'univers entier pour y adorer Dieu ; prophétie bien éloignée des préjugés de la nation : car si les Juifs charnels espéroient ; en expliquant dans le sens matériel tant de promesses réitérées , qu'il sortiroit un jour d'entre eux un envoyé de Dieu qui soumettroit les nations étrangères , ils espéroient , comme ils s'en flattent encore , les asservir sous un joug de gloire ou de fer , ce qui est la même chose ; mais ils avoient en horreur de les voir associés aux privilèges de leur culte & de leur nation.

Le Cantique est sage , s'il est permis de parler ainsi ; une règle exacte en gouverne toute la machine , & en lie les différentes parties : le Poëte en conséquence s'est rapproché de l'original avec une exactitude plus ponctuelle encore ; c'est une harmonie douce & tranquille : c'est un vieillard enfin , mais c'est un vieillard qui parle de Dieu , & par l'inspiration de Dieu. *Magnus es , Domine , in aeternum , & in omnia secula regnum tuum : quoniam tu flagellas & salvas : deducis ad inferos & reducis , & non est qui effugiat manum tuam.* „ Seigneur , tu es grand „ éternellement , & ton règne est en tous „ les siècles : tu mènes aux tombeaux , &

5, en ramènes, & nul ne peut se soustraire
 3, à ta main.

Bénéfisons dans nos Cantiques
 Le Dieu de l'Eternité,
 Et les œuvres magnifiques
 De son règne illimité :
 Sous sa main tout pouvoir plie ;
 Tour à tour sur notre vie
 Versant les biens & les maux,
 Il récompense & châtie,
 Ouvre & ferme les tombeaux.

Ce Cantique est tendre d'un bout à l'autre, & comme j'ai dit ci-dessus, le Poète ici soulagé de la nécessité d'atteindre à des figures hardies, a mis son art à prendre le ton naturel de son original.

Pour moi que ce divin Père
 Punit par excès d'amour,
 Sur cette rive étrangère
 Je l'invoque nuit & jour.
 Les décrets de sa vengeance
 Ont proscriit le peuple immense
 Qui nous accable aujourd'hui ;
 Vous objets de sa clémence,
 Pécheurs, revenez à lui.

C'est la résignation d'un saint vieillard qui ne peut voir que les temps malheureux personnellement, mais il voit en Prophète les temps de régénération & de gloire, l'accomplissement des promesses de Dieu.

Cantiques.

Ton Maître terrible & juste
 T'arrache à tes ennemis ;
 Jerufalem , ville auguste ,
 Que d'honneurs te font promis !
 J'entends les vœux qu'on t'adrefse ;
 L'Univers entier s'emprefse
 D'honorer dans le faint lieu ,
 Ces murs confacrés fans cefse
 Par la préfence de Dieu.

Tous les Princes de la Terre
 Viendront chez toi le fléchir ;
 Les parfums , l'or qu'elle enferme
 Sont créés pour t'enrichir.
 Quel abime de fupplices
 Eft creufé pour les complices
 De tes vils blafphémateurs !
 Et quel tréfor de délices
 S'ouvre à tes adorateurs !

Tout le refte de ce morceau eft également bien écrit & traduit fidèlement. Je ne puis , crainte d'être trop long , remettre l'original fous vos yeux ; mais faites vous-même cette étude , & vous y trouverez le mérite de la fidélité joint à celui qui eft particulier à ce Cantique jufques ici , d'avoir un ton général de ftyle à part , pour ainfi dire ; c'eft le faint vieillard Tobie , & cependant jamais Tobie le vieux.

Il eft bien fingulier , Monsieur , qu'étant à la moitié de l'examen détaillé , & de l'analyse exacte d'un ouvrage auffi confidérable que l'eft celui-ci , je m'avife pour la première

fois de penser que vous serez dans le cas de me dire que c'est être Commentateur & non Lecteur judicieux, que de tout louer & ne censurer jamais rien. C'est, il est vrai, d'après un plan fixe que je m'en suis tenu là, & je vous en dirai les raisons ailleurs : mais, de bonne foi je puis vous assurer que depuis que je parcours ainsi vers par vers cet ouvrage, je ne m'en suis souvenu qu'en ce moment.

CANTIQUE VI.

Ce n'est pas qu'étant obligé d'avouer que je trouve la traduction du Cantique d'Anne mere de Samuël au dessous de l'original, elle ne soit néanmoins pleine de beautés frappantes & sur-tout animée de ce charme singulier d'un style toujours pur, noble, & harmonieux dont brillent tous les autres morceaux de ce Recueil. Il y a même un mérite de plus dans ce morceau-ci. C'est la difficulté du rythme qui me paroît bien plus ingrat que tout autre. Je sçais que nous ne sommes plus dans ces siècles du faux goût, où la singularité & la difficulté étoient un avantage recherché par les beaux esprits du temps. Celle qui se rencontre ici, nous montre seulement qu'aucun genre de vers ne gêne le talent du Poëte, & qu'il sçait les rendre tous susceptibles de l'expression du sublime.

Cantiques,

C'est le Seigneur qui regne ,
 Il élève , il détruit.
 Que tout l'aime & le craigne ;
 Il parle , la mort vient ; il commande , elle fuit.

De celle du sentiment.

Il a lû mes pensées ,
 Il a vû ton orgueil :
 Tes grandeurs renversées
 Au port de la fortune ont trouvé leur écueil.

De la plus noble harmonie enfin.

Il a placé la Terre
 Sur d'épais fondemens ;
 Et tout ce qu'elle enferme
 Croit , multiplie , agit par ses Commandemens.

A ne pas regarder cette pièce comme une traduction , mais comme une imitation , on la trouvera très-belle & très-digne de la place qu'elle occupe , & à la lire comme une Ode pieuse , c'est un ouvrage de la plus grande beauté.

C A N T I Q U E V I I.

Nous voici parvenus au Cantique funèbre *Considera Israel....* C'est un des premiers morceaux de ce Recueil , & un chef-d'œuvre dans le genre du sentiment , comme le Pseaume *Benedic anima mea* , ou mieux encore le Cantique *Audite Cæli....* le sont

dans le genre sublime. C'est ici mon titre principal pour appeler du jugement qui refuse à M. Le Franc le ton tendre & affectueux, & la facilité de sortir du genre élevé. Tout est du ressort du génie, mais le génie lui-même ne seroit qu'un être imparfait & monstrueux capable seulement de fougue & d'extravagance, si le sentiment ne l'animoit.

L'imagination, le sentiment, & le goût, sont les trois pivots du génie; il cesse d'être, s'il est privé d'une de ces trois parties; c'est un triangle à qui il manque un de ses côtés. Cette comparaison me meneroit loin, mais je sens que j'en établirois sur de bonnes raisons la justesse, s'il étoit question de disserter ici à vuide: si cependant une de ces trois parties, que je suppose devoir être égales, pouvoit obtenir la prééminence sur les autres, ce seroit le sentiment: lui seul laisse des traces profondes dans notre ame. Si l'opiniâtreté de l'esprit se nomme *aveuglement*, on appelle *endurcissement* celle du cœur; il est reçu que de ces deux opiniâtretés, la seconde est la plus invincible. Malheur à l'homme qui veut instruire ou plaire, s'il n'a le don de toucher & d'attendrir; & c'est ce don premier dont la nature est le plus prodigue envers les hommes supérieurs.

Je vous ai fait remarquer en cent endroits, & j'aurois pû le faire en mille

Cantiques.

autres, que M. Le Franc ne laisse échapper aucune occasion de toucher; à tout autre qu'à vous, Monsieur, qui entendez à demi-mot, j'aurois marqué davantage les tons: il eût été aisé de faire sentir avec quelle facilité le Poëte se retourne vers le genre sensible; comment alors, non-seulement le fonds, mais la forme entière, la cadence, l'harmonie, le style, tout concourt à attendrir; ce que je n'ai point fait ailleurs, permettez que je le fasse ici.

Considère tes disgraces,
 Peuple abandonné des Cieux;
 La mort a souillé tes traces
 Du sang le plus précieux.
 Elle a frappé tes collines,
 Tes champs sont pleins de ruines,
 L'appui du thrône est tombé:
 Ces Chefs long-temps invincibles,
 Ces Chefs si forts, si terribles,
 Comment ont-ils succombé?

Le rythme seul ou la mesure de ces stances, n'annonce-t-elle pas un chant de regrets & de larmes? c'est d'un bout à l'autre le même unisson; & il n'y a pas un vers qui ne sorte pour ajouter au sentiment. Les ressorts de la douleur y sont d'ailleurs remués avec un art dû au Prophète; mais la fidélité de l'interprète à adopter & rendre ses mouvemens, feroient croire que c'est Rouffeau qui déplore la bataille d'Hosteet.

Légions

Légions Israélites
 Dissimulez vos douleurs,
 Aux cruels Aſcalonites
 N'annoncez pas nos malheurs.
 O Juda, que ta triteſſe
 Se dérobe à l'allegreſſe
 Dés femmes des Philiftins;
 Et n'augmentons pas la joie,
 Où ce peuple impur ſe noie
 Dans les jeux & les feſtins.

Mais voici une de ces figures que nous
 n'euffions pas inventées; *Montes Gelboe, nec
 ros nec pluvia veniant ſuper vos.*

De ſang Montagne arroſée,
 Séjour de trouble & d'effroi,
 Gelboé, que la roſée
 Ne tombe jamais ſur toi.....

Pourquoi notre Poéſie eſt-elle privée de
 ces grandes machines du ſublime & du ſen-
 timent? Que Mars & Vulcain, Momies
 inanimées depuis deux mille ans, ſont peu
 de choſe auprès! „ Jamais la flèche de Jo-
 „ nathas ne retourna en arrière, jamais
 „ l'épée de Saül ne fut tirée en vain, „
 dit le Prophète.

La mort attachoit ſes ailes
 Aux flèches de Jonathas;
 Saül des Rois infidèles
 Exterminoit les ſoldats.

Cantiques.

E

La pièce entière transcrite ici parleroit bien mieux que mon extrait, je m'en arrache avec peine & termine par la dernière stance.

Héros du peuple fidèle,
 Prince tendre & généreux,
 Tu meurs : ô douleur mortelle
 Pour ton ami malheureux !
 O Jonathas ! ô mon frere !
 Je t'aimois comme une mere
 Aime son unique enfant :
 Avec toi notre courage
 Disparoît comme un nuage
 Qu'emporte un soufle de vent.

Le Lecteur à qui les larmes ne viendront pas aux yeux après ces vers, ne doit pleurer que d'un coup de poing.

CANTIQUE VIII.

C'est ici le dernier des trois Cantiques, qui dissemblables en cela des sept autres, ne sont point des chants d'allegresse. Cette prière mystérieuse est dans le genre noble & tranquille, & respire la confiance, l'espoir & la consolation. Le Poète n'en a traduit que ce qui pouvoit entrer dans son plan, l'a saisi dans le genre propre à ce morceau, & il en est peu de plus majestueux ; le début le dit.

Dieu souverain de tous les Etres,
 Dieu bienfaisant, reçois nos vœux;
 Toi qui protégeois nos ancêtres,
 N'abandonne point leurs neveux:
 Que ton Ange armé du tonnerre,
 Des peuples qui te font la guerre
 Déconcerte le fol espoir;
 Et dans leurs villes foudroyées
 Contrains leurs bouches effrayées
 A reconnoître ton pouvoir.

Ici le Traducteur se donne carrière; souvent il raccourcit, souvent aussi il paraphrase: mais combien il évite la langueur trop ordinaire à ce genre! L'original dit: *Ut cognoscant te sicut & nos cognovimus; quoniam non est Deus prater te, Domine.* „ Afin „ qu'ils te connoissent comme nous t'avons „ connu; car il n'y a point de Dieu, sinon „ toi, Seigneur. “Le Traducteur le rend ainsi.

Qu'ils sçachent qu'en toi seul l'homme fidèle
 espere;
 Que pour tous les humains il n'est point d'autre
 pere,

Ni d'autre Dieu que toi.

De ton juste courroux que les signes renaissent;
 Que la terre en tressaille & que les Cieux s'abaissent
 Sous les pas de leur Roi.

*Festina tempus, & memento finis, ut enarrent
 mirabilia tua.* „ Hâte le temps, & souviens-
 „ toi de la fin, afin qu'ils racontent tes
 „ merveilles.

Cantiques.

E ij

Quand publierons nous ta victoire ?
 Quand viendra ce règne de gloire
 Dont tu veux encor nous priver ?
 O des siècles auguste Maître ,
 Ordonne aux jours de disparaître
 Et commande aux temps d'arriver.

De quelle fécondité d'expressions , & de quelle variété de figures notre langue n'est-elle pas susceptible en de telles mains ! L'onction & le sentiment parlent dans la septième stance.

Grand Dieu , jette un regard propice
 Sur des enfans selon ton cœur ;
 Dieu redouté , sous ton auspice
 Israël fut toujours vainqueur.
 Viens terrasser l'idolatrie ;
 Répans sur ma sainte patrie
 Les bienfaits qu'elle a mérités ;
 C'est la demeure où tu reposes ,
 Le Sanctuaire où tu déposes
 Le trésor de tes vérités.

Terminons par la figure hardie de la fin : c'est un des plus singuliers exemples de l'audace & du génie du Poëte toujours fécond en tours heureux & originaux. *Secundùm benedictionem Aaron da populo tuo , & dirige nos in viam justitia , ut sciant omnes qui habitant terram , quia tu es Deus conspèctor sæculorum.* „ Donne à ton peuple „ selon la bénédiction d'Aaron , & nous „ dirige dans la voie de justice , afin que

„ tous ceux qui habitent la terre sçachent
 „ que tu es le Dieu qui regarde les siècles.

D'un peuple à qui ta voix a promis tant de graces
 Exauce les desirs & dirige les traces

Suivant ton équité.

Terre, objet de ses soins, reconnois les ouvrages
 D'un Dieu qui dans sa main tient le livre des âges

Et de l'éternité.

CANTIQUE IX.

Le Cantique simple & sublime que nous appellons le *Magnificat* est trop connu & trop révééré parmi nous, pour qu'il soit nécessaire d'en retracer ici l'objet & la texture.

Les temps de grace avoient déjà pris commencement; Dieu rédempteur n'avoit encore d'adorateur que Marie; mais le voile des temps d'espérance étoit tombé pour elle: en conséquence Dieu qui l'inspire ne se peint plus par ces figures fortes & brillantes dont il éblouissoit les humains aveugles; ce n'est plus ce Dieu qui dissout les montagnes, qui parle au milieu de la foudre & des éclairs; c'est le Dieu de bonté, de vérité, le Dieu des humbles: tout roule dans ce Cantique sur ces deux objets. Mais combien cette simplicité apparente n'a-t-elle pas de grandeur! Ce n'étoit pas à un homme tel que M. Le Franc qu'elle pouvoit échapper; aussi la décore-t-il de tout le faste

de la Poësie. Je ne vous en citerai que deux endroits. *Deposuit potentes de sede, & exaltavit humiles.*

Le Roi le plus puissant voit tomber sa couronne
 Au seul bruit de sa voix ;
 Et le plus foible enfant , aussi-tôt qu'il l'ordonne,
 Prend le sceptre des Rois.

Esfurientes implèvit bonis, & divites dimisit inanes.

Autour de l'indigent ses largesses divines
 Versent des fleuves d'or.
 A son réveil le Riche entouré de ruines
 Cherche en vain son trésor.

Cette mesure de vers est consacré par une célèbre stance de Malherbe que tout le monde sçait par cœur ; je vous demande si celles-ci pâlisent à côté. Toute la pièce également bien écrite me fourniroit encore bien des endroits remarquables ; mais je me hâte d'arriver à la fin de cette longue dissertation , & -je sens que vous me la demandez.

C A N T I Q U E X.

Le Chant prophétique de Zacharie est l'objet du dixième Cantique. Non-seulement le Messie & son Précurseur y sont annoncés , mais encore la vocation des Gentils , objet si mortifiant pour les Juifs,

& si opposé à tous leurs préjugés. Ce Cantique est encore comme le précédent dans un genre de grandeur simple & vraie, & l'un & l'autre ouvrent tellement une nouvelle scène, qu'ils m'ont fait regretter avec une sorte de sentiment vif de me voir prêt à rentrer au livre suivant dans les siècles de ténèbres par l'examen des Prophéties. Il me semble en conséquence que j'eusse mieux aimé que dans l'arrangement général du Recueil, ce livre-ci eût immédiatement précédé celui des Hymnes : peut-être que quand j'aurai examiné en détail le livre des Prophéties, je trouverai les raisons de cet arrangement. En attendant, je crois pouvoir regarder ce mouvement en moi comme une preuve de l'intérêt qui regne dans ces traductions ; & l'intérêt historique & d'une action liée est peut-être de tous les mérites celui qu'on doit s'attendre le moins à trouver dans un pareil ouvrage.

Au premier coup d'œil le choix du rythme de cette pièce m'a paru singulier & presque bizarre ; après la lecture je l'ai trouvé sonore & d'une harmonie singulière. J'ose inférer de-là que quelque connoisseur qu'on soit en Poësie, on auroit tort d'abuser de la déférence des grands Poëtes, qui quelquefois demandent des avis. Devant le tact du sentiment que les anciens appelloient verve, il faut se taire & écouter.

Rien ne gêne celui-ci ; voyez-le s'affervir
Cantiques.

un genre de vers particulier , & une figure étrangère à l'excès. *Et erexit cornu salutis nobis , in domo David pueri sui.*

Quels rayons bienfaisans , quelles sources divines
De l'arbre de Juda raniment les racines ,
Et lui donnent des fruits !
Une tige plus belle
Remplace & renouvelle
Ses rejettons détruits.

Jusjurandum quod juravit ad Abraham patrem nostrum daturum se nobis : ut sine timore de manu inimicorum nostrorum liberati , serviamus illi. „ Selon qu'il a juré à Abraham notre pere qu'il nous donneroit : „ qu'après être délivré de la main de nos „ ennemis , nous le servirions sans crainte. “
Le saint Vieillard inspiré par l'esprit prophétique , mais ne pouvant aller au-delà , en voyant l'accomplissement de la promesse , n'en connoissoit pas la forme ; mais il voit pourtant que le but de cet état de triomphe & de régénération doit être de servir Dieu sans crainte , un culte d'amour. Eclaircz aujourd'hui par la révélation & la foi , nous voyons toute l'étendue des promesses de Dieu , & de leur effet. Voici comment le Poète a réuni ces deux points de vuë.

Il jura d'écraser les Nations puissantes ,
De rendre avec éclat aux Tribus gémissantes

Un Pere, un Chef, un Roi ;
 Et de briser l'étreinte
 De la servile crainte
 Qui souilloit notre Foi.

Le temps, le jour n'est plus où de vaines offrandes,
 Des taureaux égorgés & de riches guirlandes
 Désarmoient son courroux :
 Immolons lui nos vices ;
 Voilà les sacrifices
 Qu'il exige de nous.

Quelle précision dans la belle traduction
 de ce morceau tendre & brillant ! *Et tu
 puer Propheta.....*

Et toi du Dieu vivant jeune & cher interprète,
 Tu seras du Très-haut appelé le Prophète ;
 Parle, annonce sa Loi.
 Il fait de près tes traces ;
 Le trésor de ses graces
 Est ouvert devant toi.

La dernière stance est si belle & terminée
 si heureusement ce livre, qu'elle doit nous
 arrêter. *Illuminare his qui in tenebris & in
 umbra mortis sedent, ad dirigendos pedes
 nostros in viam pacis.* „ Pour éclairer ceux
 „ qui sont assis dans les ténèbres & dans
 „ l'ombre de la mort, & pour conduire nos
 „ pieds dans le chemin de la paix.

Vous peuples désolés, nations criminelles
 Que la nuit & la mort enchaînoient sous leurs ailes,
Cantiques. E v

Levez-vous, & marchez :
 Une lumière pure
 Vous rend & vous assure
 La paix que vous cherchez.

Tous les mérites ensemble sont réunis
 dans ce morceau seul de traduction.

Il est temps, Monsieur, de borner une
 aussi longue carrière : je sens en ce moment
 que vos éloges sur ma première dissertation
 ne me rassurent pas sur celle-ci. Encouragé
 par votre approbation, j'ai plus osé encore
 dans cette seconde partie, & j'ai pris l'essor
 au point de disserter trop souvent sur le
 fond du sujet; c'est-là l'objet de ma crainte.
 Je n'ai rien dit que je n'aie senti : mais
 quelques traits mal digérés d'imagination,
 & sur-tout peu nourris de lectures relatives
 & de connoissances, sont précisément ce
 qui constitue l'esprit des foux; si je suis
 tombé dans le cas d'en montrer de cette
 espèce, permis à vous d'abord d'effacer,
 ensuite de m'en avertir pour que j'évite
 cet écueil dans la troisième Partie.





E X A M E N

DES POESIES SACREES
DE M. LE FRANC.

LETTRE III.

SUR LES PROPHEITIES.

MON audace a réussi, Monsieur ; vous approuvez sans restriction ma seconde analyse ; & pour cette fois seulement , les éloges ne me rendront pas plus imprudent. Un sentiment intérieur me dit , que si je n'ai pas été trop loin , peu s'en est fallu : j'en désignerois même les objets , & quelques témérités qui m'ont échapé ; le contrepoison à la vérité , est tout auprès , & je me flate que mes sentimens de modestie , relativement aux connoissances élevées , & de soumission aux décisions de nos maîtres , reparoissent plu-

Propheities. E vj

sieurs fois dans ces mêmes esquisses d'une façon qui n'est pas équivoque. Contentez donc de marcher désormais avec plus de précaution, je me livre sans mélange au plaisir d'avoir obtenu votre approbation.

Ce préambule même vous paroîtroit inutile, si je ne vous exposois l'objet actuel qu'excite en moi le mouvement qui l'a produit. Daignez, Monsieur, reprendre ma première dissertation ; vous y verrez que dans la partie où je traite des difficultés que le Poëte a rencontrées dans son ouvrage, j'appelle les Prophéties *un morceau de ruines sublimes* &c. Cette expression a passé, & en général c'est à-peu-près l'idée que nous nous en faisons, nous qui ne connoissons guères les Livres Sacrés que sur le rapport d'autrui. J'ai personnellement même été trompé sur cet article par des Théologiens, qui m'ont dit que les Prophéties ne servoient guères de preuves à la Religion, que contre les Juifs, qui en admettent la vérité & la divinité.

Aujourd'hui cependant prêt à entreprendre de traiter cette partie de l'ouvrage de M. Le Franc, j'ai voulu jeter les yeux sur la totalité de cette portion de nos Livres sacrés, & prendre du moins une légère idée de leur tournure & de leur objet. Vous sçavez, Monsieur, quels sont mes loisirs ; au milieu d'une ville où l'on trouve de tout hors du temps, livré par état à tous les de-

voirs, & aux bienféances de la société, chargé d'affaires d'ailleurs, & de correspondances, je ne suis jamais sûr de me procurer une heure de cabinet de suite : ainsi donc ce n'est que très-superficiellement & d'un trait que je puis parcourir des objets qui demandent d'être vûs & revûs sans cesse pour être seulement démêlés. Cette étude d'ailleurs n'entre point dans le plan que je me suis fait, & je le réformerois s'il en étoit autrement. Cet examen rapide m'a fait sentir la témérité de mon expression; dans le sens où je l'entendois. En parcourant d'un coup d'œil, comme un tableau nouveau pour moi, le nombre, l'antiquité & la succession des Prophètes parmi les Juifs, leur caractère, leur conduite, leurs mœurs, leurs souffrances, l'ensemble respectable que forme ce corps de révélations; un nouveau jour s'est ouvert pour moi : & si j'en ai refermé les issuës, c'est par respect & par le sentiment de ma propre indignité; au lieu qu'autrefois je croyois cette étude inutile pour un homme soumis, comme celle de la grammaire l'est pour celui qui écrit & qui parle depuis longtemps.

Je rentre donc dans ma sphère, mais auparavant permettez que je vous communique une réflexion. Dans le sens où nous l'entendons, il falloit des Prophètes ou envoyés de Dieu vers son peuple : il en avoit

Prophéties.

fallu pour l'annoncer , pour l'unir , l'encourager , lui donner un culte & des loix ; il en falloit pour le maintenir dans la pure observance de l'un & de l'autre , & pour marquer dans l'antiquité les caractères inaliénables que devoit réunir le Rédempteur , & incompréhensibles jusqu'à leur accomplissement en sa personne. A l'entendre , d'autre part , dans le sens de ceux qui n'admettent le merveilleux en rien , pas même en ce qu'ils voient , l'homme dans les premiers temps livré par-tout à l'ignorance & à la superstition , toujours avide par nature de craintes & d'espérances , étoit par-tout livré aux devins , aux augures , aux oracles , à la magie , &c. Le peuple Juif , qui comme nous l'avons dit ailleurs , se croyoit plus particulièrement que tous autres , conservé par des miracles , & destiné à l'accomplissement des grands desseins de la Providence , ne devoit donc pas manquer d'hommes inspirés. Mais , à le prendre dans ce sens , quelle différence de politique & de conduite entre les fauteurs de prestiges parmi eux , & ceux qui trompoient la crédulité populaire chez les Idolâtres ! Le goût de la nation cependant , ce monstre composé d'absurdités , qui réunies , s'érigent en certitude , & qui en tout genre a toujours égaré ses flatteurs ; ce goût général , dis-je , étoit le même chez les Juifs , que parmi toutes les nations dont ils étoient entourés.

Leur penchant vers l'idolatrie perce sans cesse dans leur histoire ; celle du veau d'or fut une révolution subite & générale ; leur penchant pour le culte riant des Idolâtres , pour les bois sacrés , & les lieux hauts leur est par-tout reproché. Qu'eussent fait alors des Prophètes politiques , & qu'ont-ils en effet pratiqué par-tout ailleurs ? Ils ont adopté la Divinité tutélaire du canton , lui ont élevé des temples ; le Dieu les a inspirés , & par des oracles accompagnés de cérémonies mystérieuses & frappantes , ils flattoient le goût du peuple & autorisoient les entreprises des personnes puissantes qui sçavoient se les concilier. *L'oracle Philippiense*, disoient les Grecs éclairés. Au lieu de cela les Prophètes des Juifs vivoient durement , refusoient les dons , combattoient les goûts & les préjugés du peuple , & n'ont presque jamais parlé aux Rois que pour les accabler de reproches , de vérités dures & importunes.

Autre genre d'enthousiastes communs par-tout , dira-t-on , qui prenant une voie plus dure mais plus prompte , plus assurée , & plus conforme à leur complexion mélancolique pour se concilier la faveur populaire à laquelle leur vanité sacrifie toutes les autres douceurs de la vie , étonnent par leur austerité , & s'autorisent par l'insolence même de leurs entreprises. Cette objection plus forte ne peut être présentée

Prophéties.

qu'en écartant toute comparaison entre les inspirés des Hébreux & ceux du Paganisme, & en effet il n'y en a nulle à faire. Quant à cette dernière, je n'y réponds qu'en demandant qu'on m'oppose quelque part les traces des écrits, des leçons, des prodiges de ces enthousiastes; qu'on me montre une nation qui après les avoir persécutés personnellement ait consacré leurs écrits, & leurs prophéties; une suite de plusieurs siècles de ces enthousiastes attachés aux mêmes principes, prêchant la même morale, annonçant les mêmes singularités; des Rois comptés au nombre de ces hommes inspirés, des Ministres tout-puissants & au comble de la prospérité, favorisés des mêmes visions; & quand on m'aura trouvé toutes ces choses réunies, ou l'équivalent, nous examinerons alors de quel côté se rencontrent les caractères de la vérité.

En attendant le succès de cette singulière recherche, je ne puis me lasser d'admirer à quel point ces caractères sont réunis dans les écrits de nos Prophètes. Cet air de vérité inimitable au mensonge, cette force, cette véhémence que l'imposture ne peut contrefaire que par le délire, ce dédain des tours affectés de l'éloquence persuasive, cet air d'empire, & ce ton d'autorité toujours soutenu, tout annonce les ambassadeurs du Très-haut. Il leur prête sur-tout

cette noblesse d'expressions que nous sommes d'autant plus fondés à lui attribuer, que nous ne la trouvons telle nulle autre part que dans les livres inspirés.

C'est sous cet aspect seulement, Monsieur, que j'envisage aujourd'hui celles de nos Prophéties que M. le Franc a traduites. J'ai considéré le premier livre de son Ouvrage du côté des parties relatives à la Poésie en général, sublime, sentiment, & harmonie. Mon analyse sur le second livre s'est portée sur les parties plus particulières à la traduction : & pour simplifier mon idée, je les réduis à deux, fidélité à conserver & rendre les figures, imitation heureuse des expressions dans toute leur force & leur énergie. J'ai montré dans ma seconde dissertation, 1^o. par le raisonnement & les faits, combien la distance des lieux, des temps, du climat, & des préjugés en devoit mettre entre les figures de la Poésie Hébraïque & la nôtre, & en conséquence quelle étoit la difficulté de les rapprocher ; 2^o. par les citations & les exemples, avec quel art & quel succès M. Le Franc en étoit venu à bout : je suivrai dans celle-ci à peu-près le même plan en changeant d'objet pour le fond, & je parcourrai la même carrière pour ce qui concerne l'expression.

Il faudroit sçavoir presque autant de langues que j'en ignore, pour pouvoir disserter dans le sens que j'entrevois sur une
Prophéties.

matière aussi intéressante : de même qu'il n'est plus temps pour moi d'apprendre , il ne le seroit plus de hasarder si je parlois à tout autre qu'à vous ; mais certain que vous me redresserez , & me rappelant vous avoir ouï dire plusieurs fois que j'étois aussi aiguisé par les idées & le sentiment , qu'inculte du côté de l'éducation & du travail , je tenterai quelques incursions sur un territoire qui m'est presque inconnu.

Tout est le fruit du travail pour chaque homme en particulier : tout fut peine au commencement pour l'humanité en général ; nos besoins sont la source de nos plaisirs ; mais cette source est amère en soi : qui dit besoin , dit assujettissement. Un des plus grands sans doute , fut d'abord la nécessité de la communication des idées , & les langues ne doivent leur origine qu'à une convention pénible entre les premiers hommes. Nous l'avons trouvée établie dans la société dont nous faisons partie en y arrivant , & les efforts redoublés par lesquels notre enfance s'est initiée aux secrets de cette convention , sont déjà trop loin de nous pour que la mémoire nous en soit restée ; mais quoi qu'enveloppés dans les ténèbres d'un âge dont toutes les peines sont effacées , ils n'en furent pas moins réels. Si je ne me trompe sur cette origine des langues , je puis en induire qu'elles doivent toujours avoir porté le caractère *des nations qui s'en*

sont servies, dont l'idiome n'a selon les temps reçu d'extension que proportionnée à celle des besoins des hommes dont il étoit le truchement. Il seroit en effet difficile de se persuader que la confusion des langues, lors de la tour de Babel, soit arrivée entre gens qui se demandassent si l'ordre d'architecture en seroit Dorique ou Corinthien, &c.... on peut conclurre de cette idée que la proportion des mœurs d'un peuple à celles d'un autre établit la proportion qui doit se rencontrer entre leur langage.

J'ajouterois, si je l'osois, que les exemples viennent à l'appui de cette induction. L'Hébreu est noble, fort, simple, & peu nombreux. Des peuples uniquement occupés du culte envers l'Être souverain, de l'agriculture & du pâturage, ne pouvoient guère avilir ni multiplier leurs expressions. Les Grecs à qui tous les arts furent permis, recommandés, faciles, & nécessaires, portèrent leur langue au point de perfection possible à l'esprit humain. Elle dégénéra comme eux & avec eux; & tous les peuples qui les ont imités depuis, ont parcouru le même cercle de progression toujours constamment liée à celle des mœurs.

Il me suffit, Monsieur, de vous avoir montré mon idée; un plus long tissu d'inductions ou de conjectures, d'après le progrès des langues modernes venues de l'Asie ou du Nord, de celles des sauvages &c,

Prophéties.

conviendroit mieux à un sçavant & à un grammairien qu'à moi, qui suis d'ailleurs presque toujours certain de faire bien quand je m'arrête. Il me suffit d'avoir établi que plus une langue est près de sa naissance, plus elle est bornée, forte, & simple, & qu'au contraire quand elle vieillit & se perfectionne, elle perd du côté de la nature ce qu'elle acquiert du côté de l'art; c'est une vérité peu contestée, & frappante au moins autant parmi nous que chez les étrangers: mais le comment & le pourquoi de cela feroit un livre, dont je crois avoir désigné les matériaux.

D'après ce principe établi, transportons-nous où nous en sommes pour la force & la simplicité de la langue; & mesurons, s'il se peut, la prodigieuse distance qui doit se trouver à cet égard entre les Hébreux & nous. C'est cette distance que le Poëte que j'analyse aujourd'hui a entrepris de rapprocher: nous verrons autant que nous le pourrons voir, s'il y a réussi. Je dis autant que nous pourrons, & je prévien ainsi l'objection naturelle qui se présente; j'entends qu'on me demande si je sçai l'Hébreu, & supposé que je l'entende, si je prétends disserter pour des Rabbins: non, assurément. Mais je puis répondre qu'il est un peu tard pour m'arrêter sur cela. Je n'ai pas, à cet égard, attendu l'objection; j'ai dit d'abord, que nous ne voyions les Li-

vres sacrés qu'à travers une triple nuée; & quand nous entendrions l'Hébreu comme nous entendons le Latin, en serions nous beaucoup plus avancés pour juger de la force & de la finesse des expressions? Le Latin, qui en comparaison de cette mere des langues, est comme contemporain pour nous, ne nous offre presque aujourd'hui, que son écorce; nous ne sçaurions convenir de la façon même de le prononcer: à le prendre donc dans cette exactitude géométrique, toute comparaison nous seroit interdite entre cette langue & la nôtre, & de même avec celle de nos voisins. Revenons; cette réponse quoique peu concluante défend cependant d'un côté: voici ce que j'ai à dire de l'autre. Il est vrai que je ne lis l'original que dans des traductions; mais elles sont d'un genre qui, loin de rapprocher les distances dont je parlois tout-à-l'heure, pourroit faire l'effet contraire. Le respect des Traducteurs leur a imposé une servitude scholastique qui ne se permet rien; ils ont rendu le mot par le mot, l'adverbe par l'adverbe &c. sans s'embarasser si l'ensemble s'y trouvoit; le génie du Grec & du Latin a été laissé à mille lieues, & puisqu'il s'y trouve une ame forte & motrice, à travers ces lambeaux d'expressions déplacées, c'est sans doute celle de l'Hébreu: du moins ces deux langues n'ont-elles rien ajouté du leur; &

Prophéties.

loin de rapprocher le style des premiers hommes, si simple, si fort, si hardi, de celui de leurs derniers descendans, idiome si nombreux, si doux, si maniéré, tellement asservi aux règles de détail, aux consonances, aux tournures, si effrayé des répétitions & des sous-entendus, elles l'ont éloigné, en se montrant sous une forme qu'on ne leur connoît nulle autre part. En un mot, si j'entreprendois d'égaliser le Poète aux Prophètes, on pourroit exiger que je les connusse mieux; mais je n'entends prouver autre chose, sinon que, si leur ame eût passé dans la sienne, ils n'eussent pû, parlant dans notre langue, le faire avec plus de force & de noblesse, du moins s'ils n'eussent voulu dire que ce qu'ils ont dit.

C'est en quoi je me sou mets à la preuve dans le détail; & qu'il me soit permis d'avancer ici, que les avantages du style doivent être appréciés comme un des principaux attributs du génie. On croit d'ordinaire qu'une certaine habitude de parler & d'écrire noblement, qu'une harmonie naturelle dans l'arrangement des sons, qu'une pureté d'expressions de choix, suffisent pour porter le mérite du style aussi loin qu'il peut aller. Il s'en faut bien que je m'en fasse cette idée. Si le génie n'anime toutes ces parties, elles ne produiront qu'une déclamation de Rhéteur, insipide au sentiment, & monotone à l'oreille.

La harangue du Scythe, & les morceaux en ce genre, que l'histoire ancienne & moderne nous font admirer, s'éloignent avec affectation de la première de ces qualités; les morceaux les plus recommandables de notre éloquence portent quelquefois un air de négligence marqué sur les deux autres. Lisons les plus célèbres oraisons funébres de M. Bossuet; tandis que cet homme rapide & prodigieux nous tient suspendus dans les airs, où nous touche jusques aux larmes, si l'on a le temps de prendre garde au son, & au choix des expressions, on s'étonne de les trouver simples dans le détail: c'est l'ame de l'Orateur qui nous remue; sans elle son style seroit souvent froid & presque trivial. C'est une imagination vive & féconde, un cœur qui s'affecte pour affecter, un génie enfin qui engloutit son sujet & nous le renvoie animé de cette essence de l'esprit divin qui vivifie les hommes privilégiés; c'est l'assemblage de ces parties motrices qui fait le véritable style. Je sçais qu'il y a des nuances à tout cela; que tous les sujets ainsi que tous les Auteurs ne sçauroient remuer ces grandes machines: mais chacun dans son genre en tient plus ou moins. Nous venons de perdre un de ces hommes originaux qui demeurera dans la postérité à la nation, & que les Etrangers nous envieront comme Montagne son compa

Prophéties.

triate. Son dernier ouvrage qui a fait tant de bruit, n'est presque par-tout que ce que tout le monde disoit & pensoit de son temps. Un autre homme disoit, *mais tout cela est dans mon livre & personne ne le lit*; & cela étoit vrai. Le style de ce grand Ecrivain est inimitable, & ne seroit peut-être pas bon à imiter pour tout autre. Cherchons dans les syllabes, les mots & les phrases; le type de ce style original, c'est son génie, & nous ne l'avons point.

C'est de cette portion, c'est de cet effet du génie dont je vais montrer les traces dans cette troisième partie des Poésies sacrées. Non que ce mérite ne se trouve réuni dans les deux premiers Livres avec ceux que j'y ai remarqués; mais je n'ai pas cru d'une part devoir tout dire d'abord, & j'ai voulu me réserver de quoi soutenir votre attention jusques au bout; de l'autre, j'aurois craint la confusion des objets, si je les eusse considérés tout à la fois sous tant de points de vuë différents.

J O E L, Chap. I.

C'est ici que je pourrois rappeler mon ancienne définition, sur les Prophéties. Je l'ai trouvée impropre avec raison en parlant des Prophéties en général; mais quoiqu'elles nous soient conservées en entier, & quelles fassent une suite complète & nécessaire de révélation, il n'en est pas
moins

moins vrai que chacune en particulier a des obscurités qui ont exercé tous les Commentateurs, & que le Traducteur a joint dans cette partie leur genre de mérite au sien. La clarté & la sagesse de ses explications, tant dans le discours préliminaire qu'à la tête de chaque Prophétie & même de chaque Chapitre, ont reçu des éloges de tous les connoisseurs. C'est sa Poésie seule que j'envisage.

Le premier chapitre de Joël ne traite que des objets de détail, & petits dans toutes autres mains; mais le Prophète les annoblit tellement, qu'une abondance d'insectes devient une révolution d'empire. C'est ce qu'il falloit rendre avec un pinceau mâle & unique, ou dégénérer en lamentation froide, même dans une romance. Le Poète a rempli le premier objet, je demande qui l'eût fait comme lui.

O Nations, ouvrez l'oreille,
 Et vous vieillards écoutez-moi.
 Quelle infortune fut pareille
 Aux maux qui nous glacent d'effroi!
 Du récit de tant de misères
 Entretenez, malheureux pères,
 Vos fils au berceau tourmentés;
 Qu'à leurs enfans ils les redisent,
 Et que ces derniers en instruisent
 Leurs descendans épouvantés.

Ce début est noble & sans agitation, tel
Prophéties. F

que l'étoit celui de l'enthousiasme divin. Cette façon heureuse de recommander la tradition future, qui fait les six derniers vers de cette stance, n'est que de traduction.

Super hoc filiis vestris narrate; & filii vestri filiis suis, & filii eorum generationi altera. „ Entrez, „ tenez-en vos enfans, que vos enfans le „ disent aux leurs, & les leurs aux races „ futures. “ Voilà l'original dont vous venez de voir la copie.

Dans toute cette pièce il conserve ce ton noble, cette précieuse pureté d'harmonie, & il affecte une telle précision que sans rien omettre, il rend le sens en moins de paroles que n'en offre le texte.

La troisième stance rend en ce genre en peu de mots deux versets très-longs de l'original, que je vous prie de revoir.

S'élevant dans les airs, tels qu'un nuage sombre,
Des bataillons ailés, des insectes sans nombre,
De pampre & de raisins dépouillent nos côteaux;
Du terrible lion les dents ont moins de force;
L'arbusste est sans écorce,
Et l'arbre sans rameaux.

Accingite vos & plangite, sacerdotes, dit le Prophète, ululate ministri altaris; ingredimini, cubate in sacco ministri Dei mei; quoniam interiit de domo Dei vestri sacrificium & libatio: sanctificate jejunium; vocate cœtam, congregate senes & omnes habitatores

terra in domum Dei vestri, & clamate ad Dominum.

Prêtres, Ministres saints, commandez la prière,
Couchez-vous dans la cendre, & baisiez la poussière;
Toute offrande a cessé dans ces jours de terreur :
Que les vieillards, le peuple accourent dans le
temple;

Donnez à tous l'exemple,
Et criez au Seigneur.

Et tout de suite une exclamation toute de
vie & d'effroi met le comble à la conster-
nation.

O puissance ! ô force invincible !
Dieu marche à vous, foibles mortels ;
Son jour est proche ; jour terrible,
Mais suivi de jours plus cruels !

La machine appartient au Prophète, mais
le Poète n'a pas dégénéré ; il a préparé dans
la précédente le *criez au Seigneur* de façon
qu'il semble qu'il n'y ait que cela à dire,
& qu'on ne s'apperçoit pas que c'est peut-
être la première fois que cette expression se
trouve en François. Il vous prépare ici à voir
traiter les détails d'une sécheresse sans y
placer de nuances étrangères, & cependant
à frémir au moins autant qu'au récit des
plus effrayantes calamités. Mais c'en est
assez sur cette partie singulière d'une pro-
Phéties. F ij

phétie pleine de beautés sublimes en tous les genres.

J O E L , *Chap. 2. Pièce 2.*

J'ai dit que le livre des Prophéties étoit selon moi le plus parfait de tous ; j'y ai pareillement marqué la pièce de choix à laquelle je donne la préférence sur tous les morceaux de Poësie Lyrique de l'Auteur. Je me réserve de m'étendre sur les beautés de détail de cette pièce favorite , & mon plan à cet égard m'oblige à me resserrer sur tous les autres morceaux ; mais ma plume répugne à ce projet quand chacun d'eux se présente ; ils sont tous si dignes d'être analysés & loués !

Celui que je parcours à présent est d'une beauté , d'une harmonie , & d'une correction inimitables. Le Poëte y emploie un rythme fixe & des plus sonores , & suit d'un bout à l'autre l'original avec la plus singulière énergie. Cette qualité plus particulière à ce livre-ci qu'aux deux précédents m'empêchera de copier les citations en Latin aussi fréquemment que je l'ai fait ci-devant , daignez y suppléer. Voyez , par exemple , les deux premiers versets de ce chapitre & revenez ensuite sur la première stance.

Sonnez sur la sainte Montagne ,
Trompette d'Israël , sonnez.
Qu'un effroi lugubre accompagne
L'affreux signal que vous donnez.

Un peuple ennemi se déchaine ,
 Plus prompt dans sa marche soudaine
 Que les premiers feux du Soleil.
 Jamais il n'en fut de semblable ;
 Jamais la terre qu'il accable ,
 N'en verra naître de pareil.

Le *canite tuba in Sion* vous paroît-il faire son effet dans la traduction ? *Ululate in monte sancto meo ; conturbentur omnes habitatores terra.* Si je ne craignois de tomber dans la minutie , je dirois que la voyelle *U* , semble être propre aux gémissemens comme la consonne *R.* à la fureur & à ce qui en résulte. *Ululate* en Latin est un mot unique , *heurler* seroit bas en François & ne diroit pas ce qu'il faut dire. *Jettez des cris* , comme le disent les traductions , perd l'avantage du son & ne convient pas à un instrument. Certainement le Poète n'a point fait toutes ces combinaisons grammaticales propres à refroidir la verve la plus animée ; mais le génie a conseillé , l'oreille a applaudi , & l'un & l'autre ont dicté.

Qu'un effroi *lugubre* accompagne
 L'affreux signal que vous donnez.

C'est pour la dernière fois , Monsieur , que je ferai de ces sortes de remarques qui , quoique vraies & essentielles dans un autre genre d'analyse , ne sont pas dignes de celle-
Prophéties. F iij

ci , ni d'un Ouvrage qui nous offre tant de beautés en grand.

La même noblesse de style & d'harmonie qui vous a frappé dans la première stance , vous la retrouverez par-tout. Je vous en citerai peu d'entiéres par cette raison , & je passe à la cinquième.

La terre & la céleste voute
 A leur aspect ont tressailli :
 Le Soleil a quitté sa route ,
 Et les étoiles ont pâli.
 Le Seigneur parle à ses armées ;
 Par ses cris puissans animées ,
 Elles répondent à sa voix.
 Il porte aux méchans leur salaire ;
 Du jour fatal de sa colere
 Qui soutiendra l'horrible poids ?

Voyez les versets dix & onze , & comparez l'expression. *Magnus enim dies Domini , & terribilis valde , & quis sustinebit eum.*

Du jour fatal de sa colere
 Qui soutiendra l'horrible poids ?

Voyez encore cet endroit admirable & touchant.

Ecoutez ce Dieu qui vous aime ,
 Et qui daigne gémir lui-même
 De ses terribles jugemens.

Ubi est Deus eorum est rendu par ce vers.

Leur Dieu n'est donc plus avec eux.

La treizième strophe ouvre une nouvelle scène de promesses mystérieuses, & dont le sens mêlé d'images terribles & d'objets consolans devoit être impénétrable jusques aux temps de la nouvelle Jérusalem.

Je remplacerai les années
 Dont vous avez perdu les fruits,
 Et les saisons abandonnées
 Aux insectes que j'ai produits.
 Dans la richesse & l'abondance
 Vous rendrez grace à ma puissance ;
 De mes faveurs rassasiés,
 Mes enfans me seront fidèles,
 Et par des disgrâces nouvelles
 Ne seront plus humiliés.

C'est sur-tout dans les trois dernières que le Traducteur, par un effort de l'art aussi surprenant que simple en apparence, en suivant le Prophète avec la plus scrupuleuse exactitude, jette sur le sens figuré une lumière, qui, jointe au précis ou argument qui est à la tête du chapitre, nous feroit croire que Joël devoit être entendu de tous : mais il est temps de le suivre dans le troisième chapitre où le sublime est porté encore plus loin.

Prophéties,

F iv

J O E L, *Chap. 3. Pièce 3.*

Les Prophètes, du moins ceux que M. le Franc m'a fait connoître, sont tous véhéments; mais le feu chez eux s'allume par degrés: l'esprit de vérité différent en cela, comme en tout, de l'esprit de mensonge qui l'a souvent voulu contrefaire, ne se manifestoit pas par l'agitation & l'ébranlement subit, tel qu'étoit celui de la Pithonisse & des autres énergioumens qu'enfanta de tous temps le fanatisme; c'étoit une chaleur douce d'abord, un enthousiasme noble ensuite, une fougue terrible enfin, mais toute d'images & d'expressions, & terminée d'ordinaire par des exhortations à la pénitence, & des objets de consolation & d'espoir. Lisez, Monsieur, une Prophétie dans notre Traducteur; vous y trouverez cette gradation de sentimens tellement établie, qu'on ne sçait ce qui est le plus admirable de la sagesse de son discernement ou de la facilité de son talent à se plier à toutes les formes, à se borner & à s'étendre selon que l'exige l'original.

Le morceau que j'analyse en ce moment, est d'une très-grande force. Il commence cependant avec un air de calme tout particulier; mais dès la seconde stance quoique le rythme & la correction soient les mêmes, l'expression s'anime, le reproche est dans la bouche du Seigneur.

Sur la race qui m'est chère,
 Par eux le sort fut jetté;
 Leur luxe a mis à l'enchère
 La tendre virginité.
 Que prétend votre furie,
 Parlez, Tyr, parlez, Syrie.
 Sais-je l'objet de vos coups?
 Ah! malheureux, sur vos têtes,
 Mes vengeances bientôt prêtes
 Les feront retomber tous.

Lisez, Monsieur, les versets troisiéme & quatriéme de ce chapitre, & voyez si le mérite d'une traduction peut être porté plus loin; tout y est dit, mais avec une force & une précision surprenantes dans notre langue.

Vous sçavez que c'est l'expression plus que toute autre chose que je considère ici. Voyez dans la cinquiéme stance, *Infirmus dicat; quia fortis ego sum.*

Et que le foible s'écrie:
 Je suis fort, je suis guerrier.

Les deux versets suivans sont rendus avec tant de pompe & d'exactitude dans la sixième, que je dois vous la retracer toute entière.

Aux champs de Jezraël que tes peuples descendent,
 Que de tout l'univers les nations s'y rendent,
 Tyran, viens-y toi-même, & c'est où je t'attens:
 C'est où tu rendras compte à ton Maître inflexible;
 J'y serai sur mon thrône, & dans ce jour terrible
 Je dois du monde entier juger les habitans.

Prophéties,

F V

Les coupables sont devant le tribunal,
écoutons le jugement qu'on leur annonce.

Que ces moissons jaunissantes
Disparoissent sous la faux ;
De ces vignes abondantes
Foulez les raisins nouveaux.
Frappons enfin qui m'outrage ;
Venez au champ du carnage ;
Victimes de mon courroux.
Ces vallons qui retentissent,
Ces bruits sourds vous avertissent
Que Dieu s'approche de vous.

L'exécution de l'arrêt suprême est l'image
qui doit occuper la stance suivante.

D'une obscurité profonde
Les astres seront couverts.
Le Juge irrité du monde
Rugira du haut des airs :
Il frappera du tonnerre
Les fondemens de la terre,
Et les pavillons du Ciel.
C'est alors que sa puissance
Ranimera l'espérance,
Et la force d'Israël.

Quelle gradation ! Que d'étenduë dans le
terrible en de telles mains ! les avantages
de l'harmonie , les ressources du sublime ,
la fidélité dans les images , l'exactitude à
rendre l'expression , tout concourt à faire
de ce groupe un tableau achevé.

Le reste de cette pièce remplit les objets que j'ai dit ci-dessus être ordinairement destinés à faire le lointain en paysage. Le plan que je me suis prescrit, m'empêche de vous en rappeler les différents mérites ; celui sur-tout de la clarté jettée sur le sens figuré dans ces morceaux qui excitent l'espérance, est ici comme par-tout ailleurs digne d'éloges qui me jetteroient hors de mon genre ; j'en sens tout le mérite de façon à le faire bien sentir, si je ne voulois me borner.

ABDIAS, *Chap. 1. Pièce 4.*

Le livre des Prophéties est le plus parfait des quatre qui composent notre Recueil. Je l'ai dit, & je le démontrerois je pense, sans peine, si je ne vous croyois aussi las de me lire que je le suis de décider. La Prophétie d'Abdias est un de plus beaux morceaux des dix qui composent ce livre achevé. L'élévation y regne dès les premiers mots.

Le Seigneur a parlé : son ordre nous assemble ,
 Les Rois des nations ont vû ses Envoyés.
 Marchons, leur a-t-il dit, & combattons ensemble ;
 Les étendards du Ciel sont déjà déployés.

Remarquez dans la troisiéme, *Quis detrahet me in terram ?*

Qui pourra m'en arracher ?
Prophéties.

F vj

Le Poëte ne s'asservit ici à aucune mesure de stances ; il semble entraîné par son génie , mais il est toujours également réglé & exact. *Si exaltatus fueris ut aquila , & si inter sidera posueris nidum tuum , inde detraham te , dicit Dominus.* „ Quand vous „ prendriez votre vol aussi haut que l'aigle „ & que vous mettriez votre nid parmi „ les astres , je vous arracherois de-la , dit „ le Seigneur.

Quand pour mieux braver ma puissance ,
 Tu suivrois l'aigle qui s'élançe
 Jusqu'à la source des éclairs ,
 Le souffle seul de ma vengeance
 T'anéantiroit dans les airs.

Voyez encore avec quel art & quelle force le septième verset est rendu.

Dans son Royaume consterné
 Des ennemis par-tout lui naissent ;
 Ses alliés le méconnoissent ,
 Ses amis l'ont abandonné.
 Frappé des craintes les plus vives ,
 Il n'éprouve que trahisons ;
 Et ceux qui furent ses convives ,
 Ne lui servent que des poisons.

La plume me tombe des mains en poursuivant cette analyse , & considérant pas à pas cette effrayante traduction. Tout est dans l'original hérissé de figures , dont la

rapidité & la succession essoufflent l'entendement, s'il est permis de parler ainsi; comment un Traducteur a-t'il osé entreprendre de les ramener à l'esclavage de nos expressions, & comment en est-il venu à bout?

Les cruautés où tu te livres,
Retomberont enfin sur toi.
Ma coupe est prête, & tu t'enyvres
Des eaux de vertige & d'effroi:
Comme les races Idumées,
Les Rois, les peuples, les armées
En boivent tous avec transport;
Et leur fureur se défaltère
Dans ces vases de ma colere
Où leur bouche puise la mort.

Finissons cette analyse par une remarque sur la façon dont le Poëte rend dans la dernière strophe l'endroit du Prophète, *Et erit Domino regnum* qui finit cette Prophétie: si je voulois dans cette partie de mes remarques mettre les citations à côté, comme je l'ai fait dans les deux premières, il me faudroit transcrire tout le livre.

N A H U M, *Chap. I. Pièce 5.*

Je l'ai dit, le terrible fait sur-tout l'ame des Prophéties, mais les nuances y varient ainsi que le sujet. Joël nous a montré la main de Dieu dans les fléaux de la campagne; il nous inspire ensuite la terreur de ses jugemens, & nous en présente l'image.

Prophéties.

Abdias nous le montre dirigeant selon ses décrets éternels les variations de la fortune. C'est maintenant le renversement d'un empire, dont Nahum va nous faire la peinture effrayante. Ses trois chapitres ramènent continuellement le même objet, & le varient sous toutes les formes capables de porter à son comble la terreur. Le début force l'attention & l'effraye : *Deus amulator, ulciscens Dominus : ulciscens Dominus & habens furorem.*

Le Seigneur est jaloux, il aime la vengeance,
 Il hait avec fureur l'ennemi qui l'offense,
 Sa haine est sans pitié, son courroux est cruel :
 Il est lent à punir, mais c'est en Dieu qu'il frappe ;
 Et nul crime n'échappe
 Aux coups inattendus de son glaive éternel.

Lisez ensuite, Monsieur, les versets 3. 4. 5. 6. & 7. la citation seroit trop longue à transcrire, & néanmoins je m'y refuse à regret : je fais tort au Poëte, dont on ne sçauroit trop admirer ici la force & le talent à rendre cette merveilleuse rapidité d'images excessives, & si communes pourtant dans les Livres sacrés.

Accompagné des vens, entouré des orages,
 Il marche sur la foudre & brise les nuages ;
 Mer, tu le vois paroître, il te parle & tu fuïs.
 Tout fleuve est desséché, tout champ devient stérile,
 Bazan n'est plus fertile,
 Le Liban perd ses fleurs, & le Carmel ses fruits.

Il renverse les monts , il dissout les collines ;
 La terre a tressailli sous leurs vastes ruines ,
 L'univers tremble au bruit de ses coups effrayans.
 Quel pouvoir bravera sa puissance invincible ,
 Et de ce Dieu terrible
 Quel mortel soustiendra les regards foudroyans ?

Sa colere est un feu qui dévore la pierre ,
 Un souffle destructeur qui ravage la terre ,
 Dépeuple les états & déthroné les Rois.
 Mais il plaint ses enfans au jour de leur tristesse ,
 Et du mal qui les presse ,
 Il guerit tous les cœurs qui connoissent ses droits.

Increpans mare & exsiccans illud. ,, Il
 ,, menace la mer & la desséche.

Mer , tu le vois paroître , il te parle & tu fuis.

Chaque vers mériteroit une semblable note. Chaque Prophète avoit son génie. L'inspiration de Dieu , quoique la même dans son objet général de menacer les méchans , de consoler les bons , d'appeller les hommes à la pénitence , se prêtoit néanmoins à la diversité de ses organes : ainsi l'ordre général de nos traits , toujours le même , a sçu se varier à l'infini pour nous composer à tous des physionomies différentes. Mais comment le génie d'un seul homme comporte-t'il assez d'étendue , pour devenir tour-à-tour Moïse , David , Judith & Débora , Joël , Abdias , Nahum ,
Prophéties.

Habacuc; & retrouvant dans tous ces hommes inspirés, les mêmes idées de la grandeur de la Divinité, de sa bonté, de sa toute-puissance, & des images à peu-près pareilles pour rendre ces idées, comment peut-il les varier à l'infini dans une langue qui jusques à ce jour passa pour être aussi ingrate dans le genre sublime, qu'elle est nombreuse & douce dans le genre modéré! L'orgueil de mes contemporains trouvera, s'il veut, que je suis ici le ciron qui admire la fourmi: le dédain qui ne détaille rien a de grands avantages sur l'admiration qui analyse; mais ces avantages cessent à l'examen, & je puis faire à tout connoisseur qui a trouvé ce Recueil sec, à peu-près le défi de l'abeille au frélon; qu'il détaille une critique comme j'appuie mes éloges, & le public décidera.

Je vous ai trop long-temps arrêté sur cet admirable chapitre, pour pouvoir en parcourir les autres détails. Cette partie de la Prophétie est en elle-même un poëme entier. Remarquez encore les deux apostrophes qui commencent les stances sixième & neuvième, toutes les deux si différentes par leur objet & si propres à exciter l'émotion.

Et nunc conteram virgam ejus de dorso tuo.

Mon courroux brisera, sur ce Roi qui t'opprime,
La verge qu'il reçut pour châtier ton crime.

Voyez ensuite la traduction littérale du dernier verset, qui fait dignement la clôture de ce bel ouvrage.

Je vois l'Ange de paix, il descend des montagnes,
 Il arrive. Juda, rentre dans tes campagnes,
 Présente au Ciel tes vœux & ton juste transport :
 Tes champs ne seront plus un pays de conquêtes ;
 Recommence tes Fêtes,
 O Juda, ton Dieu regne, & Belial est mort.

NAHUM, Chap. 2. Pièce 6.

Le Traducteur a voulu rendre chacune des trois parties de la Prophétie de Nahum dans une mesure différente de vers, & n'en a employé qu'une seulement à chaque pièce ; il a tellement & si également asservi toute sorte de rythme à l'exactitude & à l'harmonie requise dans le genre lyrique, qu'il y a peu de sujet de lui demander quelles sont les raisons qui l'ont déterminé. Quand le *comment* me passe, le *pourquoi* ne me vient pas en pensée. Il en fait pourtant une courte explication dans son discours préliminaire ; mais la meilleure de toutes seroit, je crois, *mon démon le vouloit ainsi*. Quant à moi j'en trouve une dans mon oreille pour cette triple destination, dont j'ose vous rendre compte.

Les trois parties du chant Prophétique de Nahum roulent sur le même sujet, & quoiqu'également chargées d'images, les nuances

Prophéties.

qui les différencient étoient difficiles à démêler & plus encore à marquer. Par-tout c'est la chute de l'orgueilleuse Ninive frappée de la main de Dieu ; la première partie cependant s'étend davantage sur l'appareil de son supplice : la seconde sur sa dévastation : la troisième sur le détail des malheurs de ses habitans. Le Poète a voulu varier cette exposition toute de terreur par quelque mélange de pitié. Le Lecteur croit agir dans la première & dans la troisième partie. Il semble simple spectateur dans la seconde. C'est l'effet du charme de la Poësie : l'harmonie douce employée dans le second chapitre fait à-peu-près l'effet que les anciens attribuoient à leur mode dorique ; elle apaise les sens , elle charme l'oreille , elle porte au cœur.

Tyrans , le Vainqueur s'avance
 J'apperçois ses pavillons :
 Une multitude immense
 Ravage au loin vos fillons.
 Peuple saint , reprends courage ;
 Cet épouvantable orage
 Gronde sur tes ennemis :
 Le Seigneur par leurs allarmes
 Commence à venger les larmes
 Et le sang de ses amis.

Ce que j'ai dit du genre touchant auquel le Poète semble avoir destiné ce morceau , se démontre par les endroits même les

plus faits pour donner carrière aux images effrayantes.

Que de Captifs qu'on enchaîne !
 Que de femmes dans les fers !
 O Ninive , ô souveraine
 De tant de peuples divers !
 Sous les eaux ensevelie ,
 En vain ta voix affoiblie
 Demande entor du secours ;
 Sourds à ta plainte mourante ,
 Tes enfans pleins d'épouvante
 T'abandonnent pour toujours.

Voyez les versets onze & douze , vous y trouverez de ces figures propres à l'écriture , & revenez ensuite sur la traduction.

Que devient le pâturage
 Des monstres de nos forêts ?
 Que devient l'autre sauvage
 Qui les cachoit à nos traits ?
 Où sont ces lieux effroyables ,
 De Lions impitoyables
 Repaires accoutumés ,
 Où les Lionnes sanglantes
 Nourrissoient de chairs vivantes
 Leurs Lionceaux affamés.

Mais où la traduction brille de force & d'expression , c'est dans la dernière stance.
*Ecce ego ad te , dicit Dominus exercituum ;
 & succendam usque ad fumum quadrigas tuas ,
 & leonculos tuos comedet gladius : & exter-*
 Prophéties.

minabo de terra pradam tuam, & non audietur ultra vox nuntiorum tuorum.

Voici le Dieu des batailles,
 Voici l'arrêt que j'entens.
 » Je brûlerai vos murailles,
 » Vos chars & vos combattans ;
 » Les éclats de mon tonnerre
 » Disperseront sur la terre
 » Le debris de vos grandeurs ;
 » Et le bruit de vos disgraces
 » Etouffera les menaces
 » De vos fiers ambassadeurs.

N A H U M , *Chap. 3. Pièce 7.*

Le Poëte reprend ici la trompette menaçante, & ne la quitte plus qu'après avoir vû disperser les derniers vestiges de Ninive & périr son souverain. Il leur reproche leurs crimes, leur annonce tous les maux à la fois ; & leur déclare enfin qu'ils sont indignes de pitié. Ce Poëme entier de détestation est toujours effrayant, toujours sublime dans le terrible ; mais ce sublime qui par-tout ailleurs couronne le faite, & sert d'ornemens, fait ici le fonds & la base de l'édifice. C'est un foyer inextinguible, c'est une ville enlevée entière par un volcan, & dont les débris soutenus dans les airs par les flammes qui se succèdent, font un ensemble effroyable à la vuë : ensemble affreux réuni par l'encadrement qui l'en-

vironne, & qui sans ce secours d'horreur ne seroit plus que pitoyable. Malheur, dit-on d'une part, ville de sang, de fourberie, & de rapine, le Seigneur approche; & tout de suite à la vive peinture de ces désordres on joint le détail de ses maux futurs, marqué des plus fortes couleurs qui puissent tracer les revers de la fortune, & les maux de l'humanité. On la compare à Alexandrie, dont la fortune passée & les maux présents sont peints des mêmes couleurs; d'autre part on lui annonce que ses défenses seront comme la figue mure qui tombe à la première secousse dans la bouche de celui qui la veut manger: en vain, lui dit-on, vous viendrez en foule comme des sauterelles, le feu vous dévorera comme des hannetons, & ces figures qui contrasteroient ridiculement par-tout ailleurs avec les premières sont poussées tout aussi loin.

Qui oseroit critiquer l'Écriture, comme on a fait jadis d'Homere, avec tout autant d'extravagance & de mauvaise foi, auroit un beau champ en dépeçant ainsi ses plus sublimes morceaux, & se les appropriant avec une certitude conséquente de les rendre ridicules. Mais de tels attentats ne sont pas à craindre, & nos Livres sacrés portent un caractère si respectable dans les traductions même les plus vulgaires, que ceux dont le faux amour propre est flatté du triste mérite de la singularité, ont cru

Prophéties,

toujours avoir assez fait en ce genre en lui refusant une admiration sans bornes. Cependant quoique l'ensemble qui lie & colore de sublimité les parties hétérogènes en soi que je viens de citer, se fasse sentir & admirer dans l'original, il n'en étoit que plus difficile à atteindre dans la copie, & j'avoue que si l'on m'eût consulté sur une telle entreprise & que je n'eusse pû détourner le Poète du choix, je lui aurois du moins conseillé de s'approprier le sujet, mais jamais de s'astreindre à en rendre les détails dans cette précision que le Traducteur a poussée ici aussi loin que nulle autre part. Il faut le suivre, il dira mieux que nous.

Malheur, malheur à toi, Cité lâche & perfide ;
 Cité de sang prodigue & de trésors avide,
 Entens le bruit des chars, le choc des boucliers,
 Les clameurs du soldat, les courriers qui fré-

missent,

Les champs qui retentissent
 Sous les pas des courriers.

*Nec est finis cadaverum, & corrueunt in
 corporibus suis.*

Et des mourans qui tombent
 Sur des monceaux de morts.

Voyez comment les détails renfermés dans les versets cinq & six sont traduits dans la quatrième stance.

Je viens, dit le Seigneur, tremble, indigne adultère,
 Je viens de tes forfaits dévoiler le mystère,
 Ton infame bonheur retombera sur toi :
 Tu serviras d'exemple, & ces Rois qui t'honorent,
 Ces peuples qui t'adorent,
 Reculeront d'effroi.

Les images brillantes de la puissance &
 de la splendeur passée d'Alexandrie sont
 rendues avec la même précision & la même
 majesté de figures & de mots.

A ses commandemens l'Egypte étoit fidelle ;
 L'Afrique la servoit & combattoit pour elle,
 Son thrône étoit bâti dans l'enceinte des eaux :
 Les fleuves l'entouroient, & l'empire de l'onde
 Des richesses du monde
 Remplissoit ses vaisseaux,

Cependant ses remparts sont brisés par la guerre ;
 Ses enfans devant elle écrasés sur la pierre,
 Ses vieillards mis aux fers, ou traînés à la mort ;
 Et ses chefs, loin des lieux qu'habitoient leurs
 ancêtres,
 Abandonnés aux maîtres
 Que leur choisit le sort.

Et sans dégénérer de cette pompe de
 Poësie & d'expression, il enleve de même,
 & s'approprie les figures simples si difficiles
 à rapprocher de celles-ci. *Omnes munitiones
 tua sicut ficus cum grossis suis. Si concussa fue-
 rint, cadent in os comedentis.*
Prophéties.

Et tes murs tomberont sous tes vainqueurs féroces ;
Comme des fruits précoces
Par l'orage abbatus.

„ Entrez dans la terre molle , dit l'Écri-
„ ture , foulez-la aux pieds , & la mettez
„ en œuvre pour faire des briques.

Allume tes fourneaux , paitris la molle argile ,
Et d'un rempart fragile
Creuse les fondemens.

*Custodes tui quasi locusta , & parvuli tui quasi
locusta locustarum , quæ considunt in sepibus in
die frigoris : sol ortus est & avolaverunt , &
non est cognitus locus earum ubi fuerint.*

Tes soldats te vantoient leur force inépuisable :
Tel d'insectes légers un essaim méprisable
Sur le déclin du jour se rassemble avec bruit ;
Mais au retour des feux qui chassent l'ombre
humide ,
La légion timide
Dans l'air s'évanouit.

Je ne crois pas qu'il y ait d'exemple
d'une traduction plus fidèle , plus noble &
plus poétique : on peut en dire autant de
la dernière. Lisez , Monsieur , le dernier
verset , digne clôture de cette effrayante &
tragique Prophétie ; je n'ai que trop cité :
mais vous y verrez combien il étoit mal-
aisé de réunir sous un sens fort & précis ,

en notre langue, cette expression de la haine publique sur le malfaicteur général.

Tu tombes, Roi cruel, tu meurs chargé de crimes :
 L'univers si long-temps rempli de tes victimes,
 Triomphe de ta chute, & rit de tes douleurs.
 Le fléau des humains, l'auteur de nos allarmes,
 Fit couler trop de larmes
 Pour mériter des pleurs.

En totalité, Monsieur, c'est un des plus beaux morceaux & des plus travaillés de ce livre, le plus parfait du Recueil selon moi.

H A B A C U C , *Chap. I. Pièce 8.*

Habacuc est moins véhément peut-être que Nahum, mais il est aussi fort ; il embrasse plus d'objets & les presse moins, à prendre en général les trois parties de sa Prophétie : mais si le ton auguste & impérial qui doit annoncer l'ambassadeur du Très-haut se trouve en quelque endroit dans toute sa majesté, c'est assurément dans les anathèmes que prononce ce Prophète contre l'injustice, la tyrannie, & les tyrans. Il embrasse trois objets ; il gémit d'abord sur les désordres & l'injustice qui regnent dans sa patrie ; il lui annonce ensuite les châtimens du Ciel & en maudit les instrumens ; il termine enfin par un Cantique d'actions de grâces une récapitulation des faveurs de Dieu sur son peuple,
Prophéties. G

& par une Prophétie qui en annonce de nouvelles.

Cette diversité d'objets répandue sur-tout dans les deux premières parties, comme au hazard, dénote l'impulsion Prophétique, & a sans doute déterminé le Poëte à se livrer à la variété de rythme & de mesures qu'il emploie dans tous les genres & sans ordre dans ces trois derniers morceaux de traduction. On diroit que ce sont des vers libres, & jamais il n'en fut de plus châtiés & de plus forts. Le premier chapitre est cependant en stances plus réglées; la liberté dont je parle n'est entière qu'au second, & c'est cependant où l'enthousiasme est le plus fort & la Poësie plus châtiée.

Se peut-il que ma voix, Seigneur, vous importune!
 Etes-vous insensible aux cris de l'infortune,
 Aux larmes d'un mortel qu'épuisent ses tourmens?
 Hélas! vit-on jamais des tyrans plus barbares,
 De plus durs magistrats, des riches plus avars,
 Et si peu de justice, & tant de jugemens!

Par d'indignes arrêts les loix sont violées.
 La candeur, l'innocence aux crimes immolées,
 Consultent sans succès un oracle vénal:
 L'équité toute en pleurs brise son thrône auguste;
 Le méchant dont la brigue a triomphé du Juste,
 Digne de l'échafaud s'assied au Tribunal.

Tel est le début d'Habacuc; la traduction est comme mot à mot. Il étoit Historien, il fut Prophète.

Voyez encore cette noble transition dans le verset cinquième.

Peuple vil, la trompette sonne,
 La guerre embrase l'Univers;
 Voi ces nations & frissonne
 Au bruit des chaînes & des fers.
 Tu me braves, rien ne t'arrête,
 Le châtiment que je t'apprête,
 Nuls fléaux ne l'ont égalé;
 Et dans ta malheureuse histoire
 L'avenir aura peine à croire
 Les maux qui t'auront accablé.

La traduction de cet amas d'images comprises dans le verset huit & neuf, ne coûte qu'une stance au Poète; mais qu'elle est belle!

Ses coursiers fondent sur la plaine,
 Plus légers que des Léopards;
 Couverts d'écume, leur haleine
 Souffle le feu de toutes parts:
 Le vol de l'Aigle est moins rapide,
 Dans la nuit sur un sable aride
 Les Lions sont moins furieux;
 Et je vois un peuple innombrable,
 Du Roi qui l'enchaîne & l'accable
 Suivre le char victorieux.

Je dois abréger & ne puis vous retracer ici la traduction de ce trait où l'on a cru trouver la Prophétie de l'abrutissement de Nabuchodonosor; mais daignez le relire,
Prophéties. G ij

ainſi que la ſtance qui le ſuit & qui commence par ces beaux vers.

Mais vous êtes le mien, Dieu puiffant que j'adore,
Vous le futes toujours; & le ſerez encore.....

Lifez enfuite les verſets treize & quatorze.
Mundi ſunt oculi tui ne videas malum, & respicere ad iniquitatem non poteris....

Vos yeux ſont purs, vos yeux ſont effrayés du
crime,
Et vous ſouffrez, Seigneur, que l'Idolâtre opprime
Des hommes moins cruels, moins injuſtes que lui!
Sous ſa marche écrasés, comme d'humbles reptiles,
Sommes-nous devenus des peuples inutiles,
Rebut de l'univers, ſans maître & ſans appui?

Ce ſont-là des traits uniques & inimitables de traduction. *Interficere gentes non parceret.*

Boit le ſang des mortels.....

Il eſt des ſortes de mérites que la diſſertation atténue, il ſuffit de les mettre ſous les yeux. Je n'ai peut-être que trop oublié cette maxime.

H A B A C U C, Chap. 2. Pièce 9.

Me voici enfin arrivé à ma pièce favorite, à celui de tous les différens morceaux qui compoſent ce Recueil, auquel je donne

la préférence. Je l'ai tant annoncé, que je suis obligé d'en déduire les raisons ; mais avant d'entrer dans ce détail, j'avertis que c'est le Poëte seul que je mets en parallèle avec lui-même : on sçait que je n'ai jamais prétendu juger l'original ; & si je me suis étendu quelquefois à cet égard au-delà de ma sphère, ce fut toujours relativement à mon premier objet.

Je dis donc que ce morceau réunit au plus haut degré de perfection, selon moi, tous les différents genres de mérite que j'ai remarqués dans tous les autres, tant ceux qui concernent la Poësie, que ceux qui sont du ressort de l'imitation & de la traduction.

On ne me disputera pas le sublime ; il est trop frappant, & il n'y a pas dans tout ce Poëme une syllabe qui n'en arrache l'aveu. Le sentiment seroit plus difficile à démontrer ici, si l'on s'attache à la définition que j'en ai donnée sans lui conserver toute son étenduë. J'ai dit que le sentiment est *ce qui touche l'ame* ; mais je me suis contenté de le montrer dans des endroits où il touche le cœur. Vous sçavez, Monsieur, l'origine de ces dissertations sorties de ma plume presque malgré moi. Si je les avois envisagées dans l'étenduë que la suite leur a donnée, le plan seul m'eût sans doute effrayé. Mais au cas que j'eusse eu l'audace de les entreprendre, j'aurois tâché de mettre

les objets dans tout leur jour. J'aurois dit, par exemple, qu'indépendamment de l'attribut le plus sensible du sentiment qui est de toucher & d'émouvoir le cœur, il a encore celui de saisir vivement les objets, d'en rapprocher d'un coup d'œil les différents rapports, de se les rendre propres enfin comme s'ils étoient nés dans l'ame de celui qui s'en empare, de façon que tout est ame, tout est vie dans le tableau qu'il présente à nos yeux, & qu'il crée en nous cette impression permanente, œuvre du génie & jamais de l'esprit. Dans ce sens le sentiment touche l'ame de bien des manières; il s'attendrit sur le sort de Jonathas, mais il nous épouvante sur les défords du gouvernement civil des Juifs dans les deux premières stances de la pièce précédente.

La première de ces deux sortes d'impressions du sentiment, ne peut trouver place dans la pièce que j'analyse, mais la seconde règne d'un bout à l'autre, tout y vit: tout y frappe de présence & de vérité. Quant à l'harmonie nos preuves sont faites; mais je remettrai la pièce presque entière sous vos yeux, & vous la trouverez plus parfaite encore que nulle autre part, les images & les figures aussi exactement suivies, & quant à l'expression inaccessible presque par-tout, le Poète a par des efforts incroyables, mis notre langue au niveau de l'esprit du Prophète.

Tels sont les titres auxquels j'ai donné la préférence, & si j'entre désormais dans un détail suivi, ne m'accusez pas d'estimer mon plomb au point d'en entourer une pierre précieuse. Songez au contraire que j'ai mon choix à justifier.

Dans ces jours de sang & de larmes
 Au milieu du trouble & du bruit ;
 Comme un soldat qui sous les armes,
 Veille en silence dans la nuit,
 Je prête une oreille attentive,
 J'attends que le Seigneur arrive
 Aux lieux où j'ose l'appeller ;
 J'attends qu'il frappe ou qu'il console,
 Qu'il fasse entendre sa parole,
 Et qu'il m'ordonne de parler.

L'image du sentinelle si heureusement conservée ne fait pas le seul mérite de ce début. *Ut videam quid dicatur mihi, & quid respondeam ad arguentem me.*

Qu'il fasse entendre sa parole,
 Et qu'il m'ordonne de parler.

Quelle force ! quelle précision dans les deux stances qui expriment si exactement le sens compris dans le verset cinquième où se trouve la comparaison de l'homme yvre.

Semblable au vil mortel qu'une liqueur perfide
 Met au rang de la brute, & prive de ses sens,
 Le superbe endormi par son orgueil stupide,
 Perd ses honneurs naissans.

Prophéties.

G iv

La triste ambition le rend impitoyable ,
 Et dans un corps infame il porte un cœur de fer ,
 Un cœur plus dévorant & plus insatiable
 Que la mort & l'enfer.

Et ipse quasi mors & non adimpletur.

Un cœur plus dévorant & plus insatiable
 Que la mort & l'enfer.

Le Poète continue du même ton que le
 Prophète.

De ses sujets tremblans Idole passagère
 Lui-même s'associe à la Divinité ;
 Mais il pâlit de honte & rugit de colère ,
 Par ses propres captifs dans sa cour insulté.
 Périſſe le tyran dont la coupable uſure
 Confond dans ſes tréſors les richelſſes d'autrui ;
 Tréſors paitris de ſang , amas de fange impure
 Que les foudres du Ciel conſument avec lui.

Le ſens coupé au quatrième vers, *Périſſe le tyran*, eſt un eſſor ſublime qui n'eſt point dans l'original, & *l'on lui dira*, dit le Prophète, le Traducteur tranche, & fulmine l'imprécation. Le *Multiplicat non ſua* de l'Ecriture ſont de ces expreſſions dont on ne peut trouver l'équivalent dans notre langue.

Confond dans ſes tréſors les richelſſes d'autrui

Eſt-il indigne de lui être ſubſtitué ?
 Revenons ſur l'enſemble de cette magniſi-

que stance. Le rythme & le son entraînent l'imagination, & il est impossible de la réciter sans une vive émotion. Cette excessive véhémence, qui semble être la perte d'haleine d'une verve prodigieuse, se soutient cependant sur le même ton pendant quatre stances encore.

Insensé, quel sera le fruit de tes rapines ?
 Les champs & les Cités ne sont plus que ruines,
 Et que vastes tombeaux
 Mais de tous ces forfaits terribles réprésailles,
 Ceux dont tu dévoras les biens & les entrailles
 Deviendront tes bourreaux.

Malheur à tout mortel qui sur son avarice
 Fonda de sa maison le fragile édifice,
 Et l'espoir suborneur :
 Des célèbres revers il grossira l'histoire ;
 Rentré dans le néant, ce qu'il fit pour sa gloire,
 Tourne à son déshonneur.

Esclave de ton luxe, au sein de tes portiques,
 Roi cruel, tu jouis des misères publiques ;
 Ils parlent contre toi ces riches bâtimens,
 Où la main des flatteurs a gravé ton éloge,
 Et ce sont les témoins que le Ciel interroge
 Au jour fatal des châtimens.

Malheur au souverain barbare
 Dont la magnificence avare
 Des larmes de son peuple arrose ses palais.
 Quelle main l'a mis sous le dais,
 Et dans ce rang superbe où son esprit s'égare ?

Prophéties.

G V

C'est le Dieu qui créa les hommes & les temps :
 Mais ces remparts maudits par ce Dieu qu'il
 outrage

Engloutiront leurs habitans ;
 Une guerre d'un jour , un feu de peu d'instans ,
 Des siècles & des Rois anéantit l'ouvrage.

Semblable à ces chantres privilégiés qui ne nous surprennent jamais plus par des changemens de voix qui marquent une liberté entière , que quand ils semblent être au dernier degré de l'étendue de leur organe ; le Poëte qui dans la dernière des stances que je viens de citer a commencé à planer dans les airs , quitte tout-à-coup le sublime du terrible pour passer à celui de la pompe & de la majesté.

Le Seigneur va combattre , & je vois ses drapeaux
 Franchir de l'Orient les portes enflammées.

Le Ciel lance tous ses carreaux ,
 La terre enfante des armées ,
 Et la mer vomit des vaisseaux.

Un mot seul dans le Prophète , *Replebitur terra* , donne l'idée au Poëte de ce fastueux étalage des forces de Dieu combattant. La rapidité du son aide à la beauté des images , & l'on a peine à ne pas chanter cette stance en la récitant.

La scène où nous sommes transportés , change ici de nouveau. Nous venons de confondre & de détruire l'orgueil , l'avarice

& l'oppression ; c'est la fraude que Dieu démêle & punit aujourd'hui. Le changement d'action n'a point échappé au sentiment éclairé du Poëte , la mesure de son récit varie ; c'est un rythme doux & rentrant , qui semble figurer à l'oreille la trame du fourbe qui l'enveloppe lui-même.

Malheur à toi dont l'adresse ,
 Par un nectar dangereux ,
 Causa la fatale yvresse
 D'un ami trop généreux :
 Dieu témoin de ta malice ,
 Te présente le calice
 Qui punit les faux sermens ;
 Tu bois l'eau de l'imposture ,
 Et tu rends ton ame impure
 Dans de noirs vomissemens.

Revenez sur l'original dans les versets quinze & seize , & vous serez surpris de la délicatesse avec laquelle le Traducteur a adouci ce que les figures auroient de rebutant pour nous , & de la force en même temps qu'il donne à l'ensemble de l'image & de l'anathême.

Je passe sur deux stances également belles pour vous mener tout-à-coup à la dernière.

Le Sculpteur a dit à la pierre ,
 Sois un Dieu , je vais t'implorer.
 Il a dit à ce tronc étendu sur la terre ,
 Lève-toi , je veux t'adorer.
Prophéties, G vj

D'un bois rongé des vers, ou d'un marbre insensible
 L'Idolâtre fait son appui :
 Mais le Seigneur habite un temple incorruptible ;
 Que l'Univers se taise & tremble devant lui.

M. le Chancelier Daguesseau, l'homme de notre nation qui a réuni le plus de goût à la plus vaste étendue de connoissances, ne put s'empêcher de tressaillir, & d'être frappé d'admiration jusques aux larmes en entendant réciter cette stance à l'Auteur. C'est un fait que je sçais d'original. J'affoiblirois un tel suffrage par un commentaire sur la beauté simple & sublime des quatre premiers vers. Qu'il me soit permis seulement de dire que si l'idée est au Prophète, le Poète s'en est emparé par la façon impérative & tranchante dont il l'a rendue. *Ve qui dicit ligno, Expergiscere*, dit le Prophète, *Malheur à celui qui dit au bois, Reveillez-vous.*

Le Sculpteur a dit à la pierre,
 Sois un Dieu, je vais t'implorer.
 Il a dit à ce tronc étendu sur la terre,
 Lève-toi, je veux t'adorer.

Telles sont en bref, Monsieur, les raisons qui m'ont déterminé à la préférence que je donne à ce morceau sur tous ceux qui composent ce Recueil : peu de gens sans doute ont fait un examen plus détaillé que moi de la totalité ; mais il ne faut

que lire pour sentir la sublime beauté de cette pièce, que je préfère sans balancer à tout ce qui s'est jamais fait en Poësie dans notre langue.

HABACUC, *Chap. 3. Pièce 10.*

Je desirois tout-à-l'heure pouvoir terminer ma carrière, du moins pour ce que nous devons considérer comme traduction, par l'examen du morceau précédent que j'admire chaque jour avec plus de complaisance; mais je suis en ce moment obligé d'avouer que j'en étois tellement ébloui, qu'il m'avoit empêché jusques à présent de sentir le mérite de la pièce qui termine le livre des Prophéties. La plûpart des Interprètes regardent ce dernier morceau d'Habacuc comme un chant poëtique: pour moi qui ne puis rien interpréter, je tranche la difficulté, supposé qu'il y en ait, & je soutiens que quelque élevé que soit Habacuc dans ses deux autres chapitres, il n'y a nulle parité entre son style précédent & celui-ci. Les figures, le désordre, cette espèce de rapport qui ne sort qu'aux yeux de l'imagination, & que les hommes froids admirent sur parole, ou perdent en voulant l'analyser; cette fougue de délire, cette somptueuse rapidité d'images qui semblable à l'effet de l'aiman sur le fer nous enlève, nous attache sans pouvoir dire à quels liens; tout enfin (ce qui caractérise
Prophéties.

la grande & rare Poësie) se trouve rassemblé dans ce dernier Cantique.

M. Le Franc si fidèle , si éclairé , si bien organisé enfin sur les moindres nuances de ce genre de pulsation , n'étoit pas homme à laisser échapper celle-ci ; aussi l'a-t-il sentie dans toute sa force , & la traduction entière est purement une Ode Pindarique , si l'on peut désigner de la sorte un genre qu'il seroit injuste de demander à Pindare , puisqu'il prend sa source dans une sphère de connoissances élevées que Pindare n'avoit ni ne pouvoit avoir.

Habacuc commence toujours avec ordre , & prépare dans son début les grandes machines qu'il va faire mouvoir.

Seigneur , de ta voix foudroyante
 J'entends les terribles éclats ;
 Tu m'apprends l'histoire effrayante-
 Des puissants efforts de ton bras.
 Ven e-toi du siècle où nous sommes ,
 Et recommence aux yeux des hommes
 Tant de prodiges triomphans.
 Mais , grand Dieu , que ton cœur de père ,
 Des vils objets de ta colère ,
 Distingue toujours tes enfans.

Peu d'endroits de la traduction sont aussi fidèles & aussi élégants que celui-ci.

Les stances que je passe sont aussi sublimes que celles que je cite , mais je ne puis tout transcrire. *Stetit , & mensus est terram.*

Il s'arrête, il contemple & mesure la terre.
 Le peuple qu'il disperse au bruit de son tonnerre,
 Comme l'eau des torrens, soudain s'est écoulé;
 Il brûle les rochers jusques dans leurs racines:
 Il s'élançe; sa course abaisse les collines,
 Et les monts éternels sous ses pas ont croulé.

Affurément quelque sublime que soit cette stance, le verset qu'elle traduit l'est encore davantage, mais je doute qu'on puisse en François atteindre au-delà. Continuons & suivons le Prophète dans un des plus hardis efforts de la Poësie Hébraïque, & c'est beaucoup dire. Il interroge le Seigneur sur l'effrayant prodige du desséchement de la Mer Rouge.

Des coupables Ismaélites
 J'ai vû tomber les pavillons;
 Des infames Madianites
 J'ai vû périr les bataillons.
 Contre ces fleuves que tu brises,
 Contre ces mers que tu divises
 Pourquoi signaler ton pouvoir?
 Dieu vengeur, que t'ont fait ces ondes?
 Dans leurs sources les plus profondes
 Pourquoi vas-tu les émouvoir.

L'effet sert de réponse. *Suscitans suscitabis
 arcum tuum, juramentum tribubus qua locutus es.*

Mais tu dissipes les allarmes
 De tes enfans épouvantés,
 Et tu ne prens en main les armes
 Que pour mieux remplir tes traités.
Prophéties.

Le reste de la stance est au moins d'une égale beauté; mais je me hâte de vous présenter la magnifique traduction du verset onzième, ou le tableau du champ de bataille où triompha la foi de Josué.

Du jour & de la nuit tu prolonges les heures ;
 Les deux flambeaux du Ciel du sein de leurs
 demeures
 Eclairent arrêtés les œuvres de mon Dieu :
 Ils reprennent leur marche au signal de ta foudre,
 Et les champs sont couverts de murs réduits en
 poudre.
 Par l'éclat de ta lance & tes flèches de feu.

Le Prophète voit & rappelle sans ordre les différents prodiges dont Dieu seconda la délivrance des Hébreux, mais toujours avec le même feu, toujours, si l'on peut s'exprimer de la sorte, entouré des éclats & des sifflemens du tonnerre qui s'éteint dans l'onde agitée; il franchit les transitions, enjambe les idées, exprime tout & ne dit presque rien. Le Poète le suit dans ses écarts, l'arrête sans s'éblouir; sans émousser les rayons ardents qui l'entourent, il les nuance de couleurs douces, de cette admirable netteté sur-tout, ornement inséparable de la Poésie; nous passons du spectacle des Rois vaincus en champ de bataille, à celui de Pharaon frappé dans son palais par l'Ange exterminateur en la personne

de son fils , sans presque sentir combien l'ordre des temps est interverti.

La mort seule échut en partage
Aux Rois contre nous alliés ;
Vaincus dans leur propre héritage
Tu les écrasas sous tes pieds :
Sur le palais d'un Roi perfide ,
L'Ange exterminateur rapide
De la mort imprima le sceau ;
Et dans la nuit ta main sévère
Confondant le fils & le père ,
Frappe le thrône & le berceau.

Le rideau semble tiré : l'organe du Très-haut reprend haleine , mais de quelle sorte & combien ce repos est noble , juste , & net !

Et tel fut l'adieu mémorable ,
Seigneur , que tu fis aux tyrans ,
Quand ton Ministre redoutable
Armoit nos Ayeux conquérans.

Le seul verset quinzième donne lieu à la strophe qui suit. Démêlons , s'il se peut , les endroits où l'Auteur paraphrase d'avec ceux où il traduit.

Des faux Dieux de l'Egypte & de leurs dignes
Prêtres ,
De l'infidèle Roi que fuyoient nos ancêtres ,
Tu voyois les efforts , tu sçavois les complots :
Mais sur l'aile des vents tu descendis des nues ,
Et ton peuple suivit les routes inconnues ,
Que ton char enflammé lui traçoit dans les flots.
Prophéties.

Je deviens trop long sur ce dernier extrait, & je tranche sur une suite de beautés du premier ordre après une dernière note que je ne puis me refuser. *Audivi & conturbatus est venter meus ; à voce contremuerunt labia mea.* „ J'ai entendu & mes entrailles ont „ été émues ; mes lèvres ont tremblé & sont „ demeurées sans voix.

Au récit de tant de prodiges,
Grand Dieu, j'ai tremblé mille fois.
Le seul aspect de tes vestiges
Sur mes lèvres éteint ma voix.

C'est ainsi, je crois, qu'on fait des vers, qu'on rend le langage figuré, qu'on exprime & qu'on rapproche une langue composée, mixte, réglée & délicate jusques à la contrainte, d'une langue, simple, mere, née & morte avant les règles.

Daignez, Monsieur, accorder à ces derniers efforts de mon talent de dissertateur la même indulgence que vous avez eue pour mon début en ce genre ; vous y trouverez sans doute tout autant de défauts d'ordre, de correction & de plan, mais aussi la même vérité, & le récit naïf des effets du sentiment & de la persuasion.





E X A M E N

DES POESIES SACREES

DE M. LE FRANC.

LETTRE IV.

SUR LES HYMNES.

VOUS avez lû, Monsieur, jusques au bout avec une attention soutenue, & vous croyez que d'autres seront rebutés de cette suite d'éloges continués; en ce cas je consentirois volontiers à n'avoir de Lecteurs que vous & vos semblables, quoique j'estime fort les suffrages de beaucoup d'autres qui ne vous valent pas. Mais puisque votre décision est d'ailleurs avantageuse au fond des choses, & à la manière dont elles sont rendues, permettez que je vous communique encore quelques-unes de mes réflexions.

Hymnes.

J'ai reconnu moi-même , & j'en répète l'aveu , qu'en général nous n'aimons pas à admirer , & moins encore sur parole que par notre propre sentiment ; mais cette vérité d'expérience une fois établie , j'ai cherché à en concilier les conséquences avec mes principes. Vous sçavez , Monsieur , que bien-éloigné de cette sombre Philosophie qui flétrit tout ce qu'elle touche , je n'ai jamais aimé ces recherches ingénieuses , quelquefois même frappantes , par lesquelles on trouve que si nous valons peu de chose au premier coup d'œil , nous valons moins encore à l'examen. Ami de l'homme au contraire tout autant qu'ami du vrai , c'est de bonne foi que je justifie tous ses défauts , & jusques à ses vices , hors ceux qui sont noirs & réfléchis. L'amour propre même , (cet attribut terrestre de l'ame auquel on a donné toutes les propriétés qu'Esopé supposoit à la langue ,) l'amour propre me paroît dans ses effets l'amour ou du moins l'estime d'autrui , & je ne veux reconnoître l'amour exclusif de soi-même que dans Narcisse. En un mot , loin de croire qu'en sondant les replis du cœur humain , (expression plus vive que juste , mais usée aujourd'hui par nos Moralistes ,) on y découvre la bassesse revêtue quelquefois de dehors imposants ; je crois au contraire que c'est-là qu'il faut s'asseoir pour juger l'humanité. C'est en effet là le tribunal où l'on se juge

soi-même ; on convient que chacun se juge sévèrement , & personne ne se méprise. Les écarts viennent des sens , de l'imagination & de l'esprit. L'habitude en fait des vices , mais le cœur quoiqu'affaîlé sous la mousse que rassemble le débordement des passions , le cœur engourdi par l'inaction où le réduit une vie toute tissue de petites misères , est gravé de l'empreinte de la Divinité qui le fit semblable à elle-même , & repoussé par des mouvemens intérieurs tout ce qui tient de la bassesse & de l'avilissement.

Ce paradoxe , si c'en est un , seroit la matière d'un traité de morale peut être assez neuve ; mais pour me renfermer dans ce qui est de mon sujet , tâchons de démêler dans l'homme le principe de ce goût apparent pour la censure , & de ce dégoût général pour les éloges.

Il est certain que le bien & le mal moral sont aussi distincts à nos yeux , que le bien & le mal physique : de même que l'homme le plus grossier ne se méprend point au choix , entre un bel homme , un beau cheval , un bel édifice &c..... & d'autres choses difformes de la même espèce ; il ne se trompe pas davantage dans le discernement des actions , des paroles , des sentimens , enfin de tout ce qui entre dans la composition de ce qu'on appelle le bien & le mal moral. Opposez cette petite érigée

Hymnes,

en maxime d'Etat, *Qui ne sçait dissimuler ne sçait regner*, à cet autre axiome vraiment royal, *Si la vérité étoit perdue sur la terre, elle devroit se retrouver dans la bouche des Rois*. Citez l'atroce extravagance de Neron qui ne désiroit qu'une tête à tout le peuple Romain, à côté du mot de Titus, *J'ai perdu cette journée*. Si quelqu'un hésite, je conviendrai que les idées du bien & du mal sont de convention. Mais il n'y aura pas deux avis; l'un des tableaux attache & iouche, l'autre fait horreur. La censure est cependant à côté de ce dernier, & l'éloge auprès de l'autre. Le principe de notre dégoût pour les éloges n'est donc pas dans le défaut de discernement, relativement à la nature & à la qualité des objets; il est moins dans la malice de notre cœur, selon moi.

Nous aimons, dit-on, à censurer par trois motifs ou vices cachés du cœur & de l'esprit. Le premier est une sorte de cruauté, qui dénote à tous instans l'animal féroce dans l'homme machine; le second, un désir secret de distinction: trouver un défaut dans un ouvrage quelconque, c'est découvrir ce que l'Auteur n'a point vû; applaudir, au contraire, c'est opiner après lui. Le troisième enfin est le fonds d'orgueil qui nous est naturel; ce désir inné de gagner des rangs, qui croit profiter à l'avilissement d'autrui. Voilà, je pense, ce qu'on

peut tirer de nos moralistes de plus flétrissant pour l'humanité ; & c'est , je crois , ce qu'on peut aisément combattre sans se faire illusion. J'avoue d'abord, que l'homme inculte & barbare est naturellement féroce ; mais il est généreux aussi , & si c'étoit ici le lieu de disserter sur cet article , je le démontrerois par des exemples de barbares & de sauvages même. En vain dit-on que le peuple court en foule voir une exécution & des tours de force périlleux , pour satisfaire ce penchant à la cruauté. Il est plus pressé encore à voir une entrée d'ambassadeur , un feu de joie &c.... L'homme est enfant , & c'est tout. Quant au desir de se distinguer par la critique , je le crois tout aussi faussement allegué. Se distinguer est sortir de l'ordre commun , & tout le monde censure. Les gens à prétention au contraire en tout genre , se piquent de remarquer des beautés & de s'y connoître ; de-là tant d'expressions & de définitions ou pédantesques , ou vuides de sens , qui ont fait dégénerer en jargon le langage des beaux arts : dans les goûts même les plus mécaniques , la cuisine , le vin , le tabac &c. on loue avec affectation & recherche , plus encore qu'on ne blâme par préjugé , ce qui est beaucoup dire. A l'égard du plaisir que trouve notre orgueil à l'abaissement d'autrui , je ne sçaurois pousser le paradoxe au point de nier l'existence de

Hymnes.

l'envie, & conséquemment de la basse & maligne joie que cause à certaines ames ce qui la satisfait. Mais est-ce bien cela qui nous rend si prompts à censurer ? Je pense au contraire que l'envie, semblable à l'hydre à plusieurs têtes, ne réunit presque jamais ses efforts sur le même objet. Le Courtisan envie la faveur, le Général les actions d'éclat, le Négociant les succès du commerce, le Financier les entreprises, l'Artisan les pratiques ; mais pas un d'eux ne s'avise de déprimer la réputation d'un Orateur, ou d'un Poëte. Le public, en un mot, composé de toutes ces têtes réunies est toujours étranger à la sphère où s'éleve le phénomène qui semble exiger des distinctions, il juge sans intérêt, & en conséquence il juge sainement. Arrêtons nous sur l'idée que je présente ici. Voyons ensuite si l'imprudence habituelle de nos discours n'élève pas chaque jour autant de réputations éphémères, qu'elle en déprime.

De ces inductions, trop resserrées pour des réflexions morales & trop étendues pour une dissertation littéraire, je conclus que ce n'est ni dans l'esprit de l'homme, ni dans son cœur qu'est le principe de son dégoût pour les éloges d'autrui. Il seroit au contraire aisé de démontrer, que quoique nous pratiquions peu le bien, nous l'aimons tous cependant en spéculation. Que les cendres des héros se raniment pour nous
jusques

usques dans la plus défectueuse peinture de leurs moindres actions. Le grand Turenne expira comme un autre homme, & la narration de sa mort est devenue proverbe, à force d'être répétée : n'en accusons donc que nous-mêmes, (je dis nous, en m'associant aux faiseurs d'éloges,) si notre admiration n'est pas contagieuse. L'homme aime sur-tout à être ému, il voudroit que tout fût sentiment & vie autour de lui. Cet attrait, mécanique en lui autant que sensible, donne à ses yeux plus de prix à la couleur la plus simple, ménagée & nuancée avec art, qu'à l'éclat de l'or & des diamans, & lui fait élever un trophée plus durable à la piété d'une femme obscure qui allaite son pere dans la prison, qu'aux triomphes de Cyrus & d'Alexandre. Or il faut l'avouer, rien ne parle moins au cœur que la plupart des éloges ; les uns imbus de la bassesse de leur principe, font rougir pour l'Idole & pour le Sacrificateur ; les autres glacés & sans intérêt, ne font qu'une impression foible & passagère. D'autres, enfin, légers & transparents laissent voir à jour l'amour propre du Panégyriste. Ce n'est point ainsi qu'on intéresse l'humanité. *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi,* dit Horacé ; & c'est sur la parole que j'ose espérer d'éviter tous ces genres d'inconvéniens. Touché le premier, ému plus que tout autre des beautés que j'analyse, j'espère

Hymnes.

H

en faire passer le sentiment dans l'ame de mes Lecteurs, du moins à proportion de mes forces.

La critique, me dira-t-on, la saine critique qui n'a rien de commun avec la censure maligne, qui porte également le flambeau de la revision sur les beautés & sur les défauts, qui anime les préceptes, qui forme les Lecteurs, & conséquemment les Ecrivains, la vraie critique est tout autrement propre à nous concilier l'attention qu'un panégyrique suivi. Un Auteur qui remarque également le bien & le mal, fixe l'attention par la variété de ses recherches; on le prend pour guide d'autant plus volontiers, qu'il paroît moins aveugle & moins partial. La justice ne fut jamais sans balances, & il n'en faut point pour tout mettre d'un côté.

J'écarte d'abord une partie de cette objection en déclarant que je ne m'arrogerai jamais le droit de juger, pas même mes pairs, à plus forte raison les hommes de génie. Quant à ce qui est de la critique, je conviens que, dans le genre proposé, elle est préférable à un commentaire scrupuleux & fanatique; mais je ne sçais si à l'examen le mien paroîtra tel. Sans vouloir cependant mettre en fait ici ce qui est encore en question, daignez me dire votre avis sur une opinion fixe que j'ai relativement à la critique.

Je pense qu'il ne sçauroit y en avoir d'utile, & même de supportable pour d'honnêtes gens, que celle qui, revêtue de toutes les qualités que nous venons de lui supposer, a de plus l'avantage de s'exercer sur les ouvrages du premier ordre & généralement honorés de l'approbation publique. La critique d'un mauvais ouvrage ne peut être tournée que dans le sens d'un éloge ironique, & ces sortes d'inversions qui ont eu quelque succès en s'exerçant sur des objets moraux ou physiques tels que la folie, la fièvre quarte &c. sont ou sans sel, ou trop amères pour n'être pas prosrites dans la société, si-tôt qu'elles attaquent un être pensant, un membre de cette société. Un ouvrage médiocre ne vaut pas la critique; sentons-nous qu'une chose est défectueuse, il est inutile qu'on nous apprenne en quoi: sentons-nous que nous n'y sentons rien, l'explication du comment seroit encore superflue: c'est quand le sentiment pourroit s'égarer, quand ébloui par des beautés déplacées, ou séduit par des défauts brillants, il prend le verre pour du crystal de roche, ou ne discerne pas la paille dans le diamant; c'est alors, dis-je, qu'il est important que la critique, toujours éclairée & jamais prévenue, nous arrête & nous apprenne que l'ordre & la sagesse font ensemble la première & la principale des règles de l'art; que, sans harmonie, les

sons les plus brillants ne sont que du bruit ; que plus un ouvrage a de beautés , plus il est déparé par les défauts de détail , & que ces défauts ne sont souvent que des traits de génie hors de place. Il n'est guères d'ouvrage si parfait qu'il ne s'y rencontre des traces de quelques-uns de ces défauts. C'est alors que la critique est utile & respectable , & c'est dans cela seul que la loi naturelle nous la permet.

La critique donc n'est utile , n'est honnête , n'est permise , qu'autant qu'elle s'exerce sur nos meilleurs ouvrages. Je suis persuadé qu'un Aristarque habile & sage ne sçauroit prendre un plus beau cannevas en ce sens-là , que le Recueil que j'analyse. Je crois le sujet très-heureux, mais j'aime mieux qu'il le traite que moi ; chacun a son talent , & ce n'est point du tout le mien. Le mérite d'un Auteur que j'estime , me gagne de prévention ; celui d'un Auteur que j'admire , m'arrache un culte volontaire & raisonné. Vit-on jamais des défauts dans son idole ? Un homme de lettres a très-judicieusement remarqué , m'a-t-on dit , plusieurs fautes dans Racine contre la langue Françoisse ; je l'en félicite , en vérité , comme un homme bien maître du sentiment , soit par réflexion , soit par tempérament ; mais je ne sçais si j'envierois cette sagacité : je sçais du moins que si jamais j'ouvrais les beaux ouvrages de nos maîtres pour les censurer, j'ai

tout-à-coup de respect & de terreur, je m'écrierois comme le Cimbre à Minturnes, *non je ne scaurois tuer le grand Marius.*

Tout est-il dit, Monsieur, & l'apologie de ma verve de louangeur est-elle complète? Permettez donc que je suive à cet égard mon instinct & termine ma carrière comme je l'ai commencée.

C'est le livre des Hymnes que je vais analyser, morceau digne, par l'élévation des idées, & l'enthousiasme de l'expression, de figurer à côté de ceux qui l'ont précédé. Je ne sçais même si le plus grand nombre des Lecteurs n'a pas donné la préférence à ce livre, sans mettre en ligne de compte le mérite de l'invention; en effet tout ce qui constitue la Poësie la plus sublime, la plus touchante & la plus harmonieuse, toutes les parties, dis-je, qui concourent à ces trois mérites réunis, se trouvent également rassemblées dans le livre des Hymnes & aussi supérieurement que dans les précédents. C'est ce que nous examinerons dans un détail moins circonstancié que ci-devant, du moins si l'impulsion du moment ne me jette pas hors de mon plan. Mais ne dirons-nous rien de l'invention?

L'invention, fille de l'imagination & de la faculté de combiner, est en un sens, selon moi, une des différences les plus marquées de l'homme & de la brute. Il est en ce genre une sorte de talent mécanique

d'invention qui n'est refusé à personne, pas même à l'homme le plus borné. La plupart des idées premières nous sont transmises par les sens. Celui de l'ouïe aidée du truchement des expressions, nous épargne bien des peines à cet égard, mais il nous en reste beaucoup encore. L'agitation & la recherche peintes sur la physionomie des enfans du premier âge nous représente l'invention dans les douleurs de l'enfement. Le temps & l'application forcée rendent bientôt par l'habitude les objets plus familiers. Le coup d'œil, cette partie si nécessaire & si rare dans un Général, dont les effets sont quelquefois si sublimes & si décisifs, le coup d'œil n'est autre chose que le talent de l'invention en grand. *Quand l'œil voit ce qu'il n'a point vû, le cœur pense ce qu'il n'a point pensé*, disoit un vieux proverbe.

Cette manière d'envisager l'invention, dont j'accorde le talent à tout ce qui n'est pas né imbécille, vous prépare sans doute, Monsieur, à me la voir subdiviser en bien des classes : mais pour me rendre plus intelligible & moins arbitraire dans mes analyses, je n'établirai que deux ordres d'invention ; l'un de nécessité, l'autre de talent. *Nécessité est mere d'industrie*, on l'a dit en tous les temps. La faculté de l'invention naît avec nous, & sans rappeler ici les premiers usages que nous en faisons &

dont je parlois tout-à-l'heure , ou sçait que le péril , un naufrage , la prison , &c.... rendent tout homme industrieux , je dis plus , inventif. Mais l'homme vulgaire ou frivole qu'un attrait particulier ne porte pas vers le travail , ou que ses passions & l'exemple détournent de la recherche & de l'emploi de son talent , use des biens & des commodités qui se rencontrent sous sa main , & laisse enfouis les dons de la Providence pour se procurer d'autres avantages moins naturels & moins analogues à son caractère distinctif. Le plus grand nombre déplacé par les arrangemens de la société qui consulte si rarement la nature , demeure à jamais dans la foule des hommes médiocres , bornés sans ressource à l'invention de nécessité. Il est enfin des hommes privilégiés dont l'esprit toujours agissant se trouve resserré dans la sphère connue , & qu'une sorte d'instinct favorable porte aux découvertes avec un goût vainqueur de la paresse , de l'inaction qui en rend tant d'autres inutiles. Ce genre d'hommes pourroit encore se subdiviser en différentes classes. On conçoit difficilement que l'instinct pour les arts mécaniques puisse être mis à côté du talent pour les beaux arts , ce dernier à côté de celui qui nous ouvre la carrière de ce qu'on appelle les hautes sciences , & le talent des sciences sur la même ligne que ce génie créateur à qui la société doit

l'invention & la distribution des ressorts qui l'organisent, le commerce, la politique & sur-tout les loix.

Ne confondons point le génie & l'invention. Le génie est plus ou moins estimable & rare en proportion de l'importance des objets qui lui sont propres, mais il est plus ou moins supérieur en proportion de ce qu'il est créateur dans son ordre. Le génie universel, proprement dit, seroit l'homme qui parcourant tous les arts & toutes les sciences dans l'ordre où je viens de les placer, sentiroit par-tout qu'il est dans son territoire, & s'y trouveroit en un instant citoyen, législateur & conquérant. Les grands hommes, à prendre cette épithète, non dans le sens qu'elle devoit avoir qui ne porte que sur la magnanimité, mais dans celui que l'usage lui attribue, sont tous doués d'une étincelle de ce génie universel; mais aucun mortel n'en eut, je crois, la plénitude, s'il est permis de parler ainsi. Vous qui vous croyez grands, chacun dans votre genre, & qui conséquemment courez risque de vous rapetisser, Généraux, Ministres, Sçavans, Auteurs, tel est le type du grand, l'avez-vous? Le génie particulier suffit à l'invention. Le génie peut-être subdivisé, plus même qu'on ne croit. Corneille a fait de médiocres Comédies, Moliere eût fait des Tragédies au moins médiocres, non que je veuille dire que ces deux illustres n'eussent

qu'une sorte de génie. L'exemple ne porte que sur la différence relative qui se trouve entre diverses parties du même art. Il est peu d'Auteurs célèbres qui n'aient fait du médiocre, quelquefois même du mauvais. Voulons-nous sentir le mérite de l'invention; prenons les ouvrages de ces différents genres, & voyons ce qui manque aux derniers, l'invention.

Je disserte sur l'invention, faute de la pouvoir définir; mais je me rendrai sensible, ou je m'y trompe moi-même. Rien n'est neuf ici-bas, dit-on, tout a été dit & pensé, je le crois. Il en est de même de tout ce qu'on voit dans la nature; cinq ou six parties principales forment l'assemblage de nos traits, & cependant deux hommes ne se sont jamais ressemblés parfaitement. En conséquence le plagiaire absolu est un monstre dans la nature, comme le seroient, ou plus ou moins, de physionomie, les Meneckmes, s'ils existoient; on invente plus ou moins en détail, mais on n'invente ou l'on ne crée qu'un faux germe. On a toujours dit que l'étude & l'art étoient indispensables pour instruire, pour former & régler le génie; mais en suivant ma comparaison que serions-nous sans l'éducation & l'exemple? Un homme présomptueux qui par singularité voudroit se faire un ordre de mœurs, de conduite extérieure, d'habillement &c. relatif uniquement à son

tempérament ifolé & à fes propres idées ; feroit choquant dans la fociété ; mais celui qui renonçant entièrement à fon originalité fe fait tout cela fur le moule d'autrui , fans conferver rien du tout du fien , eft auffi très-ridicule , & , beaucoup plus , nul.

L'invention eft donc un mérite inhérent à la nature de tout ouvrage reconnu bon. On a prétendu qu'un Poëme célèbre dans notre langue manquoit d'invention. Si l'on eût dit qu'un ouvrage de ce genre demande l'invention en grand , & qu'elle ne s'y trouve qu'en détail , fi l'on eût prouvé cela , c'étoit démontrer un vice principal ; mais dire qu'il n'y a point d'invention , & le lire , c'eft avancer une abfurdité & la démontrer telle.

Tout bon ouvrage a fon invention ; or une traduction eft affurément un ouvrage. Il eft inutile de s'étendre ici fur la néceffité d'attirer à foi dans une traduction l'ame & les penfées de fon original dénuées de fes expreffions , fur la difficulté de les color fur les nôtres de façon que le joint fe perde , & que le génie du premier Auteur reflufcite , pour ainfi dire , dans le fein du Traducteur. C'eft l'alchimie & le grand œuvre de la littérature. L'art moderne de marouffler n'eft pas plus admirable en fon genre , que celui de bien traduire ; quiconque en doutera , n'a qu'à traduire la Préface de Salufte. Je l'ai effayé , je fuai fur le

papier, moi dont l'impitoyable facilité en a tant grifonné sans peine, & je finis par brûler la troisième ébauche plus informe que la première. Nous avons une infinité de traductions de celles qui ont fait dire aux Italiens, si habiles d'ailleurs en ce genre, *traddutore traditore*. Mais à peine en avons nous quatre ou cinq dont je voulusse être l'Auteur.

Si la traduction simple, exacte, & pour ainsi dire, littérale, demande, comme je le crois avec tous les bons juges en ce genre, un talent presque égal dans le Traducteur, à celui de l'Auteur du texte, combien à plus forte raison ne devons-nous pas apprécier celui d'une traduction libre, poétique, sublime & sage, où l'Auteur résume, supprime, ajoute, remplace & s'approprie enfin toutes les beautés de l'original, de façon à ne laisser à son ouvrage aucun air de copie; une traduction en un mot telle que celle que je viens d'analyser? J'avoue que je l'estime tellement, que je n'ai point été étonné de trouver le Traducteur capable de voler de ses propres aîles & de prendre de lui-même l'essor de niveau. Je ne sçais cependant s'il n'a pas ici une sorte d'obligation à ses guides précédents. Quelque génie que je doive reconnoître dans ce grand Poète, & quoiqu'il ne nous ait presque en aucun genre donné

son coup d'essai , que dans celui-là sur-tout tous les morceaux que nous avons de lui soient d'une beauté supérieure , je doute cependant que le haut sublime seul digne de chanter les grandeurs de Dieu , & de célébrer les mystères de la Religion , se fût rencontré sous sa main avec tant de pompe & d'élévation , si les semences de son prodigieux talent n'avoient été secondées par la lecture & l'étude des Livres saints , & par la familiarité contractée , pour ainsi dire , avec les hommes inspirés. Que ne peuvent les leçons assidues de tels maîtres sur un génie heureux , également vaste , profond , facile & réfléchi ? Mais quels que soient les succès qu'on en peut attendre , l'exécution à cet égard passe encore notre espoir.

Si je voulois analyser ce dernier Livre comme les précédents pièce par pièce , stance par stance , mon plan en recevrait trop d'étendue. Tout appartient ici à l'Auteur. La contexture & l'ensemble général de chacun de ces morceaux , les différents rapports dont il a orné des sujets nécessairement rebattus , tout le sublime qu'il y fait entrer , le sentiment dont il les vivifie , l'ame des figures , le langage des mystères , l'harmonie enfin délicieuse & variée qui regne d'un bout à l'autre , tout est de lui ; tout aussi donneroit matière à de nouvelles

remarques qui me meneroient trop loin. Obligé donc d'élaguer mon sujet, je me contenterai de reprendre chacune des qualités que je viens de déduire, & de vous en citer quelques exemples des plus frappants, sans entrer dans un détail aussi suivi que l'étoient mes analyses précédentes.

A l'égard de la contexture de chacun de ces Poëmes & de leur arrangement particulier, il suffit de le désigner. L'ordre & la variété, enfans de la sagesse & du goût, qui seuls ont le droit de perfectionner les productions du génie, s'y font sentir également par-tout. Quant au second mérite, je veux dire l'art d'animer des sujets usés par des ressorts de pure invention, mais qui trouvés une fois semblent nécessaires à la marche essentielle du Poëme, je me contenterai d'en rapporter ici quelques traits. Voyez dans l'Hymne sur la Fête de l'Épiphanie ces tendres & intéressantes stances.

Hélas ! qui m'a donné ces enfans précieux ,
 Moi qui sur des bords odieux
 Epouse captive , stérile ,
 Fatiguai si long-temps les Cieux
 Du cri de ma plainte inutile ;
 Hélas ! qui m'a donné ces enfans précieux !

O chers enfans , fruit de mes larmes ,
 Après tant de cruels ennuis ,
 Vous venez calmer les allarmes
 Qui troubloient mes jours & mes nuits.
Hymnes.

Mais sur quelle rive étrangère
 Vous-même étiez-vous arrêtés ;
 Et loin du sein de votre mère ,
 Par qui fûtes-vous allaités ?

Fille , épouse de Dieu , Jerusalem nouvelle ,
 Reconnoissez l'amour dont il brûle pour vous.
 Ces peuples & ces Rois , leurs tributs & leur
 zèle ,
 Sont les dignes présens de votre auguste Epoux.

Combien cette figure d'interlocution donne de chaleur & d'ame à l'exposition du sujet , & combien la gradation de la surprise à la tendresse , de la tendresse à la confiance , est heureusement adaptée aux loix de la nature & aux règles de l'art !
 Quels traits de vie dans le tableau de la Purification !

Sion , quel jour brillant ! quel spectacle pour toi !
 De ses propres Autels le Verbe est tributaire ,
 La Mere du Sauveur apporte au Sanctuaire
 Les dons commandés par la Loi.
 Elle annonce aux humains leur Conquérant paisible :
 Des saintes Légions le cortége invisible
 Accompagne une Vierge , & le céleste Enfant ;
 Et l'auguste Vicillard , à nos maux si sensible ,
 Reçoit entre ses bras le Fils du Dieu vivant.

Que les personnages muets y sont bien dans l'attitude la plus frappante !

Mais quel nombreux concours ! que de mortels
qui chantent

Le Dieu qu'ils attendoient , & qu'ils brûlent de
voir !

Femmes , enfans , vieillards , tous en secret res-
sentent

De la Divinité l'invincible pouvoir.

Un transport inconnu les trouble & les enflamme ;

Sur leur front , dans leurs yeux , j'apperçois de
leur ame

Tous les mouvemens exprimés.

La Mere du Sauveur se tait en leur présence

Dans ce respectable silence

Que de sentimens renfermés !

Dans l'Hymne de la Pentecôte.

Les Hébreux , vos malheureux frères ,

Vous demandent vos premiers soins ;

Mais des nations étrangères

Soulagez aussi les besoins.

Au-delà des tombeaux de l'onde

Portez la semence féconde

De la grace & de la ferveur :

Toutes les régions du monde

Sont l'héritage du Sauveur.

Dans celle de l'Assomption.

Le Dieu que ses flancs ont porté ,

La reçoit , l'embrasse & lui donne

Le sceptre de l'éternité.

Sur son front il met la couronne ;

Et des plus purs rayons de la Divinité ;

Sa main l'éclaire & l'environne.

Hymnes.

Dans celle des Morts.

Que l'homme est malheureux ! que sa vie est
cruelle !

Il naît comme la fleur , il est foulé comme elle ;
Ses maux sont mille fois plus nombreux que ses
jours :

Il disparoit , semblable à la vapeur légère ,
Ou tel que l'ombre passagère ,
Qui fuit au même instant qu'elle marque son
cours.

Quels flancs proscrits m'ont donné l'être !
Quelle fatale main prit soin de me nourrir !
Dieu qui m'as condamné , pourquoi m'as-tu fait
naître ,

Si je dois à jamais souffrir ?

Soit que du Ciel la plus brillante étoile
Du jour naissant ramene la splendeur ,
Soit que la nuit vous couvre de son voile ;
Ne cessez point d'espérer au Seigneur.

Toujours sensible à votre hommage ,
Il est de son plus bel ouvrage
Le Consolateur , le soutien.
Que pour lui seul tout mortel vive ;
Et ne craignez pas qu'il proscrive
Un sang racheté par le sien.

L'Hymne neuvième est presque toute
entière dans le genre dont je vous trace
ici quelques exemples. L'on a toujours re-
marqué que ceux , qui , dans les ténèbres

Hymnes.

même du Paganisme , ont voulu décrire les biens & les maux de l'autre vie , ont rendu avec force & vérité les idées de leur Tartare, & très-imparfaitement celles des champs Elisées. En effet nous connoissons , nous sentons ce qui peut faire notre malheur ; mais les idées du bonheur sont chez nous vagues , arbitraires , & toutes en espérance. Les Philosophes & les Poètes Payens avoient cependant à cet égard une liberté que nous n'avons pas. Ils pouvoient feindre & imaginer. Nous avons des vérités révélées, il nous est défendu d'aller au-delà. Livrés d'ailleurs en matière de religion à l'aveuglement de l'esprit & à l'empire des sens , les Payens pouvoient du moins sur cet article , qui ne tient que trop de place dans la liste de nos desirs , donner carrière à leur imagination ; mais ces idées grossières eussent choqué même les lumières chancelantes de l'ancienne Philosophie. Toute la félicité des champs Elisées se réduisoit donc à converser dans de riants bocchages , & à s'amuser aux exercices dont on avoit fait ses plaisirs sur la terre.

*Largior hîc campos æther , & lumine vestit
Purpureo , solemque suum , sua sidera nôrunt.
Pars in gramineis exercent membra palastris :
Contendant ludo , & fulvâ luçantur arenâ :
Pars pedibus claudunt choreas , & carmina dicunt.
Nec non Threïcius longâ cum veste Sacerdos*

*Obloquitur numeris septem discrimina vocum :
Jamque eadem digitis, jam pectine pulsat eburno.*

La Religion révélée, toute d'esprit, nous a appris à ne considérer en nous-mêmes que la partie non périssable ; les mœurs, le culte, les biens futurs, tout enfin ce qu'elle prescrit & promet, n'a d'objet que la pureté de notre ame, sa régénération par le moyen de l'expiation, & des biens dignes d'elle & de la noblesse de son origine. Cette façon spirituelle d'envisager le bonheur est plus satisfaisante, & présente à nos desirs inquiets un point de repos plus réel que toutes les descriptions les plus riantes tracées d'après les idées reçues par les sens. Mais si d'une part nous sentons que le bonheur n'est point dans la matière, il est plus aisé d'imaginer comment il est dans l'esprit, que de le définir : chanter les louanges de Dieu, jouir de sa gloire & de la compagnie de ses Saints dans une paix éternelle, voilà ce que nous promet l'Écriture, & quand il nous seroit permis d'ajouter à la révélation, l'imagination la plus vive y seroit bien embarrassée. M. Le Franc est trop judicieux pour l'avoir tenté ; mais la façon dont il rend les traits de ce tableau, y donnent une vie qu'on trouve, je crois, rarement dans d'autres Auteurs. Entendons-le sur les chœurs célestes.

O divine & tendre harmonie,
 Que vous nous inspirez de respect & d'amour !
 Anges, esprits de feu, dont la troupe est unie
 Aux nouveaux habitans du céleste séjour,
 Vous seuls pouvez chanter la grandeur infinie
 Du Dieu dont vous formez la cour.
 O divine & tendre harmonie,
 Que vous nous inspirez de respect & d'amour !

S'il parle de l'amour & de la prière des
 Saints.

Qu'ils sont doux les transports dont il remplit
 leur ame !
 Qu'ils sont purs les plaisirs qui pénètrent leurs sens !
 La sainte ardeur qui les enflamme,
 Les nourrit de feux renaissans.
 Fortunés protecteurs des humains gémissans,
 Au Dieu que notre voix réclame,
 Offrez nos pleurs & notre encens.

C'est-là l'invention en grand, selon moi,
 sorte de mérite d'autant plus estimable que
 les efforts en sont moins sensibles aux yeux
 du Lecteur, quand ils ont été maniés par un
 jugement sage & un goût sûr.

Quant au sublime, c'est le patrimoine
 de l'Auteur, & les traits en sont semés
 avec autant de profusion au moins dans
 cette partie que dans les précédentes. Mar-
 quons les endroits qui se présenteront.

Hymnes.

L'Incarnation.

Déjà le signal salutaire
 Du haut des airs est apperçu.
 L'Ange remplit son ministère :
 O grace ! ô prodige ! ô mystère !
 Dieu parle , l'Esprit vole , & le Verbe est conçu.

La Nativité.

Oui , Bergers , le Maître suprême
 A daigné prendre un corps mortel.
 C'est lui dont les astres du Ciel
 Sont le superbe Diadème
 Sous les traits d'un enfant vous voyez l'Eternel.

L'adoration des Rois.

Berceau par les Rois respecté ,
 Témoin de leur obéissance ,
 Tu vis la suprême puissance
 Adorer la Divinité
 Dans les foiblesses de l'enfance ,
 Et les maux de l'humanité.

La Présentation.

Sion , quel jour brillant ! quel spectacle pour toi !
Et le reste , car j'ai déjà cité ce morceau.

Quel groupe ! quels coups de pinceau
 nobles & fiers dans l'Hymne de la Résur-
 rection.

Peuples qu'il a sauvés, son triomphe est le vôtre;
 Célébrons sa gloire & la nôtre;
 De nos premiers ayeux le crime est effacé.
 Les chœurs célestes applaudissent,
 Les démons enchainés rugissent,
 Dieu reprend son empire, & leur règne est passé.

Dans l'Hymne de la Pentecôte.

O triomphe éclatant ! ô céleste parole !
 Tu nous ouvres les yeux, tu brises nos liens,
 L'Idolâtre renverse & brûle son idole;
 Le Soleil dans son cours ne voit que des Chrétiens.

Pour l'Assomption.

Accourez, enfans de lumière,
 Vous esprits, qui brûlez d'un amour immortel,
 Votre Reine ici-bas termine sa carrière;
 Elle monte aux portes du Ciel;
 Volez, ouvrez-lui la barrière
 Des lieux où regne l'Eternel.

Dans la huitième.

Ah ! suspens tes coups redoutables ;
 Contre des humains misérables
 Quelle haine peut t'inspirer !
 Voudrois-tu foudroyer l'argile
 Dont tu formas l'être fragile
 Que ton soufle fit respirer ?

L'Hymne du Jugement enfin est sublime
 d'un bout à l'autre & digne de son début.

Hymnes.

Terre, Cieux, rentrez dans la nuit,
 Les décrets divins s'accomplissent ;
 Le Seigneur vient, le temps s'enfuit,
 L'éternité commence & les siècles finissent.

Les détails en sont tous de la force de ceux-ci.

Au monde entier Dieu fait la guerre :
 Sur la foudre & les vents son char parcourt les airs.
 Après un déluge d'éclairs,
 Il ensevelit son tonnerre
 Dans les débris de l'univers,
 Et dans les cendres de la terre.

J'ai assez parlé du sentiment dans mes précédentes lettres, & j'en ai assez fait remarquer le don caractéristique dans les morceaux de traduction, pour qu'on s'attende à le trouver agissant & répandu dans des pièces purement de louanges, d'actions de grâces, & d'invocation. Aussi ce Livre est-il des quatre parties celui où il y en a le plus, du moins dans le genre touchant. J'étendrois trop les citations, si je voulois noter à cet égard tous les endroits remarquables. J'en choisirai peu de traits.

Viens, descends Esprit Créateur,
 Esprit saint, source de lumière ;
 Descends, divin Consolateur,
 Des Cieux viens ouvrir la barrière.

L'Univers dont tu fais l'espoir,
 Cet Univers qui va renaître,
 Arrosé du sang de son Maître
 Est digne de te recevoir.

Hélas ! nous le pleurons sans cesse
 Ce Maître rempli de bonté ;
 Du Seigneur aux Cieux remonté
 Acquitte aujourd'hui la promesse.
 Fais luire aux yeux des Nations
 Ce trésor de loix, de mystères,
 Et ce jour brillant dont nos pères
 N'ont vû que de foibles rayons.

.

Répans sur nous tes faveurs ;
 Eclaire, attendris nos cœurs,
 Rens l'homme à tes loix docile.
 Flambeau de nos tristes jours,
 Notre ame foible & fragile
 Ne peut rien sans ton secours.

Voyez cette belle prière dans l'Hymne
 de l'Assomption.

Par nos hommages attendrie,
 Fléchis pour nous un Dieu, l'objet de ton amour,
 Souviens-toi dans l'éclat de la céleste cour,
 Du sang qui t'a donné la vie,
 Et des lieux où tu vis le jour.
 Les Cieux deviennent ton séjour,
 Mais la terre fut ta patrie.
 Fléchis pour nous un Dieu, l'objet de ton amour,

Hymnes,

Dans l'Hymne des Morts.

Pourquoi cet appareil de guerre & de vengeance ?
 Nous ne vous fayons pas, vous nous chargez de fers
 L'Aquilon furieux craint-il la résistance
 De la feuille qui tombe au retour des hivers ?

Hélas ! ouvrez l'oreille à mes soupirs funèbres.
 Ah ! laissez-moi jouir de la douce clarté :
 Assés-tôt l'instant redouté
 Me plongera dans les ténèbres
 De la profonde éternité.

Finissons par cette autre prière touchante,
 pathétique & forte en même temps.

Désarme , arrête la furie
 Des démons révoltés , & de l'enfer jaloux.
 Nous sommes tes enfans , tu fis le Ciel pour tous,
 Et pour tous tu perdis la vie.
 Le Temple de ta gloire est la seule patrie
 Qui soit digne de nous.

J'avoue à ma honte que j'ai peu lû
 d'Oraisons , mais je ne sçais si le talent d'en
 faire de la sorte ne s'appelleroit pas dans le
 langage de la piété un don de la grace.
 Aussi serois-je tenté de penser , n'en déplaise
 à S. Jérôme & à quelques autres qu'on nous
 peint austères , que les ames sensibles sont
 à cet égard privilégiées. Mais c'est pousser
 un peu loin les usurpations de mon tribu-
 nal. Revenons.

Ce que j'ai dit de l'aptitude de l'Auteur à conserver, dans ces morceaux de son invention, le style figuré de l'Écriture & le langage propre aux mystères de la Religion n'a pas besoin d'être appuyé de citations. Mais avant d'indiquer les morceaux les plus frappans d'harmonie de ce dernier Livre, tâchons de faire la carte d'un pays sur lequel tant de gens ont des prétentions & si peu de possessions réelles.

L'harmonie en grand est l'ensemble des différens rapports, qui réunis forment un accord agréable à l'œil, à l'oreille, à tous les sens enfin qui seuls occupent les avenues de la partie pensante en nous. On dit en grand, & l'on remarque l'harmonie de l'univers &c. Mais il n'est pas de mon sujet de me jeter dans des idées métaphysiques; c'est l'harmonie de détail que je considère ici, & même dans une partie de ce détail. En ce sens on appelle symétrie tout ce qui plaît à l'œil, & harmonie ce qui flatte l'oreille.

Je l'ai dit, tout est vie, tout en nous est sentiment. Chaque pulsation extérieure exige son idée, mais il est apparent que, de ces pulsations, celles qui nous arrivent par l'oreille sont les plus efficacement motrices. Un aveugle-né reçoit presque toutes les notions qui le mettent au courant de la société. Un sourd de naissance n'est d'ordinaire qu'un imbécille. L'oreille donc est

Hymnes,

I

de nos organes le plus actif ; c'est démontrer qu'il a plus encore que tout autre son goût & son dégoût.

Deux principes fixes constatent en nous en quoi consiste le goût & son contraire. D'une part notre ame émanée de la Divinité qu'on peut appeller le grand ordre, conserve un attrait naturel pour l'ordre en soi. D'autre part cette ame assujétie aux besoins, aux craintes, au déplacement de la matière, cherche sans cesse le remede à tant de maux. L'amour de l'ordre en toutes choses, & la nécessité d'exprimer ses besoins, ses craintes, & de rechercher le mieux par le secours d'autrui & celui de ses propres idées, sont les deux principes du goût. Tout ce qui tend à nous satisfaire sur ces divers objets nous plaît en général, nous attache par un attrait mécanique dont nous ne démêlons pas plus le principe que les ressorts secrets. Et par une suite naturelle tout ce qui tend au désordre, au chaos de nos idées, à l'embrouillement de nos expressions, fait un effet contraire, produit le dégoût.

L'élément de l'oreille est le bruit ; le son perfectionné a produit les mots ; des mots on a composé l'harmonie du discours ; & de tous les discours le plus harmonieux est la Poësie sans doute.

Le son & le choix des mots sont donc ce qui compose l'harmonie ; je dis le choix

des mots, parce que le sens d'un discours en est sans contredit le premier mérite : il est des mots vuides de sens, il en est de significatifs, ou, pour mieux dire, chaque mot a son sens ; mais c'est à celui qui l'emploie à trouver ce sens, à mettre ce mot à la place, à l'unir à d'autres qui lui prêtent une force & une énergie relative &c. La même étude, les mêmes rapports nécessaires à unir pour le sens, le sont aussi pour le son. Les règles de détail de cet art merveilleux & impossible à atteindre, si la nature ne nous a d'elle-même initiés dans ses mystères, ont été expliquées par de grands Maîtres ; & quand je serois digne de les copier, ce n'est point ici le lieu. Leurs leçons cependant, quoiqu'admirables, ne feront jamais seules un Poète ni un Orateur.

Si les vrais Poètes, les grands Orateurs sont en petit nombre & désignés tels par la nature, d'autre part cette mere rendre a mis dans tous les hommes ou dans presque tous un goût & un sentiment naturel pour l'harmonie, pour la justesse des sons. Par elle les premiers hommes établirent entre eux la connoissance de la Religion & des loix, conserverent la mémoire des Héros, chanterent leurs plaisirs, gémirent leurs peines, & trouverent le délassement de leurs travaux, & l'encouragement aux vertus.

Hymnes.

I ij

C'est donc avec raison que j'ai dit que l'harmonie étoit une partie nécessaire du discours ; mais à plus forte raison de la Poësie dont elle fait l'agrément & l'essence. En effet soyez sublime , soyez touchant , vous serez Orateur quoique dur dans les expressions & le style. La force & la vérité des pensées s'ouvre le chemin de l'ame, quoiqu'avec moins d'avantage sans doute & de facilité. Mais la Poësie est le langage de l'harmonie , la vérité ne s'y montre que sous le voile de l'illusion douce & agréable , & si le charme d'une harmonie flatteuse à l'oreille y manque , le pivot principal est perdu.

Cet avantage si précieux & si recherché se présente de lui-même à l'oreille des hommes vraiment privilégiés pour la Poësie. Le travail pour eux n'est que le choix. Pour tout autre ce seroit un casse-tête inutile , & ridicule dans ses productions. Je me rappelle d'avoir vû dans Dubartas une imitation du célèbre vers de Virgile ,

*Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula
campum.*

Le Poëte Gaulois voulut aussi faire galloper un cheval dans sa langue & le fit ainsi :

*Le champ plat abbat , destrappe , agrappe ,
attrappe.*

Virgile, le grand Virgile eût peut-être fait un vers pareil, s'il eut été capable de s'attacher mécaniquement à ce choix de sons dans l'idée stricte de l'imitation, mais il peignoit en grand, & son oreille trouva le son dans les mots, tandis que son génie cherchoit la noblesse, & son goût la netteté dans l'expression.

Je ne prétens pas ériger en art particulier cet arrangement mécanique & fortuit de sons heureux, qui perdroient tout leur prix s'ils étoient répétés avec affectation. Ce n'est point-là ce que j'appelle harmonie poétique. Il seroit plus aisé de dire ce qu'elle n'est pas, que de définir ce qu'elle est. C'est. . . . c'est le charme des oreilles justes & délicates. Les difficultés de cet art sont proportionnées à la délicatesse de la langue sur laquelle on se propose de l'exercer. Les langues, il est vrai, ne parviennent à ce point que par les efforts de plusieurs Ecrivains du premier ordre, dont les travaux divers & réunis concourent à les perfectionner; & le terrain qu'ils ont défriché, paroît être une avance pour ceux qui viennent après eux. Je doute cependant que cet avantage soit tel qu'on le pense. J'ai toujours cru que chaque homme est en proportion, dans son siècle, ce qu'il eût été dans tout autre; & pour ne point sortir de la classe dont nous traitons, il est vrai que les Malherbe, les Despreaux, les

Racine, les Rousseau, &c. les Balsac, les Paschal, les Labruyere, les Bossuet, & autres, en rendant notre langue ce quelle est, ont tout-à-coup fait franchir aux Ecrivains de notre siècle, le terrain raboteux du vieux langage; mais ils ont mis le cran bien haut. Le Lecteur qui admiroit autrefois Ronsard & ses semblables, ne peut plus rien souffrir qui lui choque l'oreille, rien qui ne soit exactement sonore & recherché dans l'expression de détail. Le frivole & l'inutile paré au dehors lui convient mieux, que la vérité rude & raboteuse. Qu'importe au Sibarite que le fond de sa couche soit de mousse ou de fin lin, pourvu que le lit soit jonché de roses & qu'aucune feuille repliée ne vienne à le blesser. Mais un Auteur ami de la vérité, sans laquelle rien de bon ni de grand ne peut naître dans le cœur de l'homme, un Poète qui s'exerce sur des sujets majestueux & forts, à qui son génie fournit des idées mâles & nerveuses, & qui se trouve obligé de les allier avec l'exakte délicatesse d'une langue épuisée, pour ainsi dire, par les grands hommes qui l'ont précédé, n'a d'une part aucune gloire à attendre de tout ce qu'il franchit d'espace où d'autres lui ont marqué le chemin, & de l'autre n'en est pas moins obligé de s'asservir à une infinité de règles de détail très-propres à diriger celui qui a la force d'aller avec de telles entra-

ves, mais plus faites encore pour décourager le plus intrépide voyageur.

C'est ce qui a dégoûté tant d'Ecrivains qui auroient pû avoir des succès dans une langue moins assujétie, c'est ce qui en eut dû rebuter davantage; mais qu'il faut aussi mettre en ligne de compte en faveur de ceux qui ont réussi. Tout homme en effet, qui, s'asservissant aux recherches les plus minutieuses d'un art poussé à son dernier période, sçait allier à ce soin & à cet heureux choix de mots, toute la force de ses pensées & l'énergie de son expression, a touché le point, *omne tulit punctum.*

C'est ce qu'a fait M. Le Franc dans ses Poësies sacrées, mais d'une façon si exacte, si forte & si heureuse, que ce genre de mérite est dans cet Ouvrage au dessus de toute louange.

J'ai dit au commencement de ces dissertations, qu'un mot suffit à qui a les organes disposés, & que mille volumes n'auguiferont pas ceux dont la direction leur est contraire. Je n'entreprendrai donc pas de mettre en détail sous les yeux du Lecteur les morceaux qui brillent d'harmonie; il faudroit pour cela reprendre l'Ouvrage en entier, sans sçavoir presque à quel endroit donner la préférence. Il est pourtant vrai que le Livre des Hymnes est plus harmonieux, si l'on peut parler ainsi, ou du moins plus particulièrement destiné à

être mis en musique que les autres : & c'est seulement les morceaux purement de ce genre particulier que je prétens citer ; je ne m'arrêterai pas à ceux qui sont d'une harmonie simplement lyrique tels que ceux-ci.

Sous ses pieds l'éclair brille, & le tonnerre gronde :
 Pour les siècles futurs il forme un nouveau monde,
 C'est le Dieu fort, le Dieu qui commande à jamais.
 Son trône est dans le Ciel, son trône est sur la
 terre ;

C'est le Dieu de la guerre,
 Le Prince de la paix.

Dieu se prépare à nous absoudre ;
 L'Ange plus brillant que l'éclair,
 Et plus rapide que la foudre,
 Descend des campagnes de l'air.
 O terreur soudaine ! ô surprise !
 Sa main frappe la pierre, & brise
 Le sceau des Juges d'Israël :
 Les soldats renversés par terre,
 Attendent qu'un coup de tonnerre
 Les écrase, & venge le Ciel.

Sur ces rives étrangères,
 Sous les tentes de Cedar,
 Les passions mensongères
 Nous enchaînent à leur char.
 Seigneur, rends-nous l'héritage
 Que mérite notre foi :
 C'est languir dans l'esclavage,
 Que de vivre loin de toi.

Ces stances dans le genre de l'Ode, quoique parfaites dans leur texture, sont égalées par beaucoup d'autres répandues dans le Recueil. Permettez seulement que je mette sous vos yeux quelques-unes de celles qui par un rythme particulier, consécutif & court, semblent plus particulièrement destinées à servir de base à des airs de mouvement. Voyez dans l'Hymne de la Pentecôte.

Ce bruit, ce tonnerre
Est-il pour la terre
Heureux ou fatal ?
Ce bruit, ce tonnerre
Est-il un signal
De paix ou de guerre ?

La vérité sainte
Régnera sans crainte
Dans tout l'Univers :
L'esprit de mensonge
S'enfuit & se plonge
Au sein des enfers.

Dans son noir azyle
L'affreuse Sybille
Demeure sans voix ;
Les tyrans succombent,
Et les bourreaux tombent
Au pied de la Croix.

Ces sortes de morceaux sont d'ordinaire dans nos Poèmes lyriques des remplissages
Hymnes.

qui ne présentent que des idées foibles & des expressions tellement usées & rebattues, qu'on ne fait absolument aucune attention aux paroles. Quelques-uns même de ces Poètes ont poussé la négligence à cet égard, jusques à enfiler des rimes entièrement vuides de sens, & je ne sçais si je ne préférerois pas de franchir ainsi la difficulté, aux efforts inutiles pour la vaincre; & il faut avouer que ce n'est pas chose aisée.

O jour de colère,
Terribles momens!
O jour de misère,
De pleurs, de tourmens!

La foudre dévore
La terre & le Ciel.
Nous voyons éclore
L'effroyable Aurore
Du jour éternel.

O jour de colère,
Terribles momens!
O jour de misère,
De pleurs, de tourmens!

Vengeur de nos crimes,
Où fuir? où cacher
Les tristes victimes,
Qu'au fond des abîmes
Ta main va chercher?

Mais renfermer dans des mesures si raccourcies & martellées, gênantes par la brièveté de l'expression & le retour fréquent & nécessaire des rimes, renfermer, dis-je, toute la force & toute l'étendue des idées les plus sublimes, & des images les plus terribles, c'est selon moi le chef-d'œuvre de la Poésie en ce genre.

Les monts se renversent
 Dans le sein des flots ;
 Les vents se dispersent
 Sur les vastes eaux :
 Les ondes se percent
 Des chemins nouveaux.
 Les tonnerres grondent,
 Quels embrasemens !
 Les cieux dissous fondent :
 Leurs écoulemens !
 Allument, confondent
 Tous les élémens.

Il est impossible de réciter ces différentes stances sans une sorte de chant dans la déclamation.

Et pourquoi, Monsieur, nos Musiciens, rebutés enfin de cadencer des expressions inanimées, & des passions fictives & conséquemment glacées, ne se détermineroient-ils pas à exprimer la vie & la vérité ? ces deux choses se rencontrent toujours dans les idées de la Religion, indépendamment de tous changemens de modes

Hymnes.

& d'usages. On se plaint qu'on ne fait plus de chansons à boire que des eaux de forge ; pourquoi cela ? C'est qu'on ne boit plus. Mais, dira-t-on, l'on fait & l'on fera toujours l'amour ; l'amour mécanique, oui ; l'amour de sentiment, non. Je m'explique. Le siècle de Louis XIV. voisin encore des temps du paladinage, qui pendant tant de siècles est toujours entré pour quelques nuances dans la composition de nos héros, paladinage dont la valeur & l'amour faisoient l'entière substance, ce siècle, dis-je, pouvoit encore s'intéresser aux passions d'Alcide, de Thésée & de Roland. Un temps, où les héros de la Calprenede affectoient tellement la multitude, que leurs expressions passoient même jusques dans le langage familier de la société, peut-il être comparé au nôtre pour ce qui est du sentiment ? Aujourd'hui les héros de la fable ne sçauroient nous attacher plus que ne firent jamais les bergeries si agréables, si touchantes pour les peuples chez lesquels la vie pastorale fut en honneur, si inanimées pour nous chez qui les gens de la campagne furent toujours esclaves & malheureux. Grand principe qu'il ne faut jamais perdre de vue, le fait d'autrui ne nous intéresse qu'autant qu'il a trait à nos propres idées & sensations. Aujourd'hui nos idées sur l'amour sont ou métaphysiques ou libertines. De ces deux choses l'une n'est rien, l'autre ne peut rien produire de bon ni d'honnête.

Sans s'arrêter aux dits & contredits des gens de parti, de la multitude & des foux, sur la Musique ancienne ou moderne, Françoise ou Italienne, &c. il est de fait que nous avons en ce genre beaucoup d'artistes, d'excellents décorateurs, mais peu d'architectes. D'où vient cela? C'est que le sujet & l'ame leur manquent; & c'est en cela que je justifie pleinement le mot attribué à un homme célèbre en ce genre, qu'il aimeroit mieux mettre en chant la Gazette de Hollande que des paroles qui le gêneroient. En effet les paroles ne sont pas faites pour gêner le Musicien, mais au contraire pour lui inspirer de l'ame, des pensées sublimes ou tendres, pour lui désigner l'harmonie. Au lieu de cela s'il se trouve resserré dans les entraves d'un madrigal à la glace, d'un récitatif usé, & d'une parodie allongée & qui ne dit rien; forcé, dès-lors, de rentrer dans la sphère de ses règles de composition & de réveiller la langueur, dont le génie est encore plus susceptible que l'art, par des ressources d'harmonie bruyante &c. sans doute il a raison de se déterminer à la prose de la Gazette de Hollande, au risque de faire un beau chœur du nom sonore du *Contre-Amiral Ehrenschioht*.

Au défaut de passions chantantes qui, comme je l'ai dit, nous manquent aujourd'hui, la Religion toujours vivante,

Hymnus,

imprimée dans tous les hommes par la Loi naturelle, ou, pour dire mieux, loi fondamentale elle-même de notre existence, la Religion qui nous intéresse par l'espérance & par la crainte, (but & mobile de toutes nos passions,) nous fournira toujours des idées nobles, vraies & empreintes de cette couche d'intérêt qui anime l'Auteur, qui attache l'Auditeur. Sans m'étendre davantage sur cette induction que je crois démontrer, les exemples diront mieux que mes raisonnemens. On n'a encore tenté parmi nous d'en faire usage en ce genre que dans une langue morte, & cependant presque personne n'y a échoué. Ceux même qui n'entendent pas le Latin sont touchés des sons majestueux, effrayans, sublimes & tendres de ce genre de musique, & la vérité en est telle que les sons donnent l'explication des paroles. Les premières notes du *Miserere* de la Lande disent *ayez pitié de moi* aux oreilles d'un automate. Un de nos célèbres compositeurs plein de génie & du génie le plus vaste & le plus fécond dans ses motets, a voulu faire des Operas, il a dit tout comme moi. Qu'il prenne les Hymnes que je viens d'analyser, s'il échoue je suis un sot. Mais je lui suis garant du contraire, & il sera bientôt le mien.

Parvenu, presque sans le sçavoir, au bout d'une assez longue carrière, je n'ose, Monsieur, regarder derrière moi. Que de

décisions hazardées, que de principes établis ! moi qui suis naturellement de tous les hommes celui qui aime le moins le ton décisif dans un Auteur. Vous sçavez comment une simple lettre dans le projet est devenue un livre par l'exécution. S'il falloit maintenant revoir cet énorme assemblage d'inductions du moment & lui donner une forme exacte & suivie, élaguer les répétitions, effacer les superfluités, & mettre chaque chose en sa place, le terme d'un travail, aussi fatigant qu'inutile, seroit sans doute de jeter le tout au feu. Vous en ordonnez un autre usage, je me résigne à votre volonté, & je consens à servir de trompette à un excellent Ouvrage, qui illustrera à jamais notre langue & notre siècle.

J'espère en effet plus d'indulgence pour un essai qu'on voit consacré à l'utilité publique & à l'admiration d'autrui, qu'on n'en auroit pour un livre dont l'amour propre de l'Auteur seroit l'objet visible & principal.

F I N,

A P P R O B A T I O N .

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit qui a pour titre : *Examen des Poësies sacrées de M Le Franc* , & je ni ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. A Paris ce 27. Août 1755.

R O U S S E L E T .

1780
1781
1782





